This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06740634 2

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME VII.

GUYRES
POSTHUMES
DE
[illegible]

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

POÉSIES.

TOME I.

Amsterdam, 1789.

POSTAGE

POÉSIES

ADRESSÉES

À

Mr. JORDAN;

DE L'ARMÉE, PENDANT LES CAMPAGNES DE 1740, 1741, 1742, &c.

ÉPITRE I.

A

MONSIEUR JORDAN.

JORDAN, cher atome ſceptique,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuſe critique
Te fait du peuple poëtique
Plus craindre qu'à Thèbes le ſphynx :
Voici de nouveaux bavardages,
Que ton eſprit judicieux
N'eſtimera point comme ouvrages
D'un didactique ſérieux.
Ma Muſe badine & volage,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux,
Se contente dans ſon jeune âge
D'un chant aiſé moins ennuyeux.
Qui n'a point l'art comme Voltaire
De prendre ſon vol juſqu'aux cieux,
Doit humblement raſer la terre,
Cédant aux plus audacieux,
L'art de l'oiſeau porte-tonnerre
Qui plane & vole au haut des airs,
Tandis que le ſerin en cage,

Malgré la priſon & ſes fers,
Sait goûter au moins l'avantage
De plaire par ſon gazouïllage.
Tiens, je t'abandonne mes vers :
Corrige, efface, ajoute, lime ;
Ne crains point qu'ils ſoient à couvert
D'un amour propre folliſſime.
Je te verrois la plume en main
Rigoureuſement les détruire,
Avec le ſang froid du romain
Qui brûla ſa main ſans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce avec vos remarques ce ſoir. Adieu, Mars m'appelle.

ce 9 de Mai 1739.

ÉPITRE II.

Au camp de Molwitz ce 16 de Mai 1740.

Pour le coup je vous reconnois,
Et votre eſprit ſe manifeſte
Par la façon légère & prêſte
Dont vos aimables vers ſont faits.
Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée ;
Vous n'y trouverez, ſur ma foi
Aucun haſard, point d'embuſcade,
Et très-paiſiblement chez moi
Vous pourriez boire raſade.

Si cet appât inſuffiſant
N'eſt pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cent
Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédantesque mine;
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous caſſeroit l'échine,
Et qui font le charme des ſots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaiſir
Que le long du jour à loiſir
Vous n'aurez rien du tout à faire.
Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveroient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

ÉPITRE III.

A Wéſel, ce 7 Septembre 1740.

De ma chétive infirmerie
A votre ſuperbe hôpital,
Salut à votre Seigneurie,
A ſon air grave & magiſtral.
La fièvre qui me perſécute,
M'arrête ici cruellement;
De quatre en quatre jours je lutte

Contre ſon triſte acharnement.
Algarotti, Dieu du génie
Et de la bonne compagnie,
Diſſipe mes déſagrémens,
Et Maupertuis qui le ſeconde,
Pétrit & applatit le monde,
Afin de diſtraire mes ſens.
Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas peſans
Ronger la trame de ma vie
Avec ſes ſanguinaires dents.
Tu ſais que du Dieu d'Épidaure
Je ne fus jamais ſectateur,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainſi, bien qu'elle s'en offenſe,
Je néglige la faculté,
Et je laiſſe à ma tempérance
Tout l'embarras de ma ſanté.

Je ne ſais quand la fièvre me paſſera, mais elle commence pourtant à diminuer, ce qui me donne bonne eſpérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, ſinon que je compte de voir Voltaire dimanche. Comme je ne ſaurois voyager, j'eſpère qu'il ſe rendra ici. Je partirai jeudi pour Hamm. J'irai lentement, ſi la fièvre ne me quitte; mais ſi je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu, cher Jordan,

Que le Ciel veuille préſerver
De malheur & de maladie,
Pour qu'on puiſſe le retrouver
Gai, content & rempli de vie!

ÉPITRE IV.

Au camp de Grotkau, ce 5 de Mai 1741.

DÉJA vous tremblez à Breslau,
Lorſque nous marchons à Grotkau,
Et les ſiéges & les batailles
Vous attendriſſent les entrailles.
En un mot, paiſible Jordan,
Jamais aucun lièvre en ſon gîte
Ne s'apprête à courir ſi vîte
Que vous quand vous levez le camp.
Mais raiſonnons, je vous en prie:
Que devient donc en ce moment
Cette grave philoſophie
Dont vous nous parlez ſi ſouvent,
Et ce ſtoïciſme inſolent
Qui vous fait mépriſer la vie
Quand le danger n'eſt pas préſent?
Le canon gronde, & ſon tonnerre
Ébranle le fond de la terre,
Il tombe une grêle de fer,
Le plomb vole & remplit tout l'air,
Et la mort qu'enfante la guerre,
Ouvre un gouffre tel qu'un enfer.
Il ſort une flamme infernale

De cette gueule triomphale,
Qui porte la deſtruction.
Ici c'eſt le feu de Bellone,
Et plus bas le glaive moiſſonne
Sans pitié, ſans compaſſion.
Tel qui dans le ſein de la flamme,
De la mort, de mille dangers,
Garde la tranquillité d'ame
Égale aux objets étrangers,
Mérite en effet l'apoſtrophe
De vrai ſage & de philoſophe;
Les autres ſont des impoſteurs.
Voyez donc, Meſſieurs les auteurs,
Qu'elle eſt la grande différence
Du ſolide & de l'apparence;
Combien les dehors impoſteurs
Sont différens de l'évidence!
Dans vos ſtudieuſes erreurs,
Au fond d'une bibliothèque,
Vous faites très-bien les docteurs;
De votre valeur intrinſèque
Le danger peut nous éclaircir;
Il paroît, on vous voit courir.
Nous, plus forts d'eſprit que ces ſages,
Nous oppoſons à ces orages
Le flegme & l'intrépidité.
Que tout périſſe & ſe confonde,
Que tout ſe bouleverſe au monde,
Rien n'ébranle ma fermeté

C'eſt ainſi que d'un camp très-guerrier je prends la liberté de ſaluer votre ſapience. Le compliment

que vous fait ma Muſe, ſent un peu ſon militaire; mais vous y trouverez du vrai, & je vous prie par parenthèſe, de vous ſouvenir que la vérité a toujours été ma maîtreſſe. Lorſque je me mêlerai de courtoiſie, ma Muſe vous fera un compliment plus obligeant. En attendant je vous prie de croire que je n'en ſuis ni plus ni moins

votre admirateur & ami.

ÉPITRE V.

Au camp de Molwitz, ce 6 de Mai 1741.

Je vous écris de ce beau camp
Où tout le danger qu'on y trouve
Exerce la valeur, l'éprouve;
Où mille Mirmidons de Mars,
Autrement nommés les houſards,
Viennent vingt fois dans la journée
Nous ſouhaiter la bonne année;
Où la bombe & la batterie
Vers Brieg font un feu de furie.
Or donc dans ce camp ſi terrible,
Où tout ſemble annoncer la mort,
Nous vivons tranquilles, paiſibles:
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.

Vous voyez, Monſieur, par les belles choſes que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut pren-

dre la peur à tort; c'eſt ce qu'on appelle être poltron en pure perte. Je m'étois flatté juſqu'ici, mais ſans fondement, que j'aurois de vous une apparition béatifique; mais les dangers nous ſéparent ſi bien, que je crains de ne vous pas poſſéder de ſitôt. On débite que votre dernier voyage vous a cauſé de ſi grandes incommodités, que les médecins de Breſlau ont été obligés d'uſer de tous les aſtringens poſſibles, pour arrêter les effets que votre grande prudence avoit opérés ſur votre tempéramment.

Vous n'ignorez plus que la ville de Brieg s'eſt rendue; nous l'avons trouvée entourée de mines & de fougaſſes. Vous êtes bien heureux d'avoir évité l'aſſaut général, ſans quoi à califourchon ſur une bombe on vous auroit vu arriver en paradis. Hélas! pauvre Jordan, qu'eût dit alors le bel Horace, votre bibliothèque, Margot de la plante &c?

Pour ne vous pas diſtraire plus long-temps de votre laborieuſe étude, je finis une lettre que vous trouverez peut-être déjà trop longue, en vous aſſurant qu'une autre fois j'uſerai plus du *vertatur ſtylus*. Soyez perſuadé que malgré tous les petits reproches que je viens de vous faire, on vous eſtime autant dans mon camp qu'on pourroit vous priſer au Portique ou au Lycée, & que dans mon petit particulier, les qualités de l'ami effaceront les défauts du poltron. Adieu.

ÉPITRE VI.

Au camp retranché de Molwitz,
Endroit où mortier, ou haubitz,
Où canon, où fuſil décharge,
Et d'où Jordan gagna le large,

COMMENT ! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage ?
Je vous connoiſſois autrement ;
Vous me trompez, c'eſt grand dommage.
Le ton léger du badinage
Vous auroit-il paru mordant ?
Si l'eſprit pèche, c'eſt l'uſage ;
Mais le cœur eſt très-innocent.

C'eſt ainſi que je répons à la très-ſérieuſe lettre que vous venez de m'écrire. Je ne ſuis pas aujourdhui d'humeur aſſez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'exiſte pas encore, & je plains votre eſprit de tout mon cœur des tourmens inutiles qu'il vous cauſe.

C'eſt plutôt quelque vent malin,
Qui s'arrêtant dans ſon chemin,
Ou cheminant avec pareſſe,
Dans votre corps fait le lutin,
Et vous angoiſſe & vous oppreſſe.

Voilà ce qu'en dit la faculté ; c'eſt à votre garderobe d'en déçider, car je crois qu'en ces ſortes d'affaires elle peut paſſer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres, ni de vous crotter comme un barbet, vous ferez admirablement bien de reſter à Breſlau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie, de neige, de grêle & de mauvais temps; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur; mais j'y renonçe, car je n'y réuſſirois pourtant pas.

Je ſuis, ni plus ni moins, un des plus zélés amis de Mr Jordan. Adieu.

ce 9 de Mai 1741.

ÉPITRE VII.

Au camp de Molwitz, ce 13 de Mai 1741.

Non, ces vers ne ſont qu'empruntés,
Cela ne s'appelle point rire;
Vos eſprits n'étoient pas montés
Pour plaiſanter ni pour écrire.
J'aime mieux vos vivacités
Et votre mordante ſatire
Que ces belles moralités
Qu'un autre avant vous a pu dire.
Vous êtes aimable & charmant
Dites ce que votre ame penſe;
Il nous ſuffit de l'agrément
Dont elle fera la dépenſe:
Tout ſera nouveau, naturel,
Aſſaiſonné de ce bon ſel
Que produiſit jadis Athènes,

Et que plus d'un ſavant par haine
Maſque des horreurs de ſon fiel.
Hélas ! quittez donc par ſageſſe
Ce grave & froid raiſonnement,
Ennuyeux aſſaiſonnement
De notre inſipide vieilleſſe,
Et laiſſez au calculateur
Qui diſtinguant, & ſomme, argue;
Et qui flottant parmi l'erreur
Croit que chacun a la berlue,
L'avantage ſi peu flatteur
De ſon algèbre qui le tue.
N'oubliez donc pas qu'en effet
Il faut profiter de la vie,
Que c'eſt là ma philoſophie,
Comme ceci votre portrait.

En vérité, Monſieur d'un autre monde, penſez donc enfin que deux lettres joviales ne ſuffiſent pas pour convaincre la chrétienté de votre bonne humeur, & qu'il faut de la continuation à vos charmes. Puiſſiez-vous demeurer à Breſlau tant que la peur vous y retient, puiſſe l'ennemi être auſſi timide que vous, & moi avoir toujours l'avantage de votre amitié ! Ce ſont les vœux de celui qui à l'honneur d'être, très-prudent, très-grave, très-ſavantiſſime Jordan,

Monſieur,

De votre Doctiſſime ſapience

Le très-religieux admirateur.

ÉPITRE VIII.

Au camp de Freywalde, ce 13 de Juin 1741.

Vif, ou plutôt fort pétulant,
Vous voulez donc, mon cher Jordan,
Quitter les champs de Siléfie ?
Quel peut être dans votre plan
La raiſon qui vous y convie ?
Vous êtes trop bon courtiſan
Pour me dire de votre vie
Que c'eſt chez nous où l'on s'ennuie ;
Mais rempli de ſincérité,
Charmant Jordan, je vous en prie,
Dites ici la vérité.
N'eſt-ce pas la bibliothèque
Dont l'attrait puiſſant & vanté,
Le bel Horace ou le Sénèque,
Ou peut-être quelque beauté,
Dont l'enchantement vous attire ?
Et lorſque votre cœur ſoupire,
Trop ſenſible à la volupté,
C'eſt pour vous trop peu que d'écrire.
Car après tout, votre hôpital,
Rempli d'extravagans qu'on lie,
Siniſtre & funeſte arſenal
Des miſères de notre vie,
Ce lieu ſi triſte & ſi fatal
Ne vaut pas notre compagnie,
Ce n'eſt que la légéreté

Des François, engeance frivole,
Suprême & deſpotique idole,
Votre unique Divinité,
Dont les charmes & l'inconſtance
Vous font penſer que dans l'abſence
Gît toute la proſpérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence,
Que dans l'art de la jouiſſance
Se trouvoit la félicité.
Jordan, j'apprends à te connoître :
Si tu logeois au paradis,
Pour mieux trouver le vrai bien-être,
Par changement tu voudrois être
Dans l'enfer auprès des maudits.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire en vers; ce que je vous écris en proſe n'eſt pas moins vrai, & j'oſe vous aſſurer qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de trouver un endroit où vous ſeriez d'accord de vous tenir en repos. Nous partirons dans peu de notre camp pour aller à Strehlen, il ne s'agit ici d'ailleurs que d'affaires de houſards.

Adieu, cher Jordan. Mes reſpects au Portique, au Lycée. Ma philoſophie eſt la très-humble ſervante de la vôtre, comme je ſuis moi votre très-humble ſerviteur.

ÉPITRE IX.

Ce 1 de Juillet 1741.

D'UN brin de raiſon, dans ce camp,
Qui ne vaut pas un ſol la livre,
Ce ſot monde s'applaudit tant,
Que pour l'être moins il s'enivre.
Le ſage & libertin Jordan
Veut cette épigramme en préſent.
Quelle diſtraction extrême!
Car il oublie en ce moment
Qu'il en eſt le ſujet lui-même.

ÉPITRE X.

Fait au camp de Strehlen, ce 12 d'Août 1741.

LORSQUE les bleds fauchés, la cohorte ennemie
Eſſayera quelques haſards,
Tu peux, pour aſſurer ta vie,
Eviter l'ennemi, te ſouſtraire aux houſards
Dans les murs de Breſlau, centre de Siléſie;
Mais tant que le farouche Mars
Exaltera notre furie,
Tranquille en ta philoſophie
Tu peux compter que mes égards
Pour ta docte poltronnerie
Te ſauveront chez les beaux arts,
Avant que le péril & la peur t'y convie..

EPITRE XI.

ÉPITRE XI.

An camp de Reichenbach, ce 30 d'Août 1741.

Vous nous croyez dans ces combats
Que votre valeur n'aime pas,
Et vous penſez que notre armée,
Dans ſon courroux trop animée,
Diſperſe dans ces champs épars
L'Autrichien & ſes houſards.
Tout doucement, Monſieur le ſage,
Sachez qu'on fait cent argumens
Plutôt qu'on ne gagne avantage
Sur des ennemis vigilans.
Attendez donc pour voir éclore
Ce beau ſoleil de notre aurore
Que nous favoriſent les vents.
Tout pilote pour faire voile
Guette les plus heureux momens,
Que le ſecours des élémens
Le ſeconde en enflant la toile.

Ce ſont ces momens favorables que nous attendons pour ne point manquer notre coup. Je tiens nos arrangemens preſque certains, & je préſume qu'en jouant à jeu ſûr, on ne m'en ſaura pas plus mauvais gré.

Nous avons ici le plus beau camp de la Siléſie; cela forme le plus ſuperbe payſage du monde,

dont la belle & nombreuſe armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philoſophie, & dites-lui que j'eſpère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'eſt là le rendez-vous que je leur donne, & que pour avoir ſuſpendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût & de plaiſir lorſque la campagne ſera terminée.

Je ſuis de ta candeur, de ton ſavoir, de ta philoſophie, & ſur-tout de ton bon commerce.

Le grand admirateur & ami.

ÉPITRE XII.

Au camp de Reichenbach, ce 2 de Septembre 1741.

QUAND le grand négociateur
De l'anglicane politique
Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé ſans avoir étalé ſa boutique
Au défunt viennois Empereur;
Lors dans ma lanterne magique
L'Anglois connoîtra ſon erreur:
D'abord ſe confeſſant, prenant le viatique,
Le ſublime médiateur,

Renonçant en Europe à toute ſa grandeur,
Rendra ſon ame en Jamaïque,
Et de notre légiſlateur
Deviendra paiſible Cacique.

C'eſt une prophétie que j'ai trouvée dans les centuries de Noſtradamus; je vous la donne pour ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponſe de votre part, qui ne laiſſera pas d'être charmante; elle me payera au double de la dépenſe que j'ai faite, & elle me payera au centuple, ſi vous m'y donnez des aſſurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez l'incluſe à Voltaire.

ÉPITRE XIII.

Au camp de Reichenbach, ce 7 de Septembre 1741.

Ami, demain nous décampons:
Ni tous les ſaints, ni le grand diable,
Ne ſavent point où nous allons;
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le ſiége déſirable
Du fort de Neiſs que nous prendrons.
Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre floriſſante armée
Vainquit aux champs Siléſiens

Ces orgueilleux Autrichiens,
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes deſtins.
Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en pourſuivant le cours
Sans peur ſacrifier ſes jours
Au laurier brillant de la gloire.
Si du ſort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire
L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le ſouvenir de cette ombre légère
Long-temps après ma mort vous ſoit récente & chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec les Muſes; mais comme ce que nous allons faire à préſent achève de nous aſſurer la tranquillité en Siléſie, & que cette opération ſert de baſe à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réuſſite extrêmement à cœur.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, & ſois bien perſuadé de l'amitié que je conſerverai toute ma vie pour Meſſire Charles Etienne. Ainſi ſoit-il!

ÉPITRE XIV.

Au camp de la Neiſſe, ce 15 de Septembre 1741.

De Neiſs, Jordan, je vous écria
Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
Ami, n'a pas mieux réuſſi
Que le rocher qui fit une ſouris.
Vous connoiſſez la lente ſuffiſance
De ce Mentor à qui dans mon enfance
Le ſoin de mes jours fut commis;
Par ſa flegmatique indolence
Neuperg avec nos ennemis
Ont prévenu l'inſtant d'être ſurpris.
Malgré ce contre-temps funeſte,
Je pourſuis mes premiers deſſeins;
Vienne dans peu doit jouer de ſon reſte,
J'en ai mêlé les cartes de mes mains,
Et dans ce mois où la feuille fanée
Annonce la fin de l'année,
Mars ramenant la douce paix
Dont la campagne fortunée
De Berlin fait le centre des attraits,
Nous goûterons l'heureuſe deſtinée
De gens ſans guerre & ſans procès.

Nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi & très-près les uns des autres. Neuperg n'oſe... devant nous; ſans craindre que nous ne l'entendions, de ſorte que la bataille eſt plus vraiſemblable que ja-

mais. Nous avons le plus beau camp du monde, & ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup d'œil, ſemblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Ecrivez-moi ſouvent, & ſoyez perſuadé que l'amitié que j'ai pour vous eſt inviolable. Adieu.

ÉPITRE XV.

Au camp de la Neiſſe, ce 17 de Septembre 1741.

PETIT Parthe toujours poltron,
Qui ne ſavez que par la fuite
Vous dégager de la pourſuite
De l'amour ſéduiſant & du houſard fripon;
Normand dans vos diſcours, ſurtout lorſqu'à la lutte
Deux jouteurs d'argumens échauffent la diſpute;
Vous ne dites ni oui ni non,
Quand vous craignez qu'on vous réfute:
Vos adroites raiſons que vous jugez en butte
A de bien plus forts argumens,
S'échappent comme des ſerpens.

Ce ſont les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant & qui n'affirme rien.

Votre requête eſt très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans peu de jours en toute ſûreté, lorſque nous

ferons le siège de Neisse & que Neuperg aura décampé.

Mes complimens à Pœllnitz. Dites à Voltaire que s'il n'avoit rien à faire à Bruxelles, il me feroit plaisir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin. Marquez-la même chose à Maupertuis. Adieu, *Jordane Tindaline.* Aime-moi toujours & sois persuadé que *ego sum totus tuus. Vale*

ÉPITRE XVI.

Au quartier général de Neintz, ce 25 d'Octobre 1741.

JORDAN, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent prisonnière
Dans votre corps chez les humains,
Alors sa vertu passagère
Changeant & d'état & de nom,
Ira fournir la carrière
D'un tendre & paisible pigeon,
Tenant en bec branche d'olive;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en paix:
Et si, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chasseur lance avec succès,
Alors votre pauvre ame errante,

Habitant nouvelle maiſon,
Choiſira la troupe bêlante
Pour ſe changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphoſe;
Et ſur mon ſalut je réponds,
Que de tout être qui compoſe
Le monde que nous habitons,
Votre ame en ſa métempſycoſe
Exclura ſur toute autre choſe
L'aigle, le cancre & les lions.

Votre plume débonde de ce dont votre cœur eſt plein. Vous voulez la paix à toute force, & par malheur vous ne l'aurez pas; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard, je veux vous parler; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin.

Berlin, où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce
Les ſavans & pompeux débris,
Berlin, dont les puiſſans abris
Surent couvrir votre jeuneſſe,
Où la paix habite en Déeſſe,
Qu'entoure mainte fortereſſe
Aſſurant ſon ſacré pourpris;
Berlin, où gît votre maîtreſſe,
Votre cœur & tous vos eſprits,
Berlin, dépôt de vos écrits,

Seul témoin de votre ſageſſe,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours & d'être ſûr du réciproque de mon côté. Adieu.

ÉPITRE XVII.

A Groſsbitiſch, ce 11 de Février 1742.

D'UN manoir bien peuplé de ſaints,
Dont l'habitant ſimple & crédule
Au ſaint père baiſe les mains,
Ou bien auſſi la ſainte mule,
Où règnent encor les ſorciers,
Et tous les antiques vertiges
De vampires, de vains prodiges,
Depuis long-temps bannis de nos quartiers;
D'un gîte où la plus noire envie
En vérité n'envîroit rien,
Où je ne ſerois de ma vie,
Si la gloire, cette folie,
Ne m'en eût frayé le chemin.

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie, & de l'Europe entière, des chemins les plus déteſtables, de la fatigue la plus inſupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes

travaux, le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolff, que tout eſt lié dans le monde. Cette connexion ici eſt véritable, mais je ne ſais pas ſi chacun la devinera. En un mot la paix ramènera chez moi tous les arts & toutes les ſciences. Dites à Maupertuis que je me réſerve alors à lui témoigner ma reconnoiſſance du paſſé.

Ecris-moi des lettres de ſix cahiers, bavarde beaucoup, & mande-moi tout ce qui te paſſera par la tête.

Adieu au plus aimable & au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quelquefois du philoſophe guerrier qui ſoupire après Rheinsberg & ſes amis.

ÉPITRE XVIII.

A Sclowitz, ce 19 de Mars 1742.

J'AI reçu votre ſeconde lettre en vers & en politique; elle eſt charmante, & je crois qu'il n'y a que vous qui puiſſiez dire de jolies choſes ſur ***. Cependant cela n'eſt pas étonnant; car vous poſſédez parfaitement bien cette matière & l'on voit même que vous ſentez ce que vous dites.

A Vienne ſur les toits perchés
Et s'armant de longues lunettes
Les gens à la cour attachés
Liſent leur ſort dans les planètes.
Une comète s'eſt fait voir.
Le ſexe, qui veut tout ſavoir,
Demande, comment l'a-t-on vue ?....
Très-flamboyante & chevelue.
L*** dit, ſe laiſſant choir :
„ Dans ſa queue étoit mon eſpoir ;
„ On n'en voit point, je ſuis perdue.

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maiſon d'Autriche ne tardera guère à venir & que tout eſt perdu pour eux.

Il eſt bien ſûr que nous aurons une bataille ; il ſe pourroit même que ce fût l'anniverſaire de Molwitz. Je ne vous dis point ceci pour vous effrayer, mais parce que la choſe eſt vraie & qu'elle ne ſauroit manquer. J'ai meilleure eſpérance que jamais, & je crois être ſûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choſes humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous acheterez en ville ; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III juſqu'à la fin de l'ouvrage, que vous acheterez de même ; il vous plaira de plus d'y joindre les Tuſculanes, les Philippiques, & les Commentaires de Céſar.

Adieu, Jordan. Je vous embraſſe de tout mon

cœur, en priant Dieu de vous avoir en ſa bonne & ſainte garde. Mes complimens à mes amis.

ÉPITRE XIX.

A Schwitz ce 23 de Mars 1742.

Je n'ai jamais autre choſe à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon ſel,
Epice de qui ſait écrire ;
On y trouve de la ſatire,
Du ſublime & du naturel,
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,
Se reſſentent de l'éloquence
De ceux qui boivent le nectar.

J'ai vu ce que vous nous prédiſez ſi ſavamment à l'égard de la comète qui vient de paroître. Maupertuis a pris la fièvre chaude, de cette comète qu'il n'a pas annoncée comme de règle, & qui a eu le front de ſe produire ſans certificat ni paſſeport des aſtronomes.

Chacun là-deſſus fait ſa gloſe ;
L'un nous pronoſtique la paix,
L'autre craint beaucoup pour la choſe
Qu'étayent Meſſieurs les Anglois.

Pour moi, je crois le ciel plus ſage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieuſement & philoſophiquement à Sclowitz. J'attends bien impatiemment Cicéron, dont la lecture me convient ſi fort dans les circonſtances préſentes.

Le ſaint & vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en payera la façon.

C'eſt ce qui paroît d'autant plus que l'on doit s'attendre à voir la Reine de Hongrie accablée encore par l'Empire.

Tel un ſanglier belliqueux,
Quand des chiens la troupe ennemie
L'aſſaillit, attente à ſa vie,
Les repouſſe long-temps, mais ſuccombe ſous eux.

Je ne ſais quel vertigo il a pris à Pœllnitz d'aller à Francfort ſans ma permiſſion; ce garçon n'a que de l'eſprit, & pas pour un fou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton?
L'omoplate voutée, hypocondre & cynique,
Du ponant juſqu'au ſud étendre ſa critique?
Dieu! dans quel âge enfin lui viendra la raiſon?

Le Cardinal de Fleury n'eſt pas mort comme vous le croyez; il eſt plein de vie & de ſanté. Penſez donc à quelque autre événement que le prophétique phénomène aura ſignifié.

Le monde eſt également fou.
Ridiculement où vous êtes
L'on fait influer les cometes;
Jordan, c'eſt tout comme chez nous.

Adieu, mes complimens à tous mes amis & amies. Penſez aux abſens, dormez tranquillement en dépit des haſards que nous affrontons; aimez-moi toujours & ſoyez ſûr de l'amitié que j'ai pour vous.

ÉPITRE XX.

A Sclowitz, ce 6 d'Avril 1742.

De votre fauteuil velouté
Que votre Muſe érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Manſanarès juſqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité,
Vos vers & votre aimable proſe,
Cher Jordan, me ſont parvenus;
Ce ſont ici mes revenus,
Et mes galions du Potoſe.
Quand le poſtillon trop tardif

N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrois du temps fugitif
Que vous puiſſiez avoir les ailes ;
Du moins que votre eſprit actif
Me détachât de ſes parcelles,
Afin de rapetaſſer celles
De mon eſprit lourd & chétif.
Plongé dans la mélancolie,
Je forme de lugubres ſons,
Et je détonne les fredons
De l'aſſoupiſſante élégie ;
Je fréquente les lieux cachés,
Les ſombres forêts, les rochers :
Soyez touchés de ma ſouffrance,
Echo, répète mes accens,
Jordan, c'eſt ta cruelle abſence
Qui cauſe ici tous mes tourmens,
Dis-je ; & les échos triſtement
Répondent à ma doléance.
Une comète s'eſt fait voir,
Me dit-on, & quelque aſtrologue
Aſſure que c'eſt le prologue
Du jour où ſelon mon eſpoir
De ce Jordan ſi fort en vogue
Chez laïque & chez pédagogue,
Je jouirai de l'aube au ſoir.
Quel ſabbat, quelle ſynagogue,
Lorſque nous pourrons nous revoir !
Tu te couronnes de roſes,
Dans les jardins d'Anacréon
Toutes nouvellement écloſes ;
Tu nous diras de belles choſes,

Comme nous auroit dit Maron,
Quand le vin lui portoit au crâne,
Que ſon Apollon furieux
Lui faiſoit chanter la tocane
A la table des demi-Dieux.

En attendant ce jour-là, quelques ſeaux d'eau s'écouleront encore par la Morave : cependant il n'en ſera ni moins déſiré ni plus vivement ſenti lorſqu'il arrivera.

Nous ſommes à la veille de forts grands événemens; il eſt impoſſible de les pronoſtiquer; mais il eſt ſûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Penſe un peu au pauvre Ixion, qui travaille comme un forçat à cette grande roue, & ſois perſuadé que jamais fortune ni malheur, ſanté ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi. Adieu.

ÉPITRE XXI.

A Sclowitz, ce 3 d'Avril 1742.

POUR aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez beaucoup de l'univers & très-peu de Berlin. Je voudrois

voudrois que vous me diſſiez des nouvelles de ce qui ſe paſſe chez vous, parce qu'elles intéreſſent beaucoup ma curioſité.

Les nouvelles d'ici ſont que les Autrichiens ſont les incendiaires dans leur propre pays; il ne ſe paſſe pas de jour qu'ils ne brûlent deux ou trois villages.

La foibleſſe & l'envie,
La haine & la fureur
Armа leur main impie
Du flambeau deſtructeur;
Ainſi la triſte Moravie
De Troie effuyant le deſtin,
Périt victime de Vulcain.

Vous badinez ſpirituellement ſur la gloire & fort à votre aiſe, travaillant cependant avec beaucoup de ſoin pour votre réputation, & vous voulez que d'autres reſtent les bras croiſés ſans rien faire.

C'eſt, Jordan, votre bon exemple
Qui m'anime à remplir la carrière d'honneur;
Les lauriers d'Apollon vous ceignent dans ce temple,
Les chênes verts de Mars ſeroient un ſalaire ample
Pour votre petit ſerviteur.

Laiſſez-moi les chênes & jouiſſez des lauriers, & permettez que mon ambition faſſe ſon chemin comme la vôtre dans des carrières très-différentes.

Vous vous ſervez de l'appât du plaiſir, pour me conduire de cette aimable voie vers la paix, plus aimable encore.

Qui me fait des plaiſirs ces peintures naïves ?
Quel eſt cet épicurien
Qui fait voir le ſouverain bien
Avecque des couleurs ſi vives ?
C'eſt Jordan le ſtoïcien.

La contradiction eſt peut-être auſſi manifeſte ſur ce fait, que celle que vous me reprochez touchant la liberté que j'aime & dont je me prive.

Oui, le monde eſt la petite maiſon
Où depuis cinq mille ans la folle eſpèce habite,
Qui ſans bon ſens dirige ſa conduite,
Et qui toujours parle de ſa maiſon.

Je vous envoie une peinture, parce que je ſuppoſe que vous en ornerez votre bibliothèque, & je ſuppoſe en même temps que vous regretterez le port de lettre. Tout eſt contradiction, hors l'amitié avec laquelle je ſuis votre ſincère ami. Adieu!

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir il m'écrive ſur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, & la maiſon d'opéra.

ÉPITRE XXII.

A Wichau, ce 5 d'Avril 1742.

PEUT-ÊTRE mes obſervations ſur votre état ſont-elles auſſi peu certaines que celles de ces aſtronomes qui ſe diſputent entre eux ſur l'exiſtence, la forme, le temps & la figure de cette comète qui a fait tant de bruit à Vienne, & qui a tant fait prophétiſer de fous. Ayant appris de vous le grand art de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que j'en étende les branches juſqu'à votre maladie, d'autant plus que votre ſanté m'eſt chère & mérite bien mes attentions.

Au Dieu réſervé du myſtère
Je recommande votre affaire ;
Non pas à ce Dieu charlatan,
Cet empirique d'Épidaure
Qui par ſon baume & ſon onguent
Augmente, embellit & décore,
Des gens que ſon poiſon dévore,
La cour de Méſſire Satan.

Je vous recommanderois bien encore au Dieu de l'amour & des plaiſirs, ſi je ne craignois pour vous les flèches empoiſonnées dont ce petit traître ailé ſe ſert quelquefois.

Si l'on vous voit eſtropié,
Ce ne fut point à cette guerre
Que l'orgueil & l'inimitié
Se font en embraſant la terre ;
Mais ſur l'amour voyez vos droits,
Vous le ſervîtes ſans ſubſides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ſes invalides.

Je compte bien de vous y voir un jour, en vous félicitant ſur la bonté de votre établiſſement & ſur l'agrément du voiſinage, car je crois que Céſarion vous y tiendra bonne compagnie, & que ce qu'on appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous ſuivre.

Je ſuis à préſent à Wichau, d'où je marche en Bohème, par des raiſons qui m'ennuieroient à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'eſt pour défendre cette capitale de la Bohème contre les Autrichiens, & pour ſoutenir la foibleſſe des François, qui ne ſauroient la défendre.

Voilà un raiſonnement militaire qui vous vaut une priſe de quinquina, ou dont vous vous embarraſſez très-peu. Adieu, cher Jordan. Ecrivez-moi ſouvent, beaucoup de détails, & de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je ſuis votre fidèle ami & admirateur.

ÉPITRE XXIII.

A Proſtnitz, ce 8 d'Avril 1742.

Je ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous marchons ſur ces chemins montagneux où l'on voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui diſent aux paſſans, en Bohème vous êtes,
Où les ſaints par-tout ennichés
Sur ponts & rochers ſont perchés,
Où les gueux en groſſe cohorte,
Le chapelet en main & bien fort naſillant,
Penſent par leurs chanſons émouvoir le paſſant;
Où, ſi vous marchez ſans eſcorte,
Les pandours de mauvaiſe humeur
Vous deshabillent Monſeigneur.

C'eſt par ces routes que la plus grande partie de notre armée marche, pour ſe joindre au Prince d'Anhalt & au Prince Léopold auprès de Pardubitz &

Non loin de ces lieux qu'habita
Wallenſtein & le grand Ziska,
Près de ce camp ſi fort célèbre
Où le héros bohémien
Démit en un jour la vertèbre
A ces troupes, le fier ſoutien
De ceux qui lui faiſant la guerre,
Comme lui ravageoient la terre.

Voici des vers qui ſont venus au bout de ma plume je ne ſais comment, & que vous trouverez, je crois, très-mauvais.

Ce ſont les bons qui me ſont difficiles,
Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.
Tous les auteurs ne ſont pas ſi habiles
Que l'eſt Jordan Tindalien.
Les Muſes ſont quinteuſes, indociles,
Lorsque la cour on ne leur fait pas bien;
Et moi qui cours par les champs, par les villes
Comme un bandit, comme un maître vaurien,
J'y perds mon temps, & tous mes ſoins futiles.

Ainſi n'eſt pas favori du Dieu qui veut; il faut être ſon courtiſan aſſidu, & avoir par-deſſus tout une phyſionomie ſémillante, & un certain je ne ſais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés.

ÉPITRE XXIV.

Leitomiſchel, ce 15 d'Avril 1742.

Ton Pégaſe fécond en rimes redoublées
Laiſſe arrière de toi mes Muſes eſſoufflées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé;
Que tes vers me font voir que j'ai trop préſumé!
Ébloui par l'éclat de ta vive lumière,
Je m'arrête tremblant tout court dans ma carrière;

Et voyant à quel point ton vol t'a ſu porter
Je ne puis que t'aimer, te lire & t'admirer.

Ce ſont les ſentimens que *divus jordanus Tindaliorum* a ſu m'inſpirer par ſes deux ſpirituelles lettres, où il a mis ſans exagération autant d'eſprit qu'il m'en faudroit pour tout un mois dans ma dépenſe ordinaire. Vous avez le diable au corps avec vos vers, & vous en ferez ſi bien, que je n'en ferai plus.

On dit qu'à Rome un architecte ignare
Voyant ce temple où l'orgueil de la tiare
Sut étaler ſon faſte & ſa grandeur,
Où l'art ſurtout paroît en ſa ſplendeur;
Surpris, frappé de ce bel édifice,
Dès ce moment abjura ſon office,
A l'admirer bornant tout ſon bonheur.

Je vous laiſſe faire l'application de ces vers, dont la comparaiſon cadre ſi bien avec vos vers & le cas que j'en fais.

Voulez-vous que ma muſe chante
Le train de ma vie ambulante?
Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et ſouvent uſant d'abſtinence,
Par les fatigues harraſſé,
Jamais rebuté ni laſſé

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme disoit notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépassé
Célébrons encor la mémoire ;
Pour vous, qui l'avez surpassé,
Méritez encor plus de gloire.

Il n'en est point qui ne doive ceindre votre front. Cette prudence inséparable de votre courage n'est pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en vous.

La prudence du vrai courage
Est la source & le sûr appui ;
Le reste est une aveugle rage
Que d'un instinct brutal séduits
Admirent tant de faux esprits.

Vous savez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave que lorsque la circonspection ne nous expose aux dangers que par nécessité ou par raison, & comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y exposez jamais ; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur. Votre bravoure conserve encore son pucelage, & comme toutes les nouvelles choses sont meilleures que les vieilles, il s'ensuit que votre courage doit être quelque chose de tout à fait ad-

mirable. C'eſt une fleur qui eſt près d'éclore, qui n'a encore ſouffert ni des ardeurs du ſoleil ni des vents du nord, enfin c'eſt un être ſi digne d'eſtime, qu'il eſt digne de la métaphyſique & des diſſertations de la Marquiſe ſur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audacés, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle, & voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mes complimens, divin & héroïque Jordan, & je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire ſur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohême avec le reſte du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens eſt fou; ne lui en dis rien cependant, & garde-toi bien d'aigrir la bile de notre philoſophe, qui me paroît avoir plus de cette marchandiſe que de bons ſens. Adieu. Tu connois tous les ſentimens que j'ai pour toi.

ÉPITRE XXVI.

A Chrudim, ce 27 d'Avril 1742.

Doctiſſime Jordane Tindalienſis,
Phébus qui dans tous vos écrits
Sait répandre ſon abondance,

Econome dans ſa dépenſe
Il en refuſe à mes eſprits.
Phébus imite l'Eminence *)
Qui n'accorde qu'à ſes amis
Le droit lucratif d'être admis
Dans les faveurs de la finance.

Après cela je ne m'étonne point que vous m'écriviez tant de vers & ſi peu de nouvelles. Vous êtes plus inſpiré par les neuf aimables ſœurs, protectrices des arts & des ſciences, que par ce monſtre aux yeux de lynx, aux oreilles de levrier, & à la chevelure de Méduſe.

Amant favoriſé des Grâces,
Elles vous bercent dans leurs bras;
Vous eſtimez plus leurs appas,
Que ce monſtre qui dans les places,
Aux halles & dans les villaces
Répand avec un grand fracas
Ce qu'il ſait ou qu'il ne ſait pas.

Tout cela fait que j'apprends peu de nouvelles de Berlin & que je reçois beaucoup de vers; un peu de l'un & un peu de l'autre me feroit un grand plaiſir. Vous ne me dites rien de toutes les ſottiſes qui ſe font régulièrement & périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correſpondances de ſavans, de mes édifices, de mes jardins, de mes

*) Fleury.

amis, en un mot de toutes les choſes qui m'intéreſſent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Reſſemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique ;
Marquez-en donc vos ſentimens.
Du moins d'une ſempiternelle
Contez-moi les égaremens,
L'hiſtoire de la bagatelle
Par vous reçoit des agrémens ;
Car tout ce qu'on nomme nouvelle
De la demeure paternelle,
A du charme pour les abſens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penſer à mes amis; mais vous devez ſentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce ſont les intérêts du cœur
Que l'on préfère à la durée,
A l'ambition égarée,
Et même au plaiſir ſuborneur
Dont ſouvent l'ame eſt animée,
Et qui pour un peu de fumée
Abandonne ſon vrai bonheur.
Amitié, chaſte & pure flamme,
Amitié, préſent que les Cieux
Nous firent pour nous rendre heureux,
Régnez à jamais dans mon ame.

J'en viens à préſent à notre itinéraire. Je ſuis avec la grande armée en Bohème. Le Prince d'Anhalt va commander en haute Siléſie, le Prince Didier a quitté la Moravie, faute d'y trouver de quoi ſubſiſter. Nous reſterons apparemment dans cette ſituation juſqu'à ce que le vert vienne, ce qui peut encore aller à deux mois. Voilà tout ce que j'avois à vous dire, en vous aſſurant des ſentimens que j'ai pour vous. Adieu.

ÉPITRE XXVII.

A Chrudim, ce 29 d'Avril 1742. Jour ſatirique, d'un ſoleil clair, & le premier du bourgeonnement de quelques arbuſtes.

ENFIN la demeure éthérée
Aux aſtronomes conſacrée,
Qu'une troupe d'Autrichiens
Gardoit à ſes fiers ſouverains,
De tout le monde ſéparée;
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelqu'ombre triſte, égarée,
Qui plaignoit encor ſes deſtins;
Environnés de Pruſſiens,
De tout ſecours déſeſpérée,
Ses tours, ſes forts, ſes ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

C'eſt-à-dire que Glatz s'eſt rendu le 28 de ce mois par capitulation, de ſorte que je ſuis à préſent maître ſans réſerve de toute la Siléſie.

Monſieur ***, mauvaiſe copie de quelque chétif original anglois, vient de prendre le parti déciſif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer jusqu'à quel point je regrette ſa perte.

Cet imitateur ſans génie
De l'extérieur des Anglois,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout eſt ridicule;
Mars n'a jamais l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'eſt point Hercule,
Ni ſans la ſageſſe un Caton.

Pardonnez à ce trait qui m'eſt échappé contre un homme que vous honorez de votre eſtime; mais je crois que cette eſtime eſt du nombre de celles.

Que tous les jours de nouvel an
L'on ſe débite en compliment,
Qu'on ſe jure & qu'on ſe proteſte,
Quand ſous la barbe doucement
L'on voudroit ſérieuſement
Que l'autre crevât de la peſte.

Vous ne me dites rien des nouvelles berlinoiſes, du Tourbillon, de Céſarion, ni de l'hiſtoire de la galanterie.

Ni de votre aimable goutteux,
Qui devient ſi fort amoureux
Que cette violente flamme
Aux incurables met ſon ame;
Ni de ſon vigoureux tendron,
Qui lorsqu'on joue au corbillon
Répond de ſa bouche de roſe,
Avec connoiſſance de cauſe,
Quand on demande, *qu'y met-on?*

Tenez, voilà aſſez de ſottiſes pour une fois; contentez-vous-en, cher Jordan, jusqu'au premier ordinaire, où j'eſpère de ne point demeurer en reſte. Adieu.

ÉPITRE XXVIII.

A Chrumdim ce 5 de Mai 1742.

Doctiſſime Doctor Jordane, je vous demande des nouvelles de Berlin à cor & à cri, & vous avez la dureté de me les refuſer. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde & les oracles d'Apollon. Vos vers ſont charmans; mais je veux des nouvelles. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit; & ſi toutes les ſources ſont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze,

Et

Et de cet équeſtre héros
Que l'on a décoré d'eſclaves,
Pour avoir mis dans ſes entraves
Les Suédois, les Viſigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, ſoit relatif à ma patrie, & daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui ſi poliment habillez la ſatire,
Tenez pour un temps ſon journal;
Permettez aux abſens de badiner, de rire
Sur quelque ſot original,
Que très-abondamment Berlin peut vous produire;
Marquez-en le trait principal,
Et ſachez, lorsqu'on veut plaire en ſe faiſant lire,
Qu'au-lieu d'un ſtyle doctoral,
Elégant, ſimple, ou trop égal,
Il faut que la malice en écrivant inſpire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuſe portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite; je vous en fais bien des excuſes en ce cas, quoique vous ſachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être triſtes ou gais, & que c'eſt un effet du tempéramment, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en eſt autrement de la ſatire, & que cette drogue ſe trouve toujours en même abondance chez les perſonnes qui y inclinent.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie ;
Pour l'avoir il faut du génie,
Je n'en ai point, j'en ſuis fâché.

Il ne me reſte qu'à ramper géométriquement ſur les pas de l'uſage, & à ſuivre en gros l'exemple de notre bon & ridicule genre-humain,

Qui ſans afficher ſon deſſein,
Soit ennui, ſoit par complaiſance,
Déchire entre ſoi le prochain,
Et dans les bras de l'indolence
Diſtille ce mortel venin
Dont il nourrit ſa médiſance,
Ce qui vraiment n'eſt pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être, nous autres, & l'on penſe aſſez communément qu'il vaut mieux être père d'un bon mot que frère en Jeſus-Chriſt. On oublie un peu ce qu'eſt cette tendreſſe fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatſchs & ſes pandours
Qui nous entourent tous les jours,
Sur mon Dieu ne ſont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires,
Et bâtards de ſinges & d'ours.

Comment voulez-vous qu'on reſpecte l'humanité dans des gens qui n'en ont tout au plus que de légers veſtiges. Je crois qu'une reſſemblance

de mœurs fait plus de liaiſon parmi les hommes qu'une ſtructure de corps égale; je diſpute l'un & l'autre à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer!

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu ſitôt, & il ſe pourroit fort bien que nous paſſaſſions encore le 20 de ce mois ſous les toits. Nous ſommes aſſez tranquilles à préſent. Le vieux Prince d'Anhalt couvre la haute Siléſie, & votre ſerviteur raſſemble ici ſes principales forces, pour tomber avec une grande ſupériorité ſur l'ennemi; ce qui ne peut ſe faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penſer ſur nos opérations, & pour que ſi l'on en parle devant vous, vous ſachiez que dire.

La Moravie, qui eſt un très-mauvais pays, ne pouvoit être ſoutenue faute de vivres, & la ville de Brunn ne pouvoit être priſe, à cauſe que les Saxons n'avoient pas de canons, & que lorsqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y paſſer. D'ailleurs ce pays eſt mis en tel état, que l'ennemi ne ſauroit y ſubſiſter, & que dans peu vous l'en verrez reſſortir.

Adieu, *doctiſſime Jordane.* Travaillez bien à

l'honneur de la ſcience, & comptez-moi au premier rang de vos admirateurs & de vos amis. *Vale.*

ÉPITRE XXIX.

A Chrudim, ce 8 de Mai 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. J'ai reçu une lettre de Knobelsdorf dont je ſuis aſſez content; mais tout en eſt trop ſec, il n'y a pas de détails; je voudrois que la deſcription de chaque aſtragale de Charlottenbourg contînt quatre pages in-quarto, ce qui m'amuſeroit fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, & plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts
Font la monſtrueuſe figure
D'un politique à grands projets;
Sur tout il combine, il augure,
Et ſes ſoupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus ſimple aventure
Penſent découvrir des ſecrets.
Toujours ſous l'emprunt d'autres traits
Au public, ſot de ſa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais

Il cache ſa noirceur impure
Et ſes dangereux trébuchets.

C'eſt cette politique ſur laquelle vous raiſonnez ſelon la façon des hommes, qui imputent toujours à leur prochain tout le mal qu'ils feroient, s'ils étoient en leur place; mais enfin il eſt permis à Jordan de faire ma ſatire, le temps me juſtifiera devant le public.

Jordan, votre eſprit de poëte
Débite poëtiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette.
Ah! ſi c'étoit aſſurément,
La Renommée eût hautement
Sonné le cas ſur ſa trompette.

Vous voyez par tout ceci que votre eſprit court un peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos deſtins ſont cachés aux cieux,
Et toute la ſcience humaine
Pour les approfondir eſt vaine;
Nul tube jusque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suſpend ſes déſirs curieux.
Les gazettiers néceſſiteux
De la fable que l'on promène

Font des événemens pour eux ;
Les ſots que leur ſuffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne ſachant mieux ;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont ſoûlé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raiſon eſt ſaine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes faſtidieux ?

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achever de peindre, qu'un traité de paix avec ſes préliminaires en poëme dramatique,

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchisme ſur nos opérations, & je vous ai détaillé au long & au large ce qui ſe paſſoit ici; j'ajoutes aujourd'hui que mon pronoſtic s'eſt accompli, puiſque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de ſubſiſtance. Vous verrez bientôt les ſuites qu'auront toutes ces grandes affaires & ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées cauſeront d'effets. Adieu, *dive Jordane Tindalienſis.*

ÉPITRE XXX.

Au camp de Kuttenberg, ce 10 de Juin 1742.

J'étois né pour les arts, nourriſſon des neuf ſœurs;
Tout y convioit ma jeuneſſe.
Un cœur compatiſſant, avec de ſimples mœurs,
M'inſpiroient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
Je n'eſtimois point la proueſſe
D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.
Les grâces, la délicateſſe,
Les folâtres erreurs d'un cœur plein de tendreſſe,
Le Dieu des doux plaiſirs, les charmes ſéducteurs,
La volupté de toute eſpèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs:
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du ſort ſur un plus grand théâtre,
Sujet à des revers fameux,
M'a fait monter malgré mes vœux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un luſtre éblouiſſant, bouillant & valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encenſai ſes autels, & ce culte idolâtre,
Brillant dans ſes erreurs non moins que dangereux,
Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ſes plaiſirs affreux
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monſtre qui nage
Dans des torrens de ſang répandus par ſa rage,

Ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendoit ennemis, ou tels faiſoit paroître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours & partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit, & ce monſtre barbare
De la diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix! heureuſe Paix! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fit la deſtructive guerre,
Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs
Jusqu'à jamais ſerein prodigue tes faveurs!
Mais quelque ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fondes
Je le dis ſans détour, & tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition & l'intérêt.

Ma muſe, qui s'emporte quelquefois, vient de produire ces ſtances; l'imagination ſe réchauffe encore de temps en temps chez moi, lorsque les affaires dont je ſuis ſouvent ſurchargé le permettent. Ce ſera à Charlottenbourg que je compte retrouver mon Apollon, quoique les ſoins & l'âge en doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuſe totalement, je me jeterai dans l'éloquence & la morale. Nous paſſerons des jours heureux, du moins raiſonnables, car nous raiſonnerons beaucoup.

Là, ſous le ſtudieux ombrage
De ces tilleuls verts & fleuris,

Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,
Et des Catins & des Fleurys,
Et des fous qui ſe jugent ſages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.
Que nous rirons de ces maris
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voiſinage
Et n'eſt ignoré que par eux!
Et des autres qui plus heureux
Se ſont fait ce maquerellage!
Nous paſſerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,
Les projets ſur quoi l'on ſe fonde,
Et les vains objets de nos vœux;
Enfin cette erreur ſi commune
Aux ſouverains, aux conquérans,
La gloire, objet de leur encens,
De leurs malheurs, de leur fortune.
Hélas! de cette illuſion
Mon cœur a trop ſenti les charmes.
J'ai fait renaître d'Ilion
L'illuſtre conſpiration
De tant de rois ligués pour former les alarmes.
Hélas! qu'il m'en coûta de larmes!
Mais à préſent que la raiſon
De mes mains fait tomber les armes,
Ainſi qu'un frénétique, à peine revenu
D'un long & véhément délire,
De mes revers tout confondu,

Et retournant à la vertu,
Je me repoſe, & je reſpire.

Adieu, cher Jordan. Je ſuis de tous vos admirateurs le moins flatteur, & de tous vos amis le plus ſincère.

ÉPITRE XXXII.

SOPHISTE de vos paſſions,
Apprenez une fois, Jordan à vous connoître,
Et renoncez à ces raiſons
Que vous nous alléguez, peut-être
Penſant que nous ne connoiſſons
Ce mal ſi déguiſé qui ne veut point paroître.
Jordan, tous vos ſoins ſont en vain;
En vain vous parlez d'étiſie,
De diarrhée, hydropiſie,
Car déjà notre camp eſt plein
Que de fait votre mal n'eſt que poltronnerie;
Allez donc je vous congédie.

ÉPITRE XXXIII.

Au camp de Kottenberg, ce 20 de Juin 1742.

TIREZ-VOUS des barbares mains
De vos mal-adroits médecins,
Et laiſſez au vulgaire ignare
Boire le poiſon que prépare

La faculté des aſſaſſins.
Auriez-vous foi à des pilules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins?
Telle eſt la raiſon des humains,
Incertaine & contradictoire,
Par des effets fort clandeſtins
Vous plaçant dans un conſiſtoire
En rang d'oignon parmi les ſaints,
Et le ſoir dans un réfectoire
Chez les diables & des lutins.
Ainſi raiſonnent les robins :
Cette erreur paroît bonne à croire;
Mais celle-ci, c'eſt autre hiſtoire,
J'en ris avec les libertins.

J'eſpère qu'avec toute votre ſageſſe vous reviendrez une bonne foi de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou presque rien au métier qu'ils font de nous guérir; j'aimerois autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enſeigner la philoſophie, qu'un médecin pour me rendre la ſanté. Je ſuis bien aiſe que celle de Céſarion ſe remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous enſemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez ſoi. Adieu, cher Jordan. N'oubliez pas vos amis & aimez-moi toujours.

ÉPITRE XXXIV.

Potsdam, ce 5 de Mai 1743.

Je croyois, Jordan, qu'en prophète
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette ſanguinaire planète
Qui nous enverroit aux enfers;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon ſur ſes ailes
Vous a raſſemblés dans les airs :
Tout cela n'a rien qui nous preſſe.
Hélas ! qu'eſt ce qui m'intéreſſe
Au prix de ces plus grands objets,
Si cette comète tatreſſe
Abyme nos plus beaux projets ?

Tâchez de diſſuader Peſne de ſon émigration. C'eſt un fou qui va être payé, & qui après avoir habité trente années à Berlin n'a pu encore ſe corriger de l'inconſtance & de la légéreté de ſa nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'avois grand beſoin. Si la comète vous en laiſſe le temps, prenez-en auſſi. Je ne vous dirai point de venir ici, car je ſerois au déſeſpoir que vous y fuſſiez à contre-cœur. Adieu.

ÉPITRE XXXV.

Potsdam, ce 12 de Mai 1743

JORDANOMANIE.

JORDAN, perfide ami, dont l'humeur ſe rebèque,
Lorsqu'une fois tu ſors de ta bibliothèque,
Toujours enſeveli deſſous un tas poudreux
De livres ignorés par nous, par nos neveux,
Hypocondre par goût, amoureux par ſemeſtre,
Chez qui tantôt prévaut le ciel ou le terreſtre,
Veuille ce ciel, par ſes bienfaits fameux,
En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
Alors enfin, alors flattant mon eſpérance,
Ce Potsdam négligé verroit ton excellence;
On iroit te hucher ſur notre ſacré mont,
Et tu ſerois le ſeul bel-eſprit du canton.

S'entend, tu aurois le privilége de l'être; mais c'eſt peine perdue: tant que ta bibliotèque ſubſiſtera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, & comme j'ai vu que cela te feroit de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avois de te voir. Adieu.

ÉPITRE XXXVI.

Potsdam, ce 27 de Juin 1743.

Je vois que vous tremblez encor,
Vous craignez pour vous, pour le monde,
Que le grand phénomène Hector,
(Que le ciel à jamais confonde !)
Vienne terminer notre ſort.
Pour vous, ce ſeroit grand dommage :
Dans la fleur encor de votre âge,
Vous avez fait au genre-humain
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat qu'en beau langage
La Neuville a rendu divin.
Partout votre bon cœur opère,
Par vos ſoins l'école s'éclaire,
Le pauvre par vous eſt nourri,
Les fous vous appellent leur père,
Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il eſt bon que cette vilaine comète ſe paſſe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y auroit pas tant de perdu pour le monde,

Car vous ſavez que jeune fou
J'ai renverſé ces vieux ſyſtèmes
Que les marins, peuple jaloux,
Avoient élevés pour eux-mêmes;
Que nos aïeux Topinambous,

Qui

Qui les vénéroient à genoux,
Auroient cru que c'étoit blasphème
De penſer à les voir diſſous.
Ainſi quand ſur moi miſérable,
Cette affreuſe comète Hector
Lanceroit ſon feu redoutable,
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je ſais me rendre juſtice, & que ſi je connois ton mérite, j'ai encore la vertu de t'eſtimer & de t'aimer ſans jalouſie. Voltaire, je crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

ÉPITRE XXXVII.

A Potsdam, ce 12 de Juillet 1743.

PARIS & la belle Emilie
A la fin ont pourtant eu tort :
Boyer avec l'Académie
Ont malgré ſa palinodie
De Voltaire fixé le ſort.
Berlin, quoi qu'il puiſſe nous dire,
A bien prendre eſt ſon pis aller.
Mais qu'importe ? Il nous fera rire
Lorsque nous l'entendrons parler
De Maupertuis & de Boyer,
Plein du venin de la ſatire..

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un paſſe-port pour des chevaux. J'ai tracaſſé comme un

vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne ſaurois te dire des nouvelles de la république des lettres, ſinon que Mauclerc n'eſt plus à Stettin, que les Poméraniens ſont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le ſont moins depuis qu'Etienne Jordan n'y eſt plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures ceriſes qu'autrefois, & cela, par la raiſon que l'air devenoit tout ſoporifique des exhalaiſons grecques & latines qui ſortoient d'une certaine chambre où un certain ſavant étudioit beaucoup. Adieu.

ÉPITRE XXXVIII.

A Potsdam, ce 24 d'Août 1743.

Que fait notre infirme Satyre
Ce bon & fiévreux Chambellan,
qui ſait ſi plaiſamment médire
De tout homme qu'il entreprend?
Depuis qu'il n'eſt plus courtiſan
Qu'il eſt auteur, qu'il doit écrire,
Qu'il eſt enrôlé par d'Argens,
Et même a titre de génie,
Devant ſon ſavoir prudemment
Mon ignorance s'humilie.
Car vous ſavez aſſurément
A quel point l'on eſt ignorant

Quand on n'eſt pas reçu dans votre académie.
Mais pourquoi cette compagnie
N'a-t-elle pas très-ſagement
A quelque médecin ſavant
Ordonné que la maladie
Evacuât le corps ſouffrant ?
Sur le *ſtatus morbi* on feroit deux volumes,
Dieu ! l'on verroit briller quelques ſavantes plumes.
Tandis que l'on raiſonnera,
Que le pouls on lui tâtera,
Que ſur ſa pédantesque enclume
Des remèdes on forgera,
Tout doucement dans l'autre monde,
Faiſant révérence profonde,
Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétiſe, car je crains pour le cacochyme Pœllnitz. Ce ſeroit dommage pour nous, & ce ſeroit une banqueroute pour les anges; car ſelon les ſaints ſon ame ſera dévolue aux griffes de Meſſire Satanas.

Je ſerai Mercredi à Berlin; prépare-moi une plaiſante comédie, & fais la choſe galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie, fais mettre l'article de Potier dans la gazette de Paris & de Londres. Adieu, Meſſire-Jacques Etienne. Je ſuis ton grand & petit ſerviteur.

ÉPITRE XXXIX.

A Potsdam, ce 17 de Novembre 1743.

QUAND d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée
Il me tromperoit tout de bon,
Et ſon habileté me ſemble conſommée;
Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,
On ne comprend point ſon jargon,
Et pour l'académie & pour ſa renommée
Qu'il renonce au ſacré vallon.

Es-tu encore d'une humeur de chien? Es-tu triſte, ſombre, rêveur, plus fou de ta bibliothèque qu'il ne te convient de l'être? Si attaché à ton Boëtiger, Achard, aux beaux-eſprits de la Ville-neuve, & aux marmouſets des Deschamps, que l'on ne puiſſe te parler ſans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre? Si tout cela ſubſiſte encore, je ne veux point te voir; mais ſi tu es ſage, viens chez moi mardi après dîner recueillir mes éloges & mes careſſes. *Vale.*

ÉPITRE XL.

A Potsdam, ce 22 de Novembre 1743.

AVARE de ſes jours, Harpagon des inſtans,
De lui je n'ai point de nouvelle,
A ſa bibliothèque uniquement fidelle,
Il eſt mort pour tous les vivans,
Sans m'écrire une bagatelle,
Ou quelques mots en proſe ou des vers élégans.
Au ſiége d'Apollon je te cite en juſtice,
Si tu ne te veux point réſoudre au ſacrifice
De quelques-uns de tes momens.
Lime, travaille, écris, & que tous tes ouvrages
Echappent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais & l'oubli & le temps,
Et que de ton eſprit la brillante étincelle
Rende ta ſcience immortelle,
Ainſi que le ſont tes talens.

Si tu ne m'écris point & que tu te contentes de deux mots de lettre, je ferai une ſatire contre ton ſilence, pire que les Philippiques & les Catilinaires. *Vale.*

ÉPITRE XLI.

Ce 6 Mai 1744.

UNE tempête
Dedans ta tête,
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps.
Car ſans toi, mon enfant,
Je ne ſuis qu'une bête,
Cela s'entend.
Mais ta cervelle
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête ſi belle,
Et faite à ſi grands frais.
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

Ma muſe ſe proſternant à tes pieds, t'adreſſe ces légéretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle ſe borne aux petits, ſatisfaite que le nom de Jordan illuſtre ſes écrits, & qu'il les protége.

A l'abri d'un nom ſi fameux
Courez, mes vers, à nos neveux;
Mépriſez la vaine critique,
Que d'auteurs l'envieuſe clique
Répand ſur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Dites à la future race
Que Jordan préſide au Parnaſſe,
Et qu'il met le comble à nos vœux,
Et ſoutenez avec audace
Que les auteurs ſont bienheureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jamais des vers pour les Saumaiſe,
Ces auteurs de docte fadaiſe,
Ni pour tant d'autres ſavans gueux,
Mais les Muſes ſe pâment d'aiſe
En voyant les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jordan, l'Apollon que j'invoque,
Jordan, l'ami que je provoque
A venir dans ces charmans lieux,
Toi qui rends ma lyre moins rauque,
Ainſi mes vers ne ſont heureux
Qu'en célèbrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis avoir besoin; & fais-moi relier cela par provinces; mais point d'Afrique, d'Asie, ni d'Amérique, ni d'Espagne ni de Portugal. Adieu.

ÉPITRE XLII.

D'UN ton mélancolique & tant soit peu pleureur,
Grondant & de mauvaise humeur,
Vous m'apprenez donc la nouvelle
Que Maupertuis l'applatisseur
S'en vient en Saxe à tire d'aile,
Tout pâle & transi de frayeur.
A peine réchappé de la griffe ennemie,
Du sabre meurtrier des barbares housards,
Il abjure à jamais la vie
Qu'il vient de mener par folie
Avec les fiers enfans de Mars.
Quel est, se disoient-ils, quel peut-être cet homme?
Un soldat dit, c'est un sorcier,
L'autre, il faudra donc l'écorcher,
Un autre plus rusé le croit prêtre de Rome.
Pardi, ne soyez pas surpris,
Messieurs, je vous apprendrai pis
Il est géomètre, astronome.
A Vienne où tout esprit bouché
En lits de drap d'or est couché,
Où la folle magnificence
De pompons coiffe l'ignorance,
Jugez s'il étoit bienvenu.

Allez, Monſieur de la ſcience,
Lui diſoit avec ſuffiſance
Un fat affectant l'ingénu
En pays de nous inconnu ;
Tout après avec bienſéance
Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'hiſtoire telle que vous deviez me la rapporter & telle qu'un homme très-déſœuvré auroit dû l'habiller. Je ne ſais ce que vous avez; mais vos lettres deviennent plus triſtes & plus noires de jour en jour. Je crois que ſi vous le pouviez, vous voudriez communiquer à tout l'univers la triſteſſe & le chagrin inutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez raiſonnable; griſez-vous, faites la débauche & ſoyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'eſt la triſteſſe; ſoyez donc ſage, aimez-moi un peu, & ne doutez point que je ne ſois toujours votre très-joyeux ſerviteur.

ÉPITRE XLIII.

La fièvre & moi nous voyageons enſemble,
Nous avons fait grande amitié, dit-on ;
De ſon côté, je le crois ce me ſemble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.
Si c'eſt payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de ſa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté

J'ai ſoutenu ſa barbare ſouffrance.
Telle en hymen l'aſſommante conſtance
N'eſt dans le fond qu'une importunité,
Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre ſon goût ſe voit mal aſſortie,
Et que l'Amour, diſtrait de ſon côté,
N'a pas ces nœuds lui-même cimenté
Par des déſirs d'égale pétulance.
Écoute, ami, voici la différence
De ces tableaux ſi conformes de traits :
D'avec la fièvre un docteur nous ſépare,
Mais de l'hymen, une loi plus barbare
Veut que ce ſoit en révérend congrès
Qu'on examine une ſi triſte hiſtoire,
Ou ſi l'on veut même en plein conſiſtoire
Qu'on faſſe aveu de ſes honteux ſecrets.
Et pourquoi donc ton ſtyle lamentable ?
Ne me plains point, mon cas eſt ſupportable,
Mon tribunal n'eſt qu'à la faculté ;
A ſon arrêt je reprends ma ſanté,
Et dans l'inſtant tout mon mal eſt au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaiſes femmes, ou aux femmes qui ont de mauvais maris. Pour moi, je n'ai que la fièvre; des pilules, des poudres, des gouttes, des clyſtères plaideront ſi bien pour moi, que vous n'aurez plus beſoin de lamentations. Adieu Jordan. Je crois que je ſerai Lundi à Charlottenbourg.

ÉPITRE XLIV.

SEIGNEUR Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vîte
Accompagné des agrémens
Que vous mêlez ſi joliment
Dans vos diſcours pleins de ſageſſe,
Et qui plaiſent également
Aux vieux barbons, à la jeuneſſe.
Notre petit prêtre à rabat
Vous marque ſon impatience;
Il veut, dit-il, votre préſence,
Pour célébrer un ſien ſabbat
Avec grande magnificence.
Son marguiller, ce petit fat,
Prétend en fredons marotiques
Pſalmodier de longs cantiques,
Pour amuſer les auditeurs :
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres,
Connoiſſent des plaiſirs meilleurs.
Il eſt des raiſons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une groſſe & jeune catin,
D'accès & d'abord très-facile,
Dont vous nous avez fait le fin,
Croit qu'une beauté de Berlin
Captivant votre cœur docile,
Vous retient chez elle ſous main.
Revenez à votre catin,
Et rendez-lui le cœur tranquille,

Sans quoi nous verrons un matin
La pauvre fille, en vrai lutin,
De dépit & de jalouſie
Se poignarder par fantaſie.
Pour Chazot, qui dans ſon réduit
En damné travaille ſa flûte,
Qui fait enrager jour & nuit
Tous ſes voiſins qu'il perſécute,
D'un inſtrument tendre & charmant
Il tire des ſons de trompette;
Willich en a mal à la tête,
Et ſes voiſins par conſéquent.
Le fameux chantre de la Thrace
L'auroit puni de ſon audace.
Vous lui direz éloquemment,
D'un ton doux & d'un air bonace,
De l'hiſtoire de Marſyas,
Chazot, ne vous ſouvient-il pas?
Nos plaiſirs, Jordan, vous ſéduiſent,
Pour le coup mes raiſons ſuffiſent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans paſſé fut nouveau,
Equipage d'ames dévotes.
Volez ſur l'aile de l'amour;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à ſon tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela ſignifie qu'on ne ſauroit ſe paſſer de vous à Rheinsberg; nous en avons fait l'épreuve pen-

dant trois jours, qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez paſſé par-là, vous devez ſavoir que ces années ſont du triple plus longues que les années ordinaires; ainſi tenez-nous compte de notre impatience. La table a beſoin de votre ſecours, la philoſophie encore plus.

Nous vous attendons tous lundi au ſoir à Rheinsberg. Faites proviſion d'un *fatras* de bonne humeur : apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque, ſans en apporter la pouſſière, & comptez d'être reçu comme un homme qui nous eſt néceſſaire.

ÉPITRE XLV.

Au fier Jordan qui ſe rebèque
Quand il doit quitter pour un temps
L'appas de ſa bibliothèque
Pour d'autres plaiſirs moins piquans;
On diroit qu'il part pour la Mecque
Quand de ſes ſavans erremens
Il s'éloigne de quelques milles;
Car hors Berlin point d'agrémens,
Et dans ces petits nids de villes
Il ne voit que des imbécilles,
Comme moi, votre ſerviteur;
Et bien d'autres de ma valeur;
Cet appât ne peut faire mordre

La crême, la perle, la fleur
Des ſavantas du premier ordre,
Pour nous honorer de l'honneur
De ſa préſence tant aimable.
S'il le fait, c'eſt à contrecœur,
Et ſe vouant cent fois au diable.

Envoie-moi, s'il te plaît, Mahomet, que je n'ai ni vu, ni ouï. Tu as raiſon de croire que je travaille beaucoup; je le fais pour vivre, car rien ne reſſemble tant à la mort que l'oiſiveté. Je ſuis le très-humble ſerviteur des **** des Céſars, du Chevalier Bernin, de Mr. des Eguilles & du propriétaire de ces pièces; ainſi que l'on ne compte pas ſur moi pour les vendre. Fais mes plaiſanteries au Satyre boiteux, mes regrets à Brand, mes complimens à Madame de Catſch & mes amours à Finette : au moins, fripon, ne fais pas trop bien le dernier article, car tu ſais qu'en cela peu de gens te reſſemblent. Adieu.

ÉPITRE XLVI.

JORDAN, mon critique & copiſte,
Vous qui pourſuivez à la piſte
Mes fautes en digne limier,
De grâce, daignez corriger
Raturer, effacer, tranſcrire

Ces vers que ſous un olivier
Quelque muſe m'a fait écrire,
Ces vers que vous voudrez produire
Au bruxellois double coupeau,
Où Voltaire notre héros
Régit les Muſes, & préſide
Au bureau d'eſprit, & décide
De l'eſprit, du goût & des mots.
Adieu. Crainte de vous déplaire
Je renonce à mes chalumeaux,
Et dans votre antre ſolitaire
Mes vers vous vaudront des pavots.

ÉPITRE XLVII.

Je crois te voir, mon bon Jordan,
Te trémouſſant d'inquiétude,
Quitter brusquement ton étude,
Chercher Chazot, ce fin Normand,
Ce Chazot qui ſert par ſemeſtre
Ou Diane, ou tantôt Vénus,
Et que retiennent en ſéqueſtre,
De leurs remèdes tout perclus,
Les diſciples de ſaint Comus.
Je vous vois partir tous les deux
Du paradis des bienheureux
Pour arriver au purgatoire.
Hélas! Si je ſuivois mes vœux,
J'irois peupler ces mêmes lieux
Dont vous quittez le territoire,

Trop ſage & trop voluptueux
Pour rechercher la vaine gloire
De vivre en cent ans dans l'hiſtoire
Sur les débris de mes aïeux.
Je crains ces honneurs ennuyeux,
L'étiquette, & tout acceſſoire
D'un rang brillant & faſtueux :
Je fuis ces chemins dangereux
Où nous entraîne la victoire,
Et ces précipices ſcabreux
Où les mortels ambitieux
Viennent au temple de mémoire
Eriger en préſomptueux
Quelque trophée audacieux.
Une ame vraiment amoureuſe
Du doux, de l'aimable repos,
Dans un rang médiocre heureuſe,
N'ira point en impétueuſe
Affronter la mer & ſes flots,
Dans la tempête périlleuſe
Gagner le titre de héros.
Qu'importe que le monde encenſe
Un nom gagné par cent travaux ?
L'univers eſt plein d'inconſtance ;
L'on veut des fruits toujours nouveaux,
De l'eſprit & de la vaillance,
Et des lauriers toujours plus beaux.
Laiſſons aux Dieux leur avantage,
L'encens, le culte & la grandeur ;
C'eſt un bien peſant eſclavage
Que ce rang ſi ſupérieur :

L'amitié

L'amitié vaut mieux que l'hommage,
Le plaiſir plus que la hauteur;
Et le mortel joyeux, volage,
Gai, vif, brillant de belle humeur,
Mérite ſeul le nom de ſage,
Lorsqu'il reconnoît ſon bonheur.
Le bruit, les ſoins & le tumulte
Ne valent pas la liberté;
Et tout l'embarras qui réſulte
De l'ambitieuſe vanité,
Ne vaut pas le paiſible culte
Qu'en une heureuſe obſcurité
L'eſprit rend à la volupté.
Heureux qui dans l'indépendance
Vit content & vit ignoré,
Qui ſagement a préféré
A la ſomptueuſe opulence
L'état frugal & modéré
Qui ſait mépriſer la richeſſe,
Et qui par goût & par ſageſſe
A fidèlement adoré
Le Dieu de la délicateſſe,
Des ſentimens, de la nobleſſe,
Seul Dieu d'un eſprit éclairé!
Hélas! d'une main importune
Déjà je me ſens entraîner,
Et ſur le char de la fortune
Mon ſort me force de monter.
Adieu, tranquillité charmante,
Adieu, plaiſirs jadis ſi doux,
Adieu, ſolitude ſavante,
Déſormais je vivrai ſans vous.

Mais non, que peut ſur un cœur ferme
L'aveugle pouvoir du deſtin,
Le bien ou le mal que renferme
Un ſort frivole & clandeſtin ?
Ni la fureur de Tiſiphone,
Ni l'éclat impoſant du trône
En moi ne pourront changer rien.
Pour la grandeur qui m'environne
Mon cœur n'eſt que ſtoïcien ;
Mais plus tendre que Philomèle,
A mes amis toujours fidèle,
Et moins leur roi, leur ſouverain,
Que frère, ami, vrai citoyen,
Du ſein de la philoſophie
Et des voluptés de la vie
Tu me verras, toujours humain,
Et d'une allure ſimple, unie,
Pacifier le genre humain.

ÉPITRE XLVIII.

REVEUR, grognard, ſombre Jordan,
De qui la triſteſſe profonde
Se conſume le long de l'an
Sur le mal qui ſe fait au monde ;
Enfin dites-moi jusqu'à quand,
Triſte imitateur d'Héraclite,
Dans votre niche hétéroclite
Morfondrez-vous tous vos talens ?

Eſprit né pour les changemens,
Suivez du joyeux Démocrite
L'exemple & les amuſemens.
J'admire fort votre ſageſſe,
Mais qu'à Salente l'on me feſſe,
Si je n'y préfère le ſel
D'un mot plein de délicateſſe,
Joyeux, piquant & naturel.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour le coup.

ÉPITRE XLIX.

QUE te dirai-je, ſinon que tu fais des vers comme Tibulle, & que tu penſes comme Scarron.

Et ſur votre lyre ſavante
J'entends encor la voix qui chante
De l'immortel Anacréon;
Mais cette volupté qu'il vante,
Étoit beaucoup moins indolente
Que celle de votre Apollon.
Pourquoi, malgré votre foibleſſe,
Afficher la froide ſageſſe
D'un auſtère fils de Platon?

Perſonne ne vous en ſait gré. Vous martyriſez votre chair dans ce monde, ſans obtenir la cou-

ronne du martyre dans l'autre. Quelle triſte occupation! Pour moi, qui vis ſelon les loïs d'Epicure & qui ne me refuſe point au plaiſir je ne tire point vanité d'une ſageſſe que je ne poſſède pas, ni ne me vante des ſottiſes que je fais.

Adieu. Je vais écrire au roi de France, compoſer un ſolo, faire des vers à Voltaire, changer les réglemens de l'armée, & faire encore cent autres choſes de cette eſpèce.

ÉPITRE L.

CROIS-TU, Jordan, mon cher enfant,
Qu'à ce maudit frère d'Argens
Je rumine à chaque moment?
Chez moi ſont d'éternels tourmens:
L'un me dit un mot un inſtant,
Un autre me préſente un plan,
Là le procès d'un payſan,
Ici dégoûts d'un courtiſan;
Et moi que ce bruit inſolent,
Ce vrai tapage de Satan
Etourdit tout le long de l'an,
Malgré ce fracas que j'entends
Puis je encor penſer à d'Argens?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras à propos, ſans me donner la queſtion pour une

douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, & ſans me fatiguer des vétilles de la Provence. Voici d'autres vers en réponſe à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité ;
Mon cœur n'eſt pas flatté d'un ſéduiſant menſonge.
Je ne regrette point, dans l'erreur de ce ſonge,
La perte du haut rang où vous étiez monté ;
Mais ce qui vous en reſte, & que vous n'oſez dire,
S'il eſt vrai que jamais il ne vous ſoit ôté,
Vaut à mes yeux le plus puiſſant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés, & leur procès ſera inſtruit dans les formes. Ces coquins ont voulu eſpadonner; il faut une punition pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu. Je t'admire & me tais.

ÉPITRE LI.

Tu m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'eſt ſervi. Dis-moi ce qu'il ſignifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis t'aſſurer, c'eſt que Voltaire a fait une ſubtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps & lieu, & que le ſecrétaire des impromptus y trouvera ſa place, comme moi la

mienne : j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah ! ne croyez jamais ſincères
Les beaux propos des beaux eſprits ;
Ils ſont charmans dans les écrits,
Mais quand ces Sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Eſpèrent vous avoir ſurpris,
A ces raviſſantes chimères
On entend ſuccéder des cris ;
Ils prennent tout à coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablans mépris.

C'eſt une petite leçon de ton très-humble ſerviteur, dont tu peux profiter; & comme je ſais que pour tout au monde il ne faut point parler proſe dans ta maiſon, je te l'habille en rimes, où à la faveur des jeux & des ris elle pourra ſe préſenter devant ton tribunal.

ÉPITRE LII.

PERMETS, ſage Jordan, que plein de bile noire
Des maux de mes égaux je te faſſe l'hiſtoire :
En bien examinant l'humaine infirmité,
Elle nous apprivoiſe à ſa néceſſité ;
L'homme, dès le moment que ſa foible paupière

S'ouvre, & qu'il voit du jour l'éclatante lumière,
Nous ſemble par ſes cris & par ſon air chagrin
Preſſentir quel ſera ſon malheureux deſtin.
En effet la douleur d'abord lui fait la guerre;
De ce monſtre odieux tel eſt le caractère:
Sous des noms différens il cache ſon venin,
Il eſt cruel, barbare, & toujours inhumain.
D'abord d'un os aigu revêtant la figure,
Il perce la gencive à l'abri de l'enflure.
Tantôt en nous couvrant de ſes bourgeons hideux,
Il laiſſe de ſes maux des ſouvenirs affreux.
C'eſt ſa rage qui ſouffle aux feux ardens des fièvres:
Voyez ce malheureux; ſon ame eſt ſur ſes lèvres,
Et ſon ſang échauffé, preſſé violemment,
De canaux en canaux roule rapidement.
Et toi, fille d'enfer, implacable migraine,
Quel démon t'engendra dans les flancs de la haine?
C'eſt ta douleur horrible & ton affreux poiſon,
Qui vainqueur de nos ſens troublent notre raiſon.
Et toi goutte chronique, & toi triſte gravelle,
Et toi le mal de Roi d'invention nouvelle;
Vous qui le diſputez à tous les autres maux,
Inflexibles tyrans, ou du moins leurs égaux,
Hélas! que le plaiſir en vos tourmens s'expie!
Que les jours paſſagers d'une ſi courte vie
D'ennemis conjurés, ligués & dangereux
Sentent de noirs complots ſe préparer contre eux!
De notre foible corps les maux & la miſère
Nous obligeant enfin d'abandonner la terre,
Alors de tous ces maux le mal le plus fâcheux,
C'eſt le médecin même, auſſi barbare qu'eux.
C'eſt lui qui fait en grec nommer la maladie;

A hâter le trépas ſon métier s'étudie.
Si chez quelque malade on croit à ſon ſavoir,
On l'appelle, & ſa vue écarte tout eſpoir.
Que le malade crêve, ainſi le veut la mode :
De Galien, dit-il, j'ai ſuivi la méthode.

Reconnois à ces traits ramaſſés au haſard,
Peints par ma main novice, & ſans ſecours de l'art,
Les dangers menaçans dont la triſte cohorte,
Soit chez nous, ſoit ailleurs, ſans ceſſe nous eſcorte.
Ni le ſombre réduit où ſe tapit le gueux,
Ni l'éclatant dehors d'un palais ſomptueux,
Aux dures lois du ſort ne peuvent nous ſouſtraire :
De la mort chaque humain eſt né le tributaire ;
Mais pour que ſon aſpect nous ſemble moins hideux,
Ayons le cœur, Jordan, d'en occuper nos yeux.
Quiconque ſans effroi penſe à ſe voir détruire,
Atteint le plus haut point où la raiſon aſpire :
Le ſage eſt au-deſſus des troubles de la peur,
Et c'eſt lui ſeul qui ſait mépriſer la douleur.

ÉPITRE LIII.

JORDAN, tout bon poëte & tout peintre fameux
Doit exceller ſurtout par le rapport heureux
Des traits hardis, frappans, dont brille ſon ouvrage,
Avec l'original dont il offre l'image.
Le peintre ſcrupuleux doit dans tous ſes portraits
Imiter le maintien, le coloris, les traits,
Et les effets divers que produit la nature.

Le poëte évitant des mots la vaine enflure,
De juſtes attributs habile à ſe ſaiſir,
Doit poſſéder ſurtout l'art de bien définir.
Le jugement de l'un eſt le coup d'œil de l'autre.
On ne peint point Caton avec un pater-nôtre,
Ni St. Pierre en pourpoint, ni la Vierge en pompons.
Les modes ont leur temps, ainſi que les ſaiſons;
Chaque âge différent porte ſon caractère :
L'un eſt vif & brillant, l'autre eſt triſte & ſévère,
Et comme chacun d'eux a d'autres paſſions,
Il faut pour chacun d'eux d'autres expreſſions.
Que fuyant l'ignorance & fuyant la pareſſe,
Un rimeur n'aille point, plein d'une folle ivreſſe,
Dépeindre la Fortune ou ſtable ou ſans bandeau,
Ou dérober au Temps ſes ailes & ſa faux!
Ou donner à la Mort le teint frais d'un chanoine,
Confondre le nectar avec de l'antimoine.
Car pour apprécier un ornement ſéant,
Un nain ne doit jamais lui paroître un géant,
Un Zoïle ignoré, fameux comme Voltaire,
Broglio pris ſans vert, un Condé qu'on révère.
Tout poëte & tout peintre exact, également,
Doit fuir ſurtout du faux le triſte aveuglement.
Rigide obſervateur de toute bienſéance,
Qu'il place les objets ſelon leur convenance,
Et qu'un roi ſur le trône ait le ſceptre à la main,
Que Céſar ſoit vêtu comme un héros romain;
Que choiſiſſant le vrai dans l'air, dans l'attitude,
Un Erasme, un Jordan ſoit dépeint en étude,
S'appuyant ſur un bras, l'œil vif, ſpirituel,
Et l'eſprit au deſſus du monde ſenſuel,

Méditant gravement quelque phraſe oratoire,
Empoignant le papier, la plume & l'écritoire.
Muſe tout doucement! Sage, diſcret Jordan,
Plus aimable qu'Eraſme, autant ou plus ſavant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au deſtin peu ſage,
Qui réunit ſur toi ton bien, ton équipage,
Qui de livres rongés t'a rendu l'héritier,
Sans feu, ſans lieu d'ailleurs, même ſans encrier;
Ma Muſe ne pouvant chanter ton écritoire,
Sans faire à nos neveux une impoſture noire,
Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
Elle te ſervira de ce que ſert Plutus.
Reçois donc par mes mains l'inſtrument de ta gloire;
Aux enfans d'Apollon il ſert de réfectoire,
De tout auteur ſavant fidèle compagnon,
Organe de qui veut faire afficher ſon nom,
Dans le greffe, au barreau, le commis, le notaire
Et Bernard,*) & Fleury, Réaumur & Voltaire,
En font à leur honneur ſortir l'encre à grands flots,
Et Rollin des anciens en tire les travaux.
Du fond de ton eſprit je vois déjà d'avance
Découler des torrens de ſublime ſcience;
Je vois déjà rangés ſur mes rayons nouveaux
De tes heureux écrits les gros in-folio;
Croître & multiplier, ainſi qu'une famille,
Les livres projetés dont ton eſprit fourmille;
Je te vois éclipſé ſous leurs nombreux monceaux,
Oublier d'Hans Carvel le merveilleux anneau.
O! Jordan, ſouviens-toi que toute étude eſt vaine,

*) Le banquier.

Qu'on y perd & ſon temps, ſa vigueur & ſa peine,
Enfin qu'on n'a rien fait en ces terreſtres lieux,
Si l'on n'a point appris le ſecret d'être heureux.

Vous aurez la bonté de faire la critique de la pièce. Les hyperboles y ſont outrées ; mais je vous jure qu'il n'y a rien de plus ſec & de plus aride que le ſujet de l'écritoire que je vous envoie. Il auroit été beaucoup plus naturel de l'accompagner ſimplement de deux mots de proſe ; tout homme ſenſé en auroit uſé ainſi. C'eſt à la métromanie que je dois reprocher cette ſottiſe, & bien d'autres que j'ai faites dans ma vie. Souhaitez-moi par reconnoiſſance que celle-ci ſoit la dernière.

ÉPITRE LIV.

A La fin j'ai vu ces ***
Dont vous avez chanté la gloire,
A qui nous faiſons le procès,
Et dont Vénus pourroit dicter l'hiſtoire ;
Ce peuple fou, léger, galant,
Superbe en ſa fortune, en ſon malheur rampant,
Ce chanſonneur impitoyable
D'un bavardage inſupportable
Veut cacher ſon eſprit auſſi ſot qu'ignorant.
Il adore la bagatelle ;

A cette idole il eſt fidelle,
mais d'ailleurs toujours inconſtant.
Non, de ce peuple, ami, vous n'êtes plus du nombre ;
De cette fange impure on vous vit percer l'ombre,
Et le ciel des enfers ne peut être plus loin :
Vous penſez, ils ne penſent point.

POÉSIES
VARIÉES.

AU MARQUIS D'ARGENS.

REDOUTEZ-VOUS, Marquis, la clameur importune
De nos ennemis les bigots?
Enhardis par mon infortune
Vous les voyez ſur moi s'élancer à grands flots;
Je compare ces cris des docteurs idiots
A ceux d'un gros mâtin aboyant à la lune;
L'aſtre, ſans y prêter attention aucune,
Continue en repos ſon majeſtueux cours.
Ayons un ſens de moins, Marquis, rendons-nous ſourds;
Et ſachant imiter cette auguſte planète,
Laiſſons le fanatique au fond de ſa retraite
Librement contre nous tempêter & hurler,
Ses malédictions ne pourront nous troubler.
Que m'importe que me reſpecte
Un ſcarabée, un vil inſecte?
Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraſer.
Ce ſont-là les beaux fruits que m'ont valu mes Œuvres.
J'ignore par quel tour & par quelles manœuvres
Quelque ſcélérat de métier
A l'aide du larcin a pu les publier;
Amant reſpectueux des filles de mémoire,
Reçu chez Calliope, admis près de Clio,
Sans être inſenſible à la gloire,
J'étois poëte incognito.
Je n'ai jamais voulu m'affichant pour poëte,
Etourdir les paſſans du bruit de ma trompète,
Ni répandre mes vers dans l'idiot public,

De ſes vains préjugés eſclave pour la vie :
Je ne ſuis pas ſi fou, & n'eus jamais le tic
D'éclairer ſon foible génie
Aux rayons du flambeau de la philoſophie.
Peut-il ſentir, peut-il goûter
Des vers où le bon ſens s'allie
Aux grâces de la poëſie ?
Il n'eſt fait que pour végéter.
Je l'abandonne à ſa bêtiſe :
L'erreur eſt ſa divinité ;
Et tout auteur le ſcandaliſe
Qui lui montre la vérité.
Quand encor le démon du Pinde me domine,
Que mon eſprit appeſanti
Se ranimant, excite un feu presque amorti,
S'il m'échappe en riant une pièce badine,
Sans que mon nom ſoit compromis,
Sans penſer au public, ma Muſe la deſtine
A déſennuyer mes amis.

ÉPITRE
AU MARQUIS
D'ARGENS

Sur la priſe de Schweidnitz.

SI j'étois le bon homme Homère,
Je chanterois en beaux vers grecs
Ni chevillés, ni durs, ni ſecs,

Le grand exploit qu'on vient de faire.
Si j'étois Monſieur de Voltaire,
Par le Dieu du goût inſpiré,
Et par conſéquent ſûr de plaire;
Je vous peindrois Schweidnitz livré
A Tauenzien, à ce Le Fèvre,
Dont les bras l'ont récupéré,
Et de loin de colère outré,
Laudon, qui s'en mord bien la lèvre.
Ne me croyez point aſſez fou
Pour fabriquer une Iliade
Sur ce ſiége achevé par nous:
Je laiſſe la rodomontade
A l'orgueil révoltant & fade
Dont s'infatuent de nos jaloux.
Enfin la place eſt donc repriſe,
Et nous réparons la ſottiſe
De ce butor de Commandant
Qui la perdit naguère un an.
Les poſtillons pourront vous dire
Ce que j'omets ici d'écrire
Du feu, des bombes, du canon,
Des approches, ſappes, tranchées,
Des paliſſades arrachées,
Du globe de compreſſion,
Des aſſauts, des brèches jonchées
De pandours ſans confeſſion
Précipités dans l'Achéron.
Ma Muſe humaine & plus timide,
Ni de ſang, ni de mort avide,
Abhorre ce lugubre ton.
Qu'une autre Muſe bourſouffiée,

Chante l'Europe déſolée,
Victime de l'ambition :
Dans les champs de la fiction
Je choiſis plutôt des images
Qui plaiſent aux eſprits volages,
Que les feux & l'exploſion
Du Véſuve & de ſes ravages.
Quand de Noé le beau pigeon,
Vrai meſſager de patriarche,
L'olive au bec, volant à l'arche,
Apportera dans ce canton
La nouvelle tant déſirée
D'une paix ſûre & de durée ;
Alors tout rempli d'Apollon,
Cédant à l'ardeur qui m'embraſe,
Et piquant des deux mon Pégaſe,
Je volerai vers l'Hélicon.
Mais en paſſant, je vous ſupplie,
Que ma Muſe fort affoiblie,
Et que le froid de l'âge atteint,
Ranime ſon feu presqu'éteint
Au braſier de votre génie.
Ah ! Marquis, quelle eſt ma manie !
Tandis que par Bellone aſtreint
A risquer chaque jour ma vie
Pour les foyers de ma patrie,
Plus Dom Quichotte que jamais
Je ferraille encore à l'excès
Contre la grande hydre amphibie
Que compoſe la Germanie,
Au très-Chrétien Roi des François
Par la Pompadour réunie,

Jointe à la Suède, à la Ruſſie,
Dois-je, hélas! penſer à la paix?
Cette paix ſe fera ſans doute :
Quand? & comment? Je n'y vois goute.
Mon ame lente à s'agiter,
N'a pas le don de s'exalter.
Très-incrédule en fait d'augure,
J'ignore encore inceſſamment
Quelle eſpèce d'événement
Produira l'aurore future;
Et bien moins puis-je deviner
Quand ces potentats en démence,
Las enfin de nous ruiner,
Arrêteront leur inſolence.
Ah! quel Roi, quel ſot animal!
S'écrira mon Marquis cauſtique,
Qui trottant comme un caporal,
Ignore de la politique
Le grimoire conjectural.
Quoi! d'une infortune imprévue
Il s'en prend au ſort, il s'en plaint?
Un Monarque à ſi courte vue
Devroit loger aux Quinze-Vingts.
Ah! Marquis, n'allez pas ſi vite;
Souffrez plutôt que je vous cite
Un trait du nouveau Teſtament.
Apprenez donc par mon organe
Que les ſcribes impunément
A l'homme-Dieu cherchant chicane,
Lui montrèrent publiquement
Une Iſraëlite adultère,
Lui demandant quel châtiment

Elle méritoit pour ſalaire ?
L'homme-Dieu, doux & débonnaire,
Leur répondit très-ſenſément :
Race péchereſſe & perfide,
Qui de vous ſe croit innocent,
Lève une pierre & la lapide.
Aucun ſcribe ne lapida,
Et confondu par le Meſſie
Chacun ſe tut & s'en alla,
Et voilà mon apologie.
Croyez, Marquis, que ce trait-là
A mon ſujet très-bien s'applique.
Depuis Machiavel à Kaunis
De Richelieu jusqu'à Bernis,
Il ne fut point de politique,
Puſſiez-vous tous les réunir,
Dont la raiſon géométrique
Ait pu déchiffrer l'avenir.
Qu'ils viennent donc à la barrière,
Ces grands ſcrutateurs du deſtin,
Et qu'un infaillible devin,
En levant la main la première,
A l'honneur de l'eſprit humain
Sur moi lance à l'inſtant ſa pierre.

ÉPITRE
AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur un rhume que lui guériſſoit le médecin Lieberkulm.

Vous ignorez juſqu'à préſent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène touſſant, crachant,
Sous terre en triſte compagnie.
De votre docteur ignorant,
Qui jaſe avec effronterie,
Et vous farcit très-lourdement
Des drogues de ſa pharmacie
Et de grands mots d'anatomie,
Vous croyez le raiſonnement.
Que vous dit-il ? Que votre vie
Eſt dans un danger imminent.
On voit que votre mal empire,
C'eſt une vérité de fait.
Le médecin doit-il redire
Ce que par malheur chacun ſait ?
Vous ſoulager eſt ſon affaire ;
Mais ſaiſir les ſources du mal,
C'eſt ce dont votre original
Paroît ne s'embarraſſer guère.
Hier au ſoir tout ſolitaire

Je réfléchiſſois à loiſir
Sur les moyens de vous guérir;
Je diſois : ô Deſtin contraire!
Contre d'Argens qui peut t'aigrir?
Ne pourſuis plus en ta colère
Sa perſonne qui m'eſt ſi chère;
Le Marquis ne doit point mourir.
De larmes mes yeux s'obſcurcirent;
Fatigué, mes ſens s'aſſoupirent,
Et las de m'entendre gémir,
Le doux ſommeil vint m'endormir.
Pendant qu'ainſi je me repoſe,
L'eſprit encor plein des regrets
De vos maux & de leurs progrès,
Ma paupière à peine étoit cloſe,
A peine je m'aſſoupiſſois,
Que ſoudain du fond d'une nue
Paroît un fantôme à ma vue,
Tout environné d'argumens
A l'œil vif, aux regards perçans;
La Vérité, ſi peu connue,
L'aimoit comme un de ſes amans,
Et de ſes rayons éclatans
Ombrageoit ſa tête chenue.
C'étoit Bayle, qui ſi long-temps
Lutta contre les vrais croyans.

„ Je viens du palais d'Uranie,
„ Dit-il, pour te ſauver d'Argens:
„ C'eſt mon fils, je ſuis ſon Élie;
„ Que mon eſprit le fortifie.
„ Ses docteurs ſont des ignorans;

„ Son mal n'eſt point la pulmonie,
„ C'eſt réplétion de génie;
„ Il faut que ſon cerveau purgé,
„ Soit ſubitement déchargé,
„ Par une main ſage & hardie,
„ Du fiel que contre les bigots
„ Il a diſtillé dans ſon ame:
„ Sinon, tu verras qu'Atropos
„ Va ſans pitié trancher ſa trame.
„ Laiſſe-lui déchirer ***;
„ Qu'il travaille ſur Ocellus,
„ Et que ſon ardeur ranimée
„ Commente longuement Timée,
„ En frondant cet amas d'abus
„ Dont tous les peuples ſont imbus. „
Il diſparoît, & je m'éveille.
Ah! Marquis, mettez à profit
Le récit de cette merveille;
Qu'il ſoit ainſi que Bayle a dit.
Déjà votre teint s'éclaircit,
Votre peau redevient vermeille,
La mort vous reſpecte & s'enfuit,
La ſanté paroît, votre rhume,
Se diſtillant par votre plume,
Répandra ſon impureté,
Son venin & ſon âcreté
Sur plus d'un monſtrueux volume.
Tremblez, pédans, docteurs fourrés,
Qui de vos myſtères ſacrés,
Et d'un ramas d'abſurdes fables,
Amuſez les ſots mépriſables
Dont vos autels ſont entourés.

Déjà ſa trompette réſonne,
La renommée en tous lieux ſonne,
Par-tout on l'entend proclamer
Que votre toux vous abandonne,
Que vous vous ſentez enflammer
De courroux contre la ſorbonne.
Tous les bigots de s'alarmer :
Chacun d'eux craint pour ſa perſonne ;
On croit dans leur tripot bouffon
Que vous, nouveau Bellérophon,
Vous terraſſerez la Chimère :
Leur ſaint troupeau s'en déſeſpère.
Tel quand de ſes puiſſantes mains
Jupiter ſaiſit ſon tonnerre,
On voit de crainte ſur la terre
Trembler l'amas des vils humains ;
Ainſi le Marquis de ſon foudre
Va frapper & réduire en poudre
L'erreur, les prêtres & les ſaints.

ÉPITRE
AU MARQUIS
D'ARGENS,

Sur le rhume qui avec Lieberkulm le tenoient au lit.

Vous ignorez juſqu'à préſent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène crachant, touſſant,

A la fin de la comédie
Que tout mortel joûra céans.
N'en croyez point la pharmacie,
Ni l'abſurde raiſonnement
D'un docteur dont l'effronterie
Veut prouver par l'anatomie
Que vous ſouffrez réellement,
Et qui pour vous rendre à la vie
Va vous droguer cruellement.
Long-temps, à tête réfléchie,
Sur vos maux que Babet publie,
J'avois uſé mon jugement.
Une nuit où tranquillement
Je dormois, mon ame aſſoupie
S'abandonnoit tout mollement
Aux accès de ſa rêverie,
Lorsque je crus voir Uranie
Dans la main un compas tenant :
» Je ſuis depuis long-temps l'amie,
» Dit-elle, à mon lit s'approchant,
» De ce d'Argens qu'on vous envie.
» Apprenez quelle eſt l'ennemie
» Qui le pourſuit ſi vivement ;
» Son nom eſt la Théologie.
» Non, il n'eſt point dans tout l'enfer
» Un monſtre plus abominable,
» Son cœur eſt plus dur que le fer,
» Sa haine eſt toujours implacable.
» Son courroux naquit ſûrement
» D'un mot que par plaiſanterie
» D'Argens a lâché ſur ***,
» Ou d'un trait plus fin, plus ſanglant

» Contre le ******.
» Depuis ce jour fincèrement
» Elle hait ſans diſcernement
» Philoſophe & philoſophie.
Dans ſon premier emportement,
Son poil affreux ſe hériſſant,
Tout ce qui s'offre à ſa furie
D'abord elle l'excommunie.
Eh quoi ! l'on oſe m'attaquer,
Dit-elle ; & quelle main hardie
Sans trembler peut me critiquer,
Et publiquement démasquer
Mes tours de charlatanerie ?
Ah ! qu'il apprenne à reſpecter,
Cet infame apoſtat, ce traître,
Tous ceux à qui ſans les connoître
Il a le cœur de ſe frotter.
Qu'importe que mon crédit baiſſe,
Que la ſainte inquiſition
Ne rôtiſſe plus en mon nom,
Par zèle & par délicateſſe,
Tous ces fous dont l'opinion,
Contraire à mon ambition,
Ou me ſcandaliſe, ou me bleſſe ?
Non, non, je ne ſuis pas ſi bas,
Pour dévorer ces attentats,
Sans manifeſter ma vengeance :
J'ai des moyens en abondance ;
Je veux m'en ſervir dans l'inſtant.
Elle part, & va promptement
Chez ſa ſœur la Sorcellerie.

Là, tout ne vit que par magie
Son antre affreux n'eſt point réel;
On y voit des images vaines,
Et des fantômes par centaines,
Mercure, Aſtaroth, Gabriel,
Des Satyres & des Sirènes;
Là, penſant lire dans les cieux,
On bouffit les ambitieux
Des vains objets & des chimères
Qu'avoient trop adoptés nos pères.
Là, s'eſt tapis le vieux ſerpent,
Et ſon tortueux inſtrument,
Dont Eve fut un peu tentée,
Quand la pomme elle eut entamée;
Ce qui très-malheureuſement
Nous maudit éternellement.
C'eſt-là qu'arriva la harpie
Digne d'habiter ce ſéjour;
Elle ſe preſſe avec furie
Entre les farfadets de cour,
Et près du trône auſſi-tôt crie:
Sachez, ma ſœur, qu'on m'humilie;
Un François, un Marquis maudit,
Veut nous ravir notre crédit:
C'eſt un philoſophe, un impie;
Il rit de la crédulité,
Il veut pour comble de folie
N'admettre que la vérité.
Ah! ma ſœur, il faut qu'on le tue,
Ou pour jamais je ſuis perdue;
Et vous auſſi, car vos deſtins
Sont en tout ſemblables aux miens.

Allons, que votre art s'évertue ;
Broyez-moi, ſans perdre de temps,
Les poiſons les plus violens.
Oui, lui répondit la ſorcière,
J'exaucerai votre prière ;
Je veux que ce Marquis d'Argens,
Notre ennemi depuis long-temps,
Pour payer ſon effronterie,
Soit atteint de la pulmonie.
Mais il nous faut des actions
Et non pas de vaines paroles ;
Faiſons nos conjurations,
Leurs vertus ne ſont pas frivoles.
Puis ſon eſprit aliéné
Se trouble & tombe en frénéſie.
Telle montant ſur ſon trépied
Parut à Delphes la Pythie.
Son corps s'agite, elle frémit,
Puis d'un ton terrible elle invoque
L'aſtre préſidant à la nuit ;
Aux durs accens de ſa voix rauque
La terre tremble & le jour fuit ;
Tout ſe confond dans la nature,
Et parmi ce trouble & ce bruit
On entend un affreux murmure ;
Eole a déchaîné les vents :
Déjà cette ſorcière impure,
En ſoulevant les élémens
Avec les aquilons barbares,
Sur un tas de vapeurs chargea
Des aſthmes, rhumes & catarres,
Et les pouſſant, les obligea

De fondre tous ſur la retraite
Que le bon Marquis s'étoit faite.
Précédés de longs ſifflemens
Arrivèrent les ouragans;
A vous, par un effet magique
Tout leur venin ſe communique.
Voilà mon Marquis alité,
Touſſant, crachant comme un étiqué,
Et moi dans la perplexité.
Tandis que ſur vous ſe déploie
Le mal avec ſon âpreté,
Quel eſt le triomphe & la joie
Qui brille avec férocité
Dans les yeux de votre Mégère!
C'en eſt fait de la vérité,
Dit-elle, & mon règne proſpère.
Elle croit que dans les poumons
Conſiſte toute l'éloquence,
Et qu'un rhume & des fluxions
Réduiſent un ſage au ſilence;
Car elle entendoit l'ignorance
Plus applaudir dans des ſermons
Les cris aigus, que la ſcience.
Mais mon Marquis l'attrapa bien;
Si la toux le force à rien dire,
Sans pérorer il ſut écrire,
Et lui dédia Julien

ÉPITRE
AU MARQUIS
D'ARGENS.

Ah! cher Marquis, quel grand ſujet d'envie!
Vous n'êtes plus le ſeul dont Atropos
Dans nos cantons ait menacé la vie;
Tout comme vous j'eus une maladie;
Un gros catarre en m'accablant de maux
A de Berlin réjoui les bigots.
Mon ſang preſſé trottant de veine en veine,
S'accumulant, oppreſſoit mon cerveau,
Et redoubloit la fièvre & la migraine.
De mes poumons en forme de jets d'eau
On vit jaillir des gerbes d'écarlate.
J'ai vu pâlir les enfans d'Hippocrate;
Mais glorieux qu'avec ces maux exquis
Je puis au moins reſſembler au Marquis,
Je m'en conſole & mon orgueil s'en flate.
Mon corps étoit de rouge tacheté,
Ainſi qu'une panthère marqueté.
Ah! ce récit vous émeut & vous touche,
Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche;
J'en lis la marque en votre œil irrité;
Car vous croyez que chacun vous dégrade
Qui comme vous prétend être malade.
Mais, calmez-vous, je ne ſuis qu'apprentif;
Je n'atteins point à la longue tirade

De tous vos maux au cortège plaintif.
Gardez-les donc, mais ſans qu'ils vous excèdent;
Selon vos vœux de long-temps ils poſſèdent
Sur votre corps privilége excluſif.
Obſtructions, vapeurs d'hypocondrie,
Relâchement, colique, ſtrangurie,
Tranſports ardens, catarres, fluxions,
Poumons crachés, fièvre d'esquinancie,
La galle aux doigts, des ébullitions,
Un flux de ſang, tantôt paralyſie,
Vomiſſemens, vertiges, pamoiſons,
Sont tous des maux remplis de courtoiſie,
Prêts d'obéir à votre fantaiſie,
Et que chez vous, cher Marquis, tour à tour
Exactement on trouve être du jour;
Ainſi qu'on voit d'infames paraſites,
Des ſouverains ſerviles ſatellites,
De leur eſſaim déshonorer la cour.
Ces maux affreux cauſent notre martyre,
Par eux enfin nous nous voyons détruire;
Mais près de vous trop familiariſés,
Par mauvais goût ou par bizarrerie,
Depuis vingt ans, Marquis, vous vous plaiſez
Dans leur funeſte & triſte compagnie,
Et préférez par ſingularité
L'état fâcheux de ſouffrir maladie,
Au doux plaiſir qui n'ait de la ſanté.
Malade enfin par état, par coutume,
Un poële ardent dans le lit vous conſume;
Et s'il advient dans un temps limité
Qu'Eguille un jour proprement vous inhume,

Sur votre tombe, au pied du grand autel,
Seront ces mots crayonnés par ma plume :
„ Ci-gît, paſſant, l'auteur de maint volume,
„ Mort de frayeur d'avoir été mortel. „
Ah ! qu'un héros dans une tragédie
En cent périls ſe puiſſe embarraſſer,
Qu'à tout moment on tremble pour ſa vie,
C'eſt là la règle, il doit intéreſſer.
Mais vous, Marquis, qui ſavez qu'on vous aime,
Comment ? pourquoi ? par quel travers extrême
De vos dangers nous faut-il menacer ?
Là, près de vous, poudreuſe de l'école
Ne vois-je pas l'inſolente hyperbole
Aux yeux taillés en deux tubes parfaits,
Amplifier, groſſier tous les objets ?
Elle gangrène une foible piqûre ;
Ou par malheur ſi ſur votre encolure
Dans le miroir vos regards inquiets
Ont le ſoupçon d'une légère enflure,
Elle prédit votre prochain décès ;
Et quand Eole en vos boyaux murmure,
Vous ſuppoſez qu'il va dans les forêts
Pour vous cueillir de funèbres cyprès.
Chaſſez, marquis, ce monſtre qui m'outrage ;
Qu'il n'entre plus dans le palais d'un ſage :
Je hais l'erreur, je hais la fauſſeté,
Des fictions le frivole étalage
Qui défigure & perd la vérité.
Ne penſez plus à tous ces noirs fantômes ;
Ne craignez plus la mort, ni ſes ſymptômes,
Qui jusqu'ici de vos plus heureux jours
Ont ſans relâche empoiſonné le cours.

Et

Ah ! que mon bras à jamais vous délivre
De ces frayeurs qui troublent votre ſort :
Penſez-y bien ; vous négligez de vivre
Par la terreur que vous donne la mort.
En attendant le temps fuit & s'envole.
Déchirez-moi ce vilain protocole
Que vous tenez, & de votre urinal,
Et de ce pouls au galop inégal.
Tandis qu'encor Lachéſis pour vous file,
Sans toujours craindre & ſans toujours ouir
Ce que vous dit un docteur imbécile,
De votre temps apprenez à jouir.

ÉPITRE

AU COMTE HODITZ,

Sur Roswalde.

O, Singulier Hoditz ! vous qui né pour la cour,
Avez fui, jeune encor, ce dangereux ſéjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,
Vous riez de ces fous dont l'eſprit mercenaire
N'amaſſe des tréſors que pour les dépenſer ;
De ces fats dont l'orgueil ſait ſi bien s'encenſer,
Se dreſſe, ſe rengorge, & ſe mire en ſes plumes ;
Et de ces ſombres fous qui dans les amertumes,
Toujours pour leur grandeur occupés de projets,
S'épuiſent en travaux ſans réuſſir jamais,
Mécontens du préſent à leurs vœux peu ſortable,

Cherchent dans l'avenir un ſort plus favorable.
Vous avez rejeté ce dangereux poiſon ;
Vous bornez vos déſirs à ſuivre la raiſon.
Etre heureux en effet, c'eſt bien la grande affaire :
L'orgueil eſt à mes yeux une triſte chimère.
A quoi vous eût ſervi que valet grand ſeigneur,
Vous euſſiez quarante ans déchauſſé l'Empereur ?
Il eſt beau d'approcher de près du diadème ;
Mais il vaut mieux encor dépendre de ſoi-même :
Ainſi vous avez ſu d'un choix prémédité
Préférer aux grandeurs l'heureuſe liberté ;
Sans faſte & ſans apprêts, guidé par la nature,
Même ſans y penſer diſciple d'Epicure.
Roswalde en héritage entre vos mains paſſé
Le diſputa bientôt au palais de Circé,
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre,
Graces à vos talens eſt devenu célèbre :
Ce n'eſt plus ce donjon ſombre & peu fréquenté
Qu'à peine on toléroit pour ſon antiquité ;
C'eſt un ſéjour divin ; les yeux & les oreilles
S'étonnent d'y trouver cent charmes, cent merveilles ;
Le Taſſe & l'Arioſte en deviendroient honteux,
S'ils voyoient vos travaux les ſurpaſſer tous deux.
Là des enchantemens l'ingénieux preſtige
Produit à chaque inſtant prodige ſur prodige ;
Tout reſpire, tout vit, tout être eſt animé.
Par un charme ſoudain ce bois eſt transformé ;
C'eſt un jardin ſuperbe, & là-bas par miracle
Vous liſez dans un puits les arrêts d'un oracle.
La nature paroît obéir à vos loix ;
Tout s'arrange, ſe fait, ſe plie à votre choix :
Tandis qu'en avançant, on examine, on cauſe,

L'œil eſt ſoudain frappé d'une métamorphoſe :
En fuyant Apollon, plus prompte qu'un courſier,
Daphné ſubitement ſe transforme en laurier.
Là j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide ;
Ici ſont tous les Dieux célébrés par Ovide,
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure & le dieu de l'enfer.
Ces Dieux, qui n'exiſtoient qu'au code poëtique,
Ont retrouvé chez vous autels & culte antique :
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux
Amènent la victime, & puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux Dieux en ſacrifice ;
Ils aſpergent l'autel du ſang de la géniſſe ;
Ils invoquent ces Dieux, l'encens fume pour eux.
Que l'ombre de Symmaque approuveroit vos jeux,
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules
Dont on charge à plaiſir les peuples trop crédules,
Il voyoit par vos ſoins reſſuſciter le ſien !
Mais vous aimez la fable en reſtant bon chrétien,
Et ſans que la vraie foi puiſſe en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pigmée :
Je crus dans leur cité, quand leur eſſaim parut,
Etre avec Gulliver tombé dans Lilliput :
Je ſemblois un géant envers cette peuplade,
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade ;
Et la cité bâtie à leur proportion
N'avoit point de clocher qui m'atteignît au front.
Telle Virgile a peint la naiſſante Carthage,
Où tout un peuple actif s'empreſſoit à l'ouvrage,
Et travailloit aux murs qu'avoit tracés Didon.
Bientôt d'autres objets nous font diverſion :
De voix & d'inſtrumens la douce mélodie

Par un plaiſir nouveau change & diverſifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédens :
Tant l'eſprit des humains ſe plaît aux changemens !
Tantôt c'eſt l'opéra, tantôt la tragédie,
Ou bien la pantomime, ou bien la comédie,
Qui viennent tour à tour par leur variété
Ecarter les ennuis de l'uniformité.
Mais ſerai-je muet au ſujet des actrices,
Ces Veſtales qu'encor je ne crois pas novices,
Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de paſſer dans vos bras ?
Ce ſerrail de beautés qui forment les ſpectacles,
N'aiment que leur Sultan, reſpectent ſes oracles ;
Sa volonté décide & marque leur devoir ;
Il fixe leur deſtin en jetant ſon mouchoir.
Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connoître ;
De ces lieux enchantés n'eſt-ce pas l'heureux maître ?
Génie infatigable, inépuiſable, égal,
Et qui toujours nouveau demeure original.
Ainſi vos jours heureux ſans embarras s'écoulent,
Les Amours enfantins & les plaiſirs les moulent.
Lorsque dans vos jardins, vers la fin d'un beau ſoir,
La rivale du jour vient de ſon crèpe noir
Obſcurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, & d'abord reparoît la lumière.
Tel Dieu créant ce monde auquel il ſe complut,
Dit : Que le jour paroiſſe, & la lumière fut.
A Roswalde auſſi-tôt cent raquettes s'élancent,
Et rempliſſent les airs des feux qu'elles diſpenſent,
De leur gerbe brillante éclairent l'horizon,
Et ſemblent ſuppléer au char de Phaëton.
Vos preſtiges de l'art égalent la nature.

Mais ce jour fortuné penche vers ſa clôture.
Pour le finir ainſi qu'il l'avoit commencé,
Mon Comte va choiſir dans ſon peuple empreſſé
Un tendron de quinze ans : grands Dieux qu'elle étoit belle !
Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,
En elle auroient cru voir une Divinité ;
Si ce n'étoit Vénus, c'étoit la Volupté ;
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pêtrie.
Elle doit cette nuit lui tenir compagnie ;
L'Amour qui l'apperçoit, en rit malignement ;
Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.
Ah ! qu'il eſt difficile en un ſerrail de belles
De contenter ſon goût ſans cauſer des querelles !
Toutes comme Vénus & Pallas & Junon,
S'attendoient au mouchoir ; chacune avoit raiſon.
Le plus ſage des rois en entretenoit mille ;
S'il pouvoit y ſuffire, il étoit plus qu'habile ;
Mais mon Comte après tout peut bien être aujourd'hui,
Sans qu'il ſoit Salomon, plus Hercule que lui.
Comment pourrai-je enfin tout conter, tout décrire ?
Les mots me manqueroient pour peindre & vous redire
Les plaiſirs différens qu'on ſavoure en ces lieux ;
Vous n'en approchez pas, triſtes plaiſirs des cieux !
C'eſt ainſi qu'au deſſus des pompeuſes chimères
Qui flattent les mortels de deſtins plus proſpères,
Vous vous êtes choiſi le plus fortuné ſort,
Et libre de ſoucis, tranquille au ſein du port,
O Comte ! vous ſavez jouir, penſer, produire ;
Auſſi des voluptés l'ingénieux délire
Par-tout ſème de fleurs les traces de vos pas.
C'eſt dans ce choix ſur-tout qu'on diſtingue ici-bas
Le jugement du fou du jugement du ſage.

Dans les jours fugitifs d'un court pélérinage,
L'un s'accablant de ſoins, de peines, d'embarras,
Eſt, toujours projetant, ſurpris par le trépas;
L'autre voit des objets le néant, la folie,
Profite des plaiſirs & jouit de la vie.
C'eſt votre lot, cher Comte, il faut vous y tenir:
Le plaiſir eſt le Dieu qui vous fait rajeunir.
Puiſſiez-vous en ſanté, dans le ſein de la joie,
Paſſer encor long-temps des jours filés de ſoie!

ÉPITRE
A LA REINE DOUAIRIERE
DE SUÉDE.

Quoi donc, ô tendre ſœur! l'amour de vos parens
Vous a fait affronter Neptune & les autans?
Les abymes ouverts d'une mer orageuſe
N'ont point épouvanté cette ame courageuſe,
Qui vous faiſant quitter le trône & vos Etats,
En comblant tous nos vœux vous remet en nos bras.
C'eſt en vain que le temps, l'éloignement, l'abſence,
Ont ſourdement miné votre auſtère conſtance;
Six luſtres révolus n'ont donc pu réuſſir
A nous ôter, ma ſœur, de votre ſouvenir?
Des droits ſacrés du ſang l'inviolable empreinte,
De nœuds jadis formés, reſſerre encor l'étreinte.
Qu'un auſſi grand exemple éclaire les mortels!
Aſſez & trop long-temps auprès de ſes autels

L'Amitié languiſſoit iſolée en ſon temple;
Dans nos jours dégradés il n'étoit point d'exemple
Que deux cœurs généreux, vrais & conſtans amis,
Sans un vil intérêt fuſſent toujours unis.
Le temple étoit déſert, il menaçoit ruine,
Quand pour le réparer parut une héroïne:
Sur ſon front éclatant luit l'étoile du nord,
La douce majeſté s'annonce à ſon abord:
Elle eſt par la Déeſſe en ſon temple reçue;
Ses décombres plaintifs ont attriſté ſa vue,
Mais c'eſt par ſon ſecours qu'on va les relever.

Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous oſez prouver,
En dépit des fureurs & des cris de l'envie
Contre les cours des rois, & leur règne & leur vie,
Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans ces cours
Des cœurs aſſez parfaits dignes de ſes amours.

Allez, vils artiſans de fraude & de menſonge,
Répandre *) ſur les rois tout le fiel qui vous ronge;
Vos efforts inſenſés ſont déſormais perdus;
Ulrique en prendra ſoin, on ne vous croira plus.
Par des traits trop frappans elle a ſu vous confondre;
Contre l'expérience il n'eſt rien à répondre.
Rentrez dans le néant dont vous êtes ſortis,
Mépriſés, déteſtés, confondus, avilis;
Le coup qui vous écraſe, eſt émané du trône:
C'eſt venger noblement les droits de la couronne,
Quand par l'aſpect frappant de toutes les vertus
On atterre à ſes pieds les monſtres confondus.

*) L'auteur du Syſtème de la nature, qui conſeille le régicide. L'auteur des Préjugés, qui adopte les mêmes maximes. Ils appellent les cours les foyers de la corruption publique.

Vous allez donc, ma ſœur, ſur les traces d'Hercule
Par de nobles travaux vous rendre ſon émule,
Ecraſer ſur vos pas les calomniateurs,
Du vulgaire égaré diſſiper les erreurs,
Venger les opprimés, & montrer qu'une Reine
Peut encor ſur les cœurs régner en ſouveraine.
Qu'il eſt beau de donner d'auſſi grandes leçons!
Ah! pour vous admirer, ma ſœur, que de raiſons!
Avez-vous vu nos cœurs voler ſur le rivage,
Vous attendre à Stralſund, à votre heureux paſſage
Les peuples vous bénir, nos vœux vous devancer?
Sans doute en ce moment vous avez dû penſer:
Quelque odieux que ſoit l'éclat du diadème,
Si le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime;
Mes frères, mes parens, ma famille, mes fils,
Sont tous par ſentiment mes fidèles amis.
Ah! puiſſiez-vous, ma ſœur, un temps immémorable
Profiter & jouir d'un ſort ſi favorable!
Le rang, ni les grandeurs, ne font pas les heureux:
Il en eſt moins encor chez ces ambitieux,
Qui de commandemens & de puiſſance avides,
Par des tourmens pareils à ceux des Danaïdes,
Sans remplir leurs déſirs ſe laiſſent conſumer...
Ma ſœur, on n'eſt heureux qu'autant qu'on ſait aimer.

ÉPITRE

A MA SOEUR AMÉLIE,

En paſſant la nuit ſous ſa fenêtre pour aller en Siléſie.

Sommeil, auteur du doux repos,
Reſtaurateur divin de la ſanté perdue,
Répands & jette tes pavots
Sur les yeux de ma ſœur dans ſon lit étendue.
Fais voltiger ſur ſon chevet
Les rêves les plus agréables ;
Qu'elle entende les voix, rêvant ſur ſon duvet,
Des Nymphes d'Apollon, de Sirènes aimables,
Chantant en chœur & d'un ſon net
La tablature chromatique,
Du *Contrapunto* pathétique,
Mêlé des plus ſavans motets,
Tous harmoniques & bien faits.
Qu'aucun rêve effrayant n'altère
Ou n'échauffe ſon ſang en ſa courſe ordinaire ;
Que la ſanté, dès ſon réveil,
Et la vigueur, ſa ſœur cadette,
L'accompagnent à ſa toilette,
Demain, dès que le jour finira ſon ſommeil.
Pour moi, que le deſtin lutine,
Toujours dans des travaux, toujours forcé d'errer,
De fatiguer ſans fin ayant pris la routine,

Je conſens que Morphée oſe encor me fruſter
Du doux repos, ma ſœur, que mon cœur vous deſtine ;
Et ſi vous en jouiſſiez,
Mes veilles & mes ſoins ſeroient tout oubliés.
Puiſſiez-vous donc dans votre aſile,
Loin du fracas, loin de l'ennui,
En conſervant l'ame tranquile,
Paſſer des jours heureux, & de plus douces nuits ;
Penſant, ma ſœur, que par-tout où je ſuis,
En quelque temps que ce puiſſe être,
Abſens, ou bien à vos genoux,
L'attachement ne peut s'accroître
Que jusques au tombeau je conſerve pour vous.

ÉPITRE

A LA REINE DE SUEDE.

NON, ma ſœur, les grandeurs, les couronnes, les mitres,
L'amas accumulé des plus ſuperbes titres,
Ces ſymboles pompeux de notre vanité,
Ne ſauroient cimenter notre félicité.
Du plus vil des humains aux têtes couronnées,
Tout mortel eſt ſoumis aux loix des deſtinées,
A ſouffrir à ſe plaindre, à déplorer ſes maux ;
Les dehors ſont divers, les états ſont égaux.
Qu'importe donc quel rang décore ma miſère !
Le bonheur n'eſt point fait pour ce triſte hémiſphère.
Sous la pourpre ou la bure obligé de ſouffrir,
Il eſt égal des deux qui ſert à me couvrir.

A trouver ce bonheur on conſume ſa vie ;
Peu d'humains ont joui de ſa ſuperficie :
L'un penſant le trouver en de vaſtes palais,
Quitte en le pourſuivant ſes paiſibles forêts,
Et ſes troupeaux féconds, ſon champ, ſon toi de chaume ;
Il arrive, & ſoudain diſparoît le fantôme.
Les grands remplis d'eſpoir, d'orgueil, d'ambition,
Adorent du bonheur l'aimable fiction,
Et pour le poſſéder, de l'ardeur la plus vive
Ils pourſuivent en vain cette ombre fugitive ;
Au lieu de la ſaiſir, ô perfides deſtins !
Ils trouvent des ſoucis, des revers, des chagrins.
Tel eſt le ſort commun de ces rois qu'on envie ;
Par leur éclat trompeur la vue eſt éblouie :
En les voyant de près on gémit en ſecret
De leur ſort que de loin l'ignorance admiroit.
Vous, dont l'éclat naiſſant d'une beauté touchante
Fixa ſur vous les yeux de la Suède inconſtante,
Vous montâtes au trône où vous plaça leur choix,
Et quoique fille, ſœur, femme & mère de rois,
Le bonheur de chez vous s'échappa comme une ombre ;
Sous vos pas les revers s'accumuloient ſans nombre.
La Suède n'étoit plus l'Etat jadis fameux,
Vengeur des libertés des Germains belliqueux ;
De ſon gouvernement la forme différente
Enervoit de ce corps la maſſe languiſſante.
Dès-lors n'éprouvant plus le pouvoir ſouverain,
L'anarchie opprimoit l'état républicain :
Des grands dégénérés de leur nobleſſe antique
L'intérêt perſonnel bornoit la politique ;
Ils couvroient des beaux noms de loix, de liberté,

La honte de ſe vendre avec impunité :
Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,
Qu'un citoyen zélé, & fidèle à la Suède.
Vous voulûtes, ma ſœur, dans ces cœurs dépravés
Ranimer des vertus les germes énervés :
Mais en vain ; dès long-temps le vice qui les dompte,
Effaça de leur front la pudeur & la honte ;
Par le lâche aſcendant de la corruption,
L'amour de leur pays n'étoit plus qu'un vain nom.
Dans les convulſions des diſcordes civiles,
Momens ſi dangereux, en déſaſtres fertiles,
Au fort de la tempête un flot impétueux
Penſa vous engloutir dans ſes flancs orageux :
Des eſprits échauffés la fureur effrénée,
Par des conſeils cruels aigrie, empoiſonnée,
Confondoient tous les droits, ce qu'on pouvoit tenter,
Et les objets ſacrés qu'on devoit reſpecter.
Ils oſèrent ſapper les fondemens du trône ;
Mais votre fermeté ſoutint votre couronne.
Depuis, votre prudence éludant leurs aſſauts,
Sut appaiſer leur haine & mater leurs complots.
Qu'il en coûte, ma ſœur, pour acquérir la gloire !
Depuis ce temps encore une trame plus noire,
Attaquant vos appuis, voulut vous iſoler ;
Sans honte à ſes projets oſant tout immoler,
Elle alluma ſoudain le flambeau de la guerre,
De ſes bras énervés nous lança ſon tonnerre,
Pourſuivit votre ſang établi dans le nord,
Et contre un Empereur dirigea ſon effort.
A peine à tant de traits étiez-vous échappée,
A peine voyoit-on la diète occupée

A rétablir la paix, objet de tous les vœux,
Que des troubles nouveaux & non moins dangereux
Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.
Que ce royaume, ô Dieux! vous a coûté de larmes!
La Diſcorde en ſouffiant l'ardeur des factions,
Sut ranimer le feu de leurs diſſentions,
Et tournant contre vous leur noire perfidie,
En vous calomniant, aliéna la Ruſſie.
La Cabale depuis, marchant le front levé,
De l'ordre ſe jouant, par l'Etat approuvé,
Epuiſoit tous les fonds par ſa folle dépenſe,
Et ſe plaiſoit à voir renaître l'indigence.
Le Roi trop rabaiſſé, ſe vit hélas! réduit
A voir en ſpectateur ſon royaume détruit;
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,
Qu'il s'unît au parti qui lui faiſoit outrage;
Et ſans que ſes cliens en fuſſent compromis,
Il agit de concert avec ſes ennemis.
Ces traîtres endurcis bientôt vous traverſèrent;
A rompre vos deſſeins leurs chefs ſe ſignalèrent,
C'étoit à Norkioeping, au fort des démêlés.
L'indigne Maréchal des Etats aſſemblés
Vous manqua, vous trahit & vous devint parjure.
Aucun tigre jamais n'a changé de nature,
Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,
N'atteindront aux vertus dont brilloient leurs aïeux.
Il vous reſtoit au moins un époux cher & tendre,
Qui ſavoit partager vos maux & vous défendre;
L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.
Voilà, ma ſœur, voilà le ſort des potentats,
Sur-tout des rois privés du pouvoir monarchique,
Tâchant de réſiſter au torrent anarchique.

Des roſeaux jusqu'au cèdre & des rois aux manans,
Tout mortel eſt en proie aux chagrins dévorans;
Un pauvre laboureur dont périt la géniſſe,
Sent ſa perte auſſi bien, ſouffre même ſupplice
Qu'un roi qui voit ſoudain avorter ſes projets:
La douleur eſt égale, autres ſont les objets.
Le pauvre à des parens ainſi que le monarque;
L'un & l'autre gémit des rigueurs de la Parque.
Un ami tendre, un père, une ſœur, un ſeul fils,
Nous déchirent le cœur quand ils nous ſont ravis,
Et nos fragiles corps, moulés ſur un modèle,
Cèdent à la douleur quand elle eſt trop cruelle.
Ainſi tout eſt égal, ſoit grands, ſoit plébéiens,
La ſomme de nos maux l'emporte ſur les biens.
Epicure, autrefois contredit dans la grèce,
Mais dont on reconnut le grand ſens, la ſageſſe,
Preſcrivoit pour maxime à tous ſes auditeurs
D'éviter avec ſoin les piéges des grandeurs.
Fuyez, leur diſoit-il, les affaires publiques,
Et laiſſant conſumer ces ſombres politiques,
Conſervez dans vos cœurs la paix & le repos.
Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots
Qu'enfantoit chaque jour une guerre civile,
Fut reſpecté de tous & ſe maintint tranquile;
Tandis que dans le trouble & Pompée & Céſar
Abandonnoient l'empire & leur ſort au haſard.
Quand l'ame eſt fortement & long-temps agitée,
Par un eſſor ſi vif hors d'elle tranſportée,
Sa gaité diſparoît, & laiſſe dans l'eſprit
Un funeſte levain qui le ronge & l'aigrit;
De ſes noires vapeurs l'ambition l'enivre.
Ah! pour ſi peu de jours que nous avons à vivre,

Dans d'auſſi vains projets faut-il ſe conſumer ?
Ce roi, ce ſouverain que l'on vient d'inhumer,
Voilà ſes monumens qu'auſſi-tôt on renverſe,
Tout s'élève, s'accroît, enfin ſe bouleverſe.
Alexandre conquit les plus vaſtes États ;
Il meurt ; tout auſſi-tôt des courtiſans ingrats
Partagent à leur gré les dépouilles du maître ;
Ses enfans ſont exclus. Un capitaine, un traître
A ſes ſouverains nés fait ſouffrir le trépas.
Ainſi ce conquérant a livré cent combats,
Pour qu'un Démétrius & pour qu'un Ptolémée
Jouît de ſes travaux, hors de ſa renommée.
Voilà, ma ſœur, à quoi mènent ces grands deſſeins :
Les politiques ſont pareils aux Quinze-Vingts,
Ils agiſſent ſans voir ; le deſtin les attrape ;
Il fit que Romulus travailla pour le Pape,
Que David éleva Sion pour Mahomet.
Enfin aucun de nous ne ſait trop ce qu'il fait,
De projets en projets notre eſpoir nous engage ;
Il eſt, vous le ſavez, des hochets pour tout âge.
Rejetant de ces jeux la folle illuſion
Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon
De ce gouvernement tant agité d'intrigues,
Et loin de ſes complots, à l'abri de ſes brigues,
Vous jouirez enfin des charmes de la paix.
Ah ! puiſſiez-vous, ma ſœur, oublier pour jamais
Vos ennuis, vos chagrins, vos revers & vos pertes
Par des proſpérités à l'avenir couvertes !
A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,
Puiſſiez-vous voir couler le reſte de vos jours
Au ſein de l'amitié ! C'eſt le bonheur ſuprême...
Ce ſont les vœux, ma ſœur, d'un frère qui vous aime.

ÉPITRE
AU SIEUR NOËL,
Maître d'hôtel.

Je ne ris point; vraiment, Monsieur Noël,
Vos grands talens vous rendront immortel.
Sans doute il est plus d'un moyen de l'être;
Qui dans son art surpasse ses égaux,
Qui s'applanit des chemins tout nouveaux,
Est dans son genre un habile, un grand maître;
Des cuisiniers vous êtes le héros.
Vous possédez l'exacte connoissance
Des végétaux; & votre expérience
Assimilant discrétement leurs sucs,
Sait les lier au genre de ses sauces,
Au doux parfum de ces plantes précoces,
Qui font le charme & des rois & des ducs.
Si quelque jour il vous prend fantaisie
D'imaginer un ragoût de momie,
En l'apprêtant de ce goût sûr & fin,
Et des extraits produits par la chymie;
L'illusion, le prestige & la faim
Nous rendront tous peut-être antropophages.
Mais non, laissons ces repas aux sauvages;
Même épargnons la chair des animaux;
Prodiguez-nous plutôt les végétaux,
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.
Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,

Que

Que de hachis, de farces délectables,
Dont nos palais ſouvent trop enchantés
Sont mollement chatouillés & flattés !
Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent feſtins ne ſauroient épuiſer,
Vous inventez & ſavez compoſer,
Ce que jamais aucun de vos ſemblables
Ne produiſit pour s'immortaliſer.
Auſſi jamais, croyez-moi, la cuiſine
Egyptienne, ou grecque, ou bien latine,
Ne put atteindre à la perfection
Où la porta votre eſprit qui combine,
Et votre vive imagination.
Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ſes banquets au ſalon d'Apollon,
Feſtins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'auſſi fin, d'auſſi bon
Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des Dieux qu'aucun ragoût n'égale,
Dont vous m'avez régalé ce midi.
Si l'on pouvoit ranimer Epicure,
Si la vertu de quelque ſaint hardi
Pouvoit encor le rendre à la nature,
Ah ! que Noël en ſeroit applaudi !
Il choiſiroit Noël pour ſon apôtre ;
Il l'eſt déjà, car ſon travail vanté
A tout palais prêche la volupté ;
A nous tenter, plus ſéduiſant qu'un autre,
Il eſt vainqueur de la frugalité,
Et ſurpaſſant le philoſophe antique,
Noël réduit ſes leçons en pratique ;
Ses mets exquis amorçant les Pruſſiens,

Les ont changés en Epicuriens.
Au temps paſſé la volupté groſſière,
Sans méditer ſur des mets délicats,
Se contentoit de ſurcharger les plats,
Pour aſſouvir ſa dent carnaſſière ;
On étoit loin de nos raffinemens,
On ignoroit nos aſſaiſonnemens,
On recherchoit la viande la plus rare ;
Ce qui coûtoit le plus, paſſoit pour bon.
Pétrone ainſi peint le feſtin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y ſervit avec profuſion
Des animaux entiers de toute eſpèce ;
D'un porc ſur-tout, le cadavre hideux,
Si révoltant, ſi choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce ;
Dès que ſes flancs furent tranchés en deux,
On en tira l'oiſeau brillant du Phaſe,
Chapons, dindons, becs-figues & perdrix :
Les conviés tous ravis, en extaſe,
A cet aſpect jetèrent de grands cris ;
Le cuiſinier fut loué par bêtiſe,
Chacun mangea ſelon ſa friandiſe,
On dévora le porc & ſes débris.
Qui ſerviroit à préſent à ſes hôtes
Un tel repas, au-lieu d'être loué
Des ſucceſſeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre on ſeroit bafoué.
Les fins gourmets à table délicate
Ne ſouffrent point qu'un chétif gargotier
Groſſiérement travaille à la Sarmate.
On veut ſur-tout qu'habile en ſon métier,

Par des ragoûts dont la ſaveur nous flate,
L'artiſte ait l'art de nous raſſaſier.
Il faut encore, & j'allois l'oublier,
Que toute table élégamment ſervie,
Evite en tout l'air d'une boucherie;
Qu'un rôt coupé ne ſoit jamais ſanglant:
Un tel objet d'horreur eſt révoltant.
Un cuiſinier qui brigue la louange,
Doit déguiſer les cadavres qu'on mange;
En cent façons il peut les diſſéquer,
D'ingrédiens il compoſe un mêlange,
La farce enfin lui ſert à tout maſquer.
Voilà par où le fameux Noël brille.
Il imagine, & jamais il ne pille
De vieux menus d'autres maîtres d'hôtels;
C'eſt un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai Céſar en fait de léchefrite,
Et ſurpaſſant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais ſenſuels.
Mais ſi ces vers tomboient à l'improviſte
Entre les mains d'un bourru janſéniſte,
Zélé dévot & prompt à s'enflamer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monſtre impie & ſibarite,
Qui prône trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, ſans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.
Tout doux, tout doux, monſieur le cénobite.
Plus de bon ſens, de grace, moins d'humeur;
Entre nous deux c'eſt la raiſon, docteur,
Qui ſeule doit juger notre querelle.
A ſes décrets ne ſoyez point rebelle;

Elle vous dit, ſi vous pouvez l'ouir,
Prétends-tu donc laiſſer évanouir
Les dons du Ciel qu'il verſe en abondance?
S'il les donna, ſelon toute apparence,
Ce fut afin que l'on pût en jouir.
Uſer de tout, c'eſt le conſeil du ſage;
Savoir jouir ſans abuſer de rien,
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,
Et bien goûter l'avantage du bien.
Hâtez-vous donc, Noël, ſervez la table:
Je ſens déjà le parfum délectable
De vos ragoûts, on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoſes;
Car puiſqu'enfin, ſi l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour ſe nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choſes.

A
UNE CHIENNE.

Je t'envie, ô bichon! ta fortune prochaine,
Mon cœur voudroit te la ravir;
Le ſort te fait paſſer dans les mains de la Reine,
Et te dévoue à la ſervir.
Ah! ſi le Ciel vouloit par grace
Me métamorphoſer ſous ton extérieur,
D'abord j'occuperois ta place:
La ſervir, l'admirer, ce ſeroit mon bonheur.

VERS
POUR MLLE. SCHIDLEY.

Qui avoit envoyé au Roi une charrue angloiſe.

O Miss! vous penſez donc à moi?
Cet inſtrument d'agriculture
Dont vos bontés m'ont fait l'envoi,
Déſigne trop à quel emploi
Vous allez mettre ma figure;
Tout autrement organiſé,
Par vos mains métamorphoſé,
Je m'en vais donc changer d'eſpèce.
Vous ſavez quelle fut Circé:
Vous lûtes dans votre jeuneſſe
De quel effroi parut glacé
Le ſage, le prudent Ulyſſe,
Lorſque Circé par artifice
Transforma tous ſes courtiſans
En autant d'animaux broutans.
Dans votre généalogie,
Circé, dit-on, tient le haut bout;
Et vous lui reſſemblez en tout,
Autant en beauté qu'en magie.
Mais pourquoi voulez-vous ſur moi
Eprouver l'effet de vos charmes?
Vous ſavez que de bonne foi,
Vous voyant, je rendis les armes.
Déſormais leur pouvoir fatal
Va charger ma tête chenue

Du joug pesant de la charrue,
Et me change en cet animal,
Dont le pas lourd trace avec peine
Un léger sillon dans la plaine.
Certain Nabuchodonosor
Eut autrefois un pareil sort.
Jupiter prit bien l'enveloppe
D'un jeune & raviſſant taureau
Pour enlever la belle Europe.
Quand l'Amour leur ceint son bandeau,
On a vu les Nymphes, les belles,
Vers les Dieux faiſant les cruelles,
S'adoucir pour les animaux.
Ces traits ne nous ſont pas nouveaux :
Léda ſoupira pour un cygne :
L'or même fut l'amant indigne
Qui triompha de Danaé ;
Vous ſavez de Paſiphaé
Le goût bizarre & le caprice.
Mais le ſexe eſt plein de malice.
Si pour gagner votre faveur
Il faut paſſer par telle choſe,
Je riſque la métamorphoſe,
Afin de fléchir votre cœur.
Quelle qu'enfin ſoit la figure
Où vous voudrez me transformer,
Je la prendrai, je vous le jure,
Si vous promettez de m'aimer.

A
VOLTAIRE.

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au grand,
Des François un ſeul homme a ſoutenu la gloire.
Il ſut embraſſer tout : ſon génie agiſſant,
A la fois remplaça Boſſuet & Racine,
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la Muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il faiſit le génie,
Fit connoître au François ce qu'eſt l'attraction ;
Il terraſſa l'erreur, la ſuperſtition.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

A
VOLTAIRE.

Combien Tiriot a d'eſprit
Depuis que le trépas en a fait un ſquelette !
Mais lorſqu'il végétoit dans ce monde maudit,
Du Parnaſſe François compoſant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paroît par les vers qu'il écrit
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,

Il a trouvé tous les talens,
Qu'une fatalité bizarre
Lui dénia toujours lorſqu'il en étoit temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin les trépaſſés & tous nos ſots vivans
Pourront donc aſpirer à briller comme à plaire,
S'ils ſont aſſez adroits, aviſés & prudens,
De choiſir pour leur ſecrétaire,
Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire.

A
VOLTAIRE.

Non, plus je ne veux à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavoient me plaire.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis étoit très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,
Mais qui contient, des bons vieux temps,
Le ſeul auteur qui me raviſſe
Par l'art harmonieux de modeler ſes chants.
Ces Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
Les ſciences, la vérité :
Platon juſqu'en Egypte avoit même tenté
D'éclairer ſa philoſophie.
Déſormais nos cantons charmés de ſes attraits,

Sans chercher pour l'esprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde,
Tous deux réunis dans Ferney.

Vous m'enverriez votre extrait baptistère, que je n'en croirois pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu
En se fiant à l'apparence;
Je suis très-sûr & convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de son sort,
Immortel par sa vie, ainsi qu'après sa mort.

ÉPITRE MORALE.

DANS ce vaste univers, le globe où nous vivons,
Lui sert, à mon avis, de petites maisons.
De fous, d'extravagans, la bizarre cohue
De Lisbonne à Peckin offre en grand à ma vue
Un pré de mille fleurs richement émaillé :
Sur cette ample pâture, un esprit éveillé
Saisit malignement la fleur du ridicule,
L'extrait & l'assaisonne au fond de sa cellule.
Un Quaker me dira d'un air sombre & chagrin,
Qu'il faut toujours couvrir les défauts du prochain :
Mais lorsqu'un fat abonde en traits de balourdise,
Loin d'en verser des pleurs, je ris de sa sottise.
J'aime à rire, il est vrai, même aux dépens des rois;
Je hais le misanthrope & les fronts trop fournois.

Je préfère à ce fou que l'on nomme Héraclite,
Ce fou plus gai que lui, l'enjoué Démocrite :
Sans ſe fâcher de rien, il s'amuſoit de tout ;
De nos frivolités il avoit vu le bout.
Et qu'importe en effet qu'un eſprit ſot & louche
D'un flux de pauvretés jailliſſant de ſa bouche,
M'étourdiſſe un moment, bavardant ſans eſprit ?
Cet arbuſte eſt reſtreint à porter un tel fruit :
A m'amuſer de lui mon penchant me convie,
Son ridicule eſt fait pour égayer ma vie.
Oui, je te le confeſſe ici, mon cher Damon,
Ma rate qui ſans toi riſquoit l'obſtruction,
T'entendant pérorer d'une mine effrontée,
En riant cet hiver, s'eſt ſi bien dilatée,
Qu'à ton ſeul ſouvenir mon mal a diſparu.
Au beau monde, à la cour, Damon s'étoit intru,
Il décidoit de tout ſans jamais rien comprendre ;
Un cercle autour de lui ſe formoit pour l'entendre ;
Là, s'empreſſoit en foule un peuple curieux,
Tendant le col, ouvrant les oreilles, les yeux,
Se pâmant de plaiſir des traits de balourdiſe,
Qu'innocemment Damon leur lâchoit par bêtiſe.
Je m'empreſſe, & je perce à travers le concours
Où notre fat s'épanche en ſublimes diſcours.
La M*** a ſu, dit-il, toucher mon ame. —
Ah ! Monſieur, c'eſt beaucoup d'allumer une flame
A ſoixante & dix ans. — Elle en a trente au plus,
Répond le diſcoureur ; telle parut Vénus
Quand on la vit flotter ſur le ſein d'Amphitrite. —
Sur ſon diſcernement chacun le félicite ;
Il avoue à la fin qu'il ne la connoît pas.
Quelqu'un d'officieux ſentant ſon embarras,

De diſcours en diſcours vous le promène en France.
C'eſt le pays, dit-il, où brille la finance. —
Eh! Monſieur, ce royaume eſt ſi fort endetté. —
C'eſt le dernier effort de ſon habileté
D'épuiſer les tréſors de voiſins économes;
Berne ainſi qu'Amſterdam lui fourniſſent des ſommes.
Ah! quel plaiſir aura le plus chrétien des rois,
Lorſque l'abbé Terray, par de nouveaux exploits,
Englobant les voiſins dans la chûte commune,
D'un coup de plume un jour ravira leur fortune.
Voyez-vous, dans ceci tout eſt grand & nouveau!
Faillite d'un banquier n'a pour moi rien de beau;
Mais quand un grand Etat viſe à la banqueroute,
Le crédit abymé, le richard en déroute,
La conſternation qui trouble les eſprits,
D'un coloſſe ébranlé les étonnans débris,
La chûte des Créſus tombés de leur pinacle,
L'ébranlement affreux que produit ce ſpectacle,
Le rend en même temps rare & majeſtueux. —
Eh quoi! vous plaiſez-vous au ſort des malheureux? —
Non pas, mais on en parle, & ce ſujet amuſe. —
Voilà vraiment, Monſieur, une excellente excuſe. —
On l'interrompt. L'un dit, en France on voit au moins
Que pour le militaire on épuiſa ſes ſoins.
Tant de fameux héros, il eſt vrai ſans pratique,
Dans leurs ſavans écrits enſeignent la tactique;
Il n'eſt dans leurs vieux corps, pas juſqu'au caporal,
Qui ne figure ailleurs comme un bon général:
Chez eux, de ce grand art il faudra nous inſtruire. —
Oui, dit le Schach-Baham; mais j'y trouve à redire
Qu'à préſent la colonne a moins d'admirateurs;
Les Thébains s'en ſervoient, & tous nos vieux auteurs

Trouvent cette ordonnance admirable & requiſe ;
Sa maſſe enfonce tout, & même dans Moyſe
Vous voyez précéder le Juif guidé par Dieu
Une colonne d'air, ou colonne de feu. —
Quelle érudition, s'écrioit tout le monde !
Science univerſelle ! ô caboche profonde !
Mais le canon, Monſieur, ce foudre des guerriers,
Écraſe la colonne & flétrit ſes lauriers ;
Elle eſt détruite avant que d'agir. — Je m'en moque. —
Comment la garantir ? — Je marche, avance, & choque. —
Cela pourroit manquer. — Vous êtes trop craintif ;
Trois rangs ne peuvent rien contre un corps ſi maſſif.
Si l'on m'écoute, il faut que Monteynard ordonne
Que toujours le François vous attaque en colonne.
Ah ! vous aurez le temps de mûrir vos projets :
Nous jouiſſons ici d'une profonde paix ;
Du temple de Janus les portes ſont fermées,
Les arts ſont floriſſans à l'abri des armées,
L'envie eſt enchaînée, & les grands potentats
Font dans ce calme heureux proſpérer leurs Etats. —
Cela vous plaît à dire, a répondu mon homme ;
De l'Eſpagne en Ecoſſe, & du Pont juſqu'à Rome,
Des eſprits agités, la fermentation
Va mettre inceſſamment l'Europe en action.
Pouvez-vous ſuppoſer que de ſang-froid on ſouffre
Qu'un royaume en trois parts par trois voiſins s'engouffre,
Qu'on s'arroge des droits, que trois princes d'accord
N'aient pas même imploré les arbitres du ſort ? —
Qui ſont-ils, s'il vous plaît ? — La France & l'Angleterre.
Vous les verrez bientôt portant par-tout la guerre,
Corriger & punir des écoliers mutins,
Qui jouant les grands rois, ne ſont que des gredins. —

Ah! pour la Pruſſe au moins nous vous demandons grace. —
Peine perdue, il faut que juſtice ſe faſſe.
Que diroit Richelieu, Philippe-Deux, Cromwel,
Grands hommes qu'illuſtra l'art de Machiavel,
Si dans nos jours déçus, de lâches politiques
Craignoient de s'égarer ſur leurs pas héroïques ?
On connoîtra dans peu la France & d'Aiguillon;
Le Sarmate a chez eux ſonné le réveillon.
Vous allez voir du nord la fierté confondue;
Catherine ſera par Muſtapha battue,
Du fond de la Gothie un innombrable eſſaim
Des murs de Pétersbourg changera le deſtin;
L'Helleſpont raſſuré ne verra plus de Ruſſe,
Et l'on extirpera juſqu'au nom de la Pruſſe. —
Ah ! votre ame s'exalte, & vous prophétiſez,
Dit doucement quelqu'un. — Les feux ſont attiſés,
Lui repartit mon homme; on va voir des miracles:
Ce ſont des vérités & non pas des oracles. —
La Lippe à Buckebourg s'en réjouira bien,
Reprit-on, ſans la guerre il ne tient plus à rien;
Voilà l'occaſion, il pourra reparoître. —
Il eſt mort. — Ce matin j'en reçus une lettre. —
Non. — Il eſt mort, vous dis-je, un gros marchand forain,
Revenu de Brunſwick, fut préſent à ſa fin. —
Mais ce marchand, Monſieur, eſt mal inſtruit ſans doute. —
Eh quoi ! faut-il douter de tout ce qu'on écoute ? —
C'eſt qu'aucun mort jamais du tombeau n'écrivit,
Qu'un marchand n'a d'objet que celui du crédit,
Et qu'on ſe voit moqué quand on eſt trop crédule. —
Non, repliqua Damon, je ſuis né ſans ſcrupule;
Je crois tout bonnement : comment examiner,
Vétiller les propos, ſans ſuccès me peiner;

L'eſprit toujours tendu, peſer dans ma balance
La vérité dans l'un, en l'autre l'apparence ?
Non, j'y vais rondement, je crois tout ce qu'on dit ;
Journal, folliculaire, imprimé, manuſcrit,
Miracles, s'il le faut, rien ne m'eſt indigeſte ;
Je figure, il ſuffit, que m'importe le reſte ?
Mais, Monſieur. — Mais, Monſieur. — Mais La Lippe eſt vivant
Que m'importe qu'il vive ou ſoit agoniſant ?
Voilà comme on entend raiſonner le vulgaire :
Diderot prévenu croit tout homme un Voltaire.
Il ſe porte avec zèle à vouloir l'éclairer ;
Il y perdra ſes ſoins, ſans le régénérer.
Mais vous, mes chers amis, qui dévorés de gloire,
Voulez tracer vos noms au temple de mémoire,
Hélas ! examinez le public en détail,
Stupide, ignorant, ſot, mépriſable bétail :
C'eſt là l'organe impur de votre renommée ;
Au prix de votre ſang il vous vend ſa fumée :
Vous placez le bonheur dans l'appât décevant
D'être applaudi, loué par ce peuple ignorant ;
Mais il blâme ſouvent, car la chance eſt douteuſe.
Trompé par des frippons, ſa langue venimeuſe
Flétrit ce Julien qu'on nomma l'Apoſtat ;
Ce philoſophe étoit la gloire de l'Etat.
Un pontife inſolent, natif de Naziance,
Calomniant ſes mœurs, ſa bonté, ſa clémence,
En fit un monſtre aux yeux de la poſtérité.
Après plus de mille ans parut la vérité.
D'Argens rendit juſtice aux vertus du grand homme ;
La ſuperſtition en frémit juſqu'à Rome,
Et le menſonge impur effacé de ſon nom
Rétablit pour jamais ſa réputation.

Que nous importent donc les rumeurs du vulgaire ?
Il critique, il approuve, il outrage, il révère,
Il tourne à tous les vents ; qui connoît ſes reſſorts,
L'excite en ſe jouant, ou calme ſes tranſports.
C'eſt l'immortalité dont l'eſpoir nous enivre.
En ſauvant notre nom, nous croyons encor vivre ;
Mais ſi-tôt que la tombe a renfermé nos corps,
Les vains bruits du public ſont perdus pour les morts ;
Ce ſont des préjugés, il n'en faut point au ſage ;
Il ſaura mépriſer ce vil aréopage.
Mais que fais-je ? & de moi que penſeroit Zénon ?
Tandis que je combats la vanité du nom,
D'un aſcendant vainqueur ſentant l'effort ſuprême,
Mon cœur de ma raiſon contredit le ſyſtême.
Je repolis ces vers au point de m'énerver,
Pourquoi ? Pour qu'à Ferney l'on puiſſe m'approuver,
Et qu'on imprime un jour dans quelques vers groteſques :
„ Il eſt le moins mauvais des rimailleurs tudeſques. „

ÉPITRE
A D'ALEMBERT.

Vous ne le croirez point, ſage Anaxagoras,
Qu'au ſiècle où nous vivons, il ſoit en ces Etats,
Même au ſein révéré de notre Académie,
Un ennemi ſecret de la philoſophie ;
Que jadis reconnu pour très-mince aumônier,
Fait métier maintenant de nous calomnier.
Cependant il s'érige en écrivain habile.
Ce bel-eſprit peſant, nourri * * * *,

Soutient que tout penſeur qui régimbe à ſon frein,
Que tout bon raiſonneur n'eſt qu'un franc libertin,
Aux plaiſirs adonné, ſéduit par Epicure,
Qui ſuit brutalement l'inſtinct de la nature;
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adverſité,
Où ce penſeur hardi triſtement alité
Verra de près la mort, qui de ſa faux tranchante
Dans ſes ſens affoiblis portera l'épouvante;
Qu'alors ſes goûts charnels ſe réduiſant à rien,
La peur du vieux Satan le rendra bon chrétien.
Paſſe qu'en un ſermon un ſot ainſi s'exprime,
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.
Faut-il donc me guetter au moment du trépas,
Pour me perſuader que deux fois deux font quatre?
Je le crois en ſanté, ſans même en rien rabattre;
Mais quand un imbécille, un bavard importun
Soutient effrontément que trois ne valent qu'un,
Je renvoie auſſi-tôt ce zélé fanatique
Aux premiers élémens de ſon arithmétique;
Ou je lui dis: Monſieur, quelle eſt la penſion
Que le ſynode attache à votre fonction? —
Mille écus. — Mais, Monſieur, ſi contre votre attente
On vous dit, les voilà; vous comptez trois cent trente:
Les yeux tout enflammés, frémiſſant de fureur,
Vous vous rûrez d'abord ſur ce mauvais payeur. —
Diſtinguo, me dit-il, c'eſt un fait ordinaire,
L'autre eſt de notre foi l'ineffable myſtère. —
Et garde donc pour toi ton merveilleux ſecret.
Pourquoi le divulguer? tu n'es qu'un indiſcret,
Qui, l'eſprit tout farci de contes incroyables,
Viens pour des vérités nous débiter tes fables.

Crois-tu

Crois-tu donc, ſi j'étois malade agoniſant,
Obſédé par malheur d'un cafard inſolent,
Qui me dît qu'en ce jour Jupiter par la tête
Accoucha de Minerve, & qu'en chômant ſa fête,
Je pourrois à l'inſtant recouvrer ma vigueur,
Crois-tu que ce propos m'induiroit en erreur?
Non, ce fourbe y perdroit toute ſon induſtrie.
Le cigne de Léda, * * * *
Jadis ont fait fortune auprès des potentats,
Lorſqu'on étoit crédule & qu'on ne penſoit pas.
Le monde étoit tombé dans ces temps en ſyncope;
Maintenant la raiſon, l'eſprit ſe dévelope,
Rien n'eſt cru s'il n'eſt pas clairement démontré,
On rejette un verbiage obſcur, mais conſacré;
Aux mots vides de ſens ont ſuccédé des choſes,
Par des effets certains nous remontons aux cauſes,
La nature muette apprit à s'exprimer,
On ſut l'interroger, & même l'animer.
Les miracles dès-lors à nos yeux diſparurent,
La vérité régna, les charlatans ſe turent,
La critique éclairée étourdit les docteurs,
Et par-tout la raiſon pourſuivit les erreurs.
Non, non, dit mon cafard, c'eſt par libertinage
Que l'incrédulité prévalut en cet âge. —
Eh! quoi donc! grand docteur, connois-tu Spinoſa?
Qui jamais de débauche en ſon temps l'accuſa?
Et Bayle, plus profond, qu'un faquin mépriſable,
Perſécuta long-temps d'un zèle charitable,
Nul penchant ſenſuel ne put le détourner
Du plaiſir de penſer & de bien raiſonner.
Et ce bon Empereur, de tous rois le modèle,
Cet homme en tout parfait, le divin Marc-Aurèle,

Penſes-tu que ce fût un gros voluptueux,
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux ?
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale ?
O fureur de parti ! rage théologale !
C'eſt toi qui corrompis la probité, les mœurs
De ces fourbes tondus & de leurs ſectateurs.
Pour maintenir la foi chancelante & douteuſe,
Tout cagot ſans rougir aima fraude pieuſe ;
L'audace oſa forger les livres Sybillins,
La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,
On ſuppoſa depuis de fauſſes décrétales,
Et la religion n'offrit que des ſcandales.
Faut-il pour appuyer la ſimple vérité
Qu'un menſonge odieux ſouille ſa pureté ?
Jamais Newton, ni Locke en leur philoſophie
N'ont mêlé des poiſons aux ſucs de l'ambroiſie ;
L'expérience en main ils ſurent ſe guider :
Ils prouvent ; c'eſt ainſi qu'il faut perſuader.
Mais ſi l'on en croyoit la troupe conſacrée,
En ſoutane, en rabat, à tête tonſurée,
Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout auſſi méchant qu'eux,
Deviendroit un objet indigne de nos vœux,
Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable ;
Pour aſſouvir ſa rage, il rend l'homme coupable ;
Non content d'exercer ſur lui ſa cruauté,
Il prétend le punir durant l'éternité ;
Si Lucifer ſur nous eût uſurpé l'empire,
Notre condition ne pourroit être pire.
Ce n'eſt point là le Dieu dans mon cœur adoré ;
Le mien doit mériter un hommage éclairé :
La terre me l'indique & le ciel me l'annonce ;
Un but marqué dans tout, en ſa faveur prononce :

Mon eſtomac digère, & des ſucs nourriſſans
Vont réparer mon être & prolonger mes ans ;
Mon œil eſt fait pour voir ; l'oreille pour entendre,
Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,
Et ſi j'ai de l'eſprit, celui dont je le tiens,
En doit poſſéder plus que n'en ont les humains.
Qui pourroit me donner ce qu'il n'a pas lui-même ?
Voilà pourquoi j'admets ce mobile ſuprême.
Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts
Ont deviné les loix qui meuvent l'univers ;
Les aſtres dans leur cours ont une allure ſtable ;
Comment un pur haſard, inconſtant, variable,
Pourroit-il maintenir ces éternelles loix,
Dont l'art pouſſe & ſuſpend tant de corps à la fois ?
Convenons donc qu'un être intelligent préſide
Au reſſort qui produit ce ſpectacle ſplendide ;
Mais ſans le définir mon cœur doit l'adorer.
Sans lui je ne pourrois vivre ni reſpirer :
Donc ce divin moteur eſt bon par excellence ;
Au deſſus des mortels, à l'abri de l'offenſe,
Rien ne peut l'exciter à ſa méchanceté.
Je me ſuis vu ſouvent ſur les bords du Léthé,
Et j'aurois entendu hurler de près Cerbère,
Si l'enfer n'étoit pas un être imaginaire.
Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut ;
Recueillant mes eſprits, concentré dans moi-même,
Je fus inébranlable, & ferme en mon ſyſtême ;
L'erreur que je bravois, étant plein de ſanté,
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité ;
Aucun doute importun ne troubla ma conſcience,
Et je fixai la mort d'un œil plein d'aſſurance.

C'eſt lorſque notre eſprit jouit de ſa vigueur,
Qu'il faut examiner, ſonder la profondeur
Des ſecrets enfouis au ſein de la nature,
Trouver la vérité dans cette nuit obſcure,
Peſer tout mûrement, avancer à pas lents.
Quand on s'eſt décidé ſur ces points importans,
Rien ne peut plus dès-lors troubler la paix de l'ame.
Mais quoi ! déjà ces vers font-ils rugir*** ?
N'entends-je pas les noms de relaps, d'apoſtats?
Nous ſommes à ſes yeux plus vils que des forçats;
Je ſuis un échappé des bancs de ſes galères,
Ses droits ſur moi ſont tels que s'en font les corſaires.
Sur ceux que la victoire a rendus leurs captifs,
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs
Dont l'effort généreux a ſu briſer les chaînes.
Heureux qui délivré de ces loix inhumaines,
De ce joug de l'eſprit, mortel à la raiſon,
Mépriſe également Satan comme Pluton;
Qui d'un bras vigoureux terraſſe le menſonge,
Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe ſe plonge.
Tels ſont mes ſentimens, ô profond d'Alembert!
Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,
Je tâche en tolérant leur fougueuſe ſéquelle,
D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle;
Mais ces ſoins ſont perdus & mes efforts ſont vains;
Un mortel rendroit-il des tigres plus humains?
Auſſi froid au ſujet de diſpute & de haine,
Au fanatiſme affreux dont leur mal ſe gangrène,
Qu'exempt des paſſions dont la frivolité
Entraîne à décider avec témérité,
J'ai conſacré mes jours à la philoſophie.
J'admets tous les plaiſirs innocens de la vie,

Et ſachant que dans peu ma courſe va finir,
Je jouis du préſent ſans peur de l'avenir.
Quel eſt après la mort l'épouvantail à craindre ?
Seroit-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre,
Et que nos ſots dévots ont depuis adoptés ?
Quittons, quittons l'amas de ces abſurdités ;
Penſons comme on penſoit dans le ſénat de Rome.
Que lui dit Cicéron, ce Conſul, ce grand homme ?
„ Rien ne reſte de nous, Meſſieurs, après la mort. „
Mais faut-il s'affliger que tel eſt notre ſort ?
Si le corps & l'eſprit ſouffrent la même injure,
Je rentre & me confonds au ſein de la nature ;
S'il échappe au trépas un reſte de mon feu,
Je me réfugirai dans les bras de mon Dieu.

AU

BARON DE POELLNITZ,

Sur ſa réſurrection.

Ah ! vous voilà reſſuſcité, Baron !
Et près d'entrer dans la fatale barque,
Heureuſement repouſſé par Caron
Des bords du Styx, des rives d'Achéron,
Vous vivrez donc en dépit de la Parque.
Avouez-nous que vous êtes plus fin
Que Caron, joint avec l'eſprit malin.
Il eſpéroit d'un Baron bonne aubaine ;
Il ſe flattoit qu'il viendroit la main pleine
De bons ducats, louis, fréderics d'or,

Pour lui payer tous les frais du tranſport.
Mais le Baron poliment lui proteſte
Qu'il n'eſt venu qu'en équipage leſte,
Que mépriſant l'or & les vils métaux,
Et que n'ayant ſu payer de ſa vie
Créanciers qui ſervoient ſa folie,
Il n'eſt ſéant de payer ſes bourreaux.
Tout auſſi-tôt de ces morts qui paſſèrent
Aux ſombres bords, mille voix s'élevèrent;
Ils diſoient tous : Nous lui fîmes crédit,
Et notre argent jamais il ne rendit.
Diſtinctement, la mine refrognée,
Le vieux Caron ces propos entendit,
Et d'un grand coup de ſa rame empoignée
Qui durement ſur votre dos fondit,
Vous repouſſa de ſa barque & de l'onde;
D'un ſoubreſaut vous revîntes au monde,
Et notre vieux Baron il nous rendit.
Qu'on eſt heureux quand domptant ſes foibleſſes
On ſe refuſe à l'appât des richeſſes!
Un avare eſt un faux calculateur,
Qui ſe méprend ſur le fait du bonheur,
Qui ſans jouir, fournois dans ſa cellule,
Sans ceſſe amaſſe & ſans ceſſe accumule,
Un ruſtre enfin, dont l'eſprit ſot & lourd
Ne connut point les charmes de l'amour,
Des beaux eſprits les fines gentilleſſes,
Et les plaiſirs des princes, des princeſſes,
Qui, hors Plutus, pour tout le reſte eſt ſourd.
Mais vous, Baron, peu ſoucieux d'eſpèces,
Vos jours ſont purs, & votre eſprit ſerein
N'eſt point diſtrait des ſoins du lendemain,

Vous ignorez & calcul & finance,
Et ne vivez que de bonne eſpérance.
Ainſi penſoit la grave antiquité.
Souvenez-vous qu'en Grèce les ſept ſages
Ont reconnu de plus grands avantages
Dans l'humble état d'honnête pauvreté,
Qu'à poſſéder de vaſtes appanages,
Les vils objets de la cupidité.
Votre mentor vous a dans la jeuneſſe
Souvent parlé du puiſſant Roi Créſus,
Nageant dans l'or, plongé dans la molleſſe;
Et d'un manant nommé le pauvre Irus.
L'orgueil du Roi ſe fondoit ſur Plutus;
Il s'égaloit aux Dieux par ſa richeſſe,
Quand tout-à-coup le conquérant Cyrus
Dans des combats détruiſit ſon armée.
L'ame du Roi, de douleur abymée,
Ne ſentoit plus qu'horreur, que déſeſpoir;
Tandis qu'Irus, inſenſible & tranquille,
Vit l'ennemi s'emparer de la ville,
Voler, piller, brûler, ſans s'émouvoir.
La pauvreté, qui nous met hors d'atteinte,
Nous met encore à l'abri de la crainte.
Sans bien on a l'eſprit toujours égal;
Tandis qu'on voit ces grands, ces amis vaines,
Se conſumer en d'inutiles peines,
Pour ſe ſouſtraire à leur deſtin fatal.
Loin des chagrins qui rongent ces illuſtres,
Vous avez ſu, pour avoir mieux choiſi,
Sur votre chef raſſembler ſeize luſtres,
Vivant toujours joyeux & ſans ſouci.
Ne changez donc jamais votre conduite,

Dépenſez tout, ſoyez bon paraſite,
Et vous vivrez ſatisfait & content,
Toujours heureux & toujours jouiſſant
Des biens qu'enfin vous laiſſa la fortune.
Lorſque vos yeux ſont chargés de pavots,
Un rêve affreux d'une image importune
Ne troublera jamais votre repos.
Permettez donc encor que je compare
Votre deſtin au ſort d'un vieil avare.
Quand le jour vient, ce jour tant odieux,
Qu'il lui faudra dénicher de ces lieux,
Ce gros richard qu'on dit homme de mise;
Tout moribond péniblement s'épuiſe
A fabriquer un ample teſtament.
Aux tribunaux, quoiqu'on s'en formaliſe,
Vingt avocats affamés, diſputant,
Trouvent pour eux ſes biens de bonne priſe,
Et vont réduire, en vous le commentant,
Ses volontés & ſes dons à néant.
Vous êtes ſûr, en perdant la lumière,
Qu'exactement on exécutera
Et codicille & volonté dernière;
Car, vieux Baron, rien ne vous reſtera,
Et vous ſerez votre héritier vous-même.
Que j'applaudis encor ſur ce point-là,
Ainſi qu'en tout votre prudence extrême!
Mais je m'égare en n'appercevant pas
Que ce n'eſt point, ô Pœllnitz! votre cas;
Car ſi Caton veut que notre ſéquelle
Du noir Pluton n'habite les États,
Qu'en lui payant le fret de ſa nacelle,
Exempt, Baron, à jamais du trépas,
Vous jouirez d'une vie éternelle.

ÉPITRE

A MLLE. DE KNESEBECK,

Sur le ſaut qu'elle fit de ſon carroſſe lorſque ſes chevaux prirent le mors aux dents.

Qui m'auroit dit qu'un jour ſur ma guitare,
Dont les accords ſont peu mélodieux,
Je chanterois, à l'envi de Pindare,
Des Pruſſiens les exploits glorieux;
Non ces combats qui renverſent les trônes,
Mais les hauts faits d'illuſtres Amazones,
Plus beaux, plus grands & plus merveilleux?
Viens, Calliope, il faut que tu m'inſpire,
Pour bien chanter ces exploits étonnans,
Ah! je te vois, en me rebutant, rire
Qu'un vieux ſoudard, chargé du poids des ans,
Le front ridé, les cheveux blanchiſſans,
Se croie encor dans l'âge du délire,
Et d'Apollon veuille toucher la lyre.
Hé bien! ſans toi, ſans tes puiſſans ſecours,
Pour réveiller cette flamme divine,
Il ſuffira que ma Muſe meſquine
Se repréſente avec tous ſes atours
La Kneſebeck, ce vrai phénix des cours,
Et de nos temps la plus grande héroïne.
Oui, je la vois; ſon air eſt aſſuré,
Son front ſerein; ſon eſprit ferme & calme,
Qu'aucun péril n'a jamais altéré,

Eſt toujours ſûr de remporter la palme.
Telle autrefois, défendant les Latins,
Près de Turnus parut cette Camille,
Tant célébrée autrefois par Virgile,
Dont la valeur retarda les deſtins
Du bon Énée & des guerriers Troyens.
Notre Nymphe eſt plus belle & plus jolie,
Peut-être aux champs de Mars moins aguerrie,
Moins ſanguinaire en livrant des combats;
Mais préférable en pudeur, en appas,
A ce qu'étoit la Nymphe d'Italie.
Aurai-je aſſez de force en mes poumons
Pour vous chanter ſans abaiſſer mes ſons,
Sans verbiage, en rapporteur fidelle,
Ce qui rendit cette fille immortelle?
Non, ce n'eſt point l'adreſſe des courſiers
Qui triomphoient aux joûtes olympiques,
Et dont Pindare en ſes vers héroïques
Peint les héros couronnés de lauriers;
Mais ce ſeront des efforts de courage
Qu'Hercule auroit eu peine d'égaler:
Voir de la mort la redoutable image,
Et cependant agir ſans s'ébranler.
Venons au fait; tableau d'après nature
N'a pas beſoin d'être orné de bordure;
Ceci n'eſt point la légende d'un ſaint,
Mais un grand fait reconnu pour certain.
La Kneſebeck, ſur un beau char portée,
Se promenoit au parc près de Berlin;
D'un ciel tout clair l'aſpect l'avoit tentée
De reſpirer un air pur & ſerein,
Qu'en toute ville opulente, habitée,

Il faut chercher dans les champs au lointain.
Son char à peine a paſſé la limite
De nos remparts, que ſes courſiers ardens
Trop reſſemblans aux chevaux d'Hyppolite,
Bientôt fougueux prennent le mors aux dents;
Mais aucun monſtre à gueule flamboyante,
Le dos couvert d'écaille jauniſſante,
Du fond des eaux ſur eux ne s'élança;
Un haſard ſeul ainſi les courrouça.
Mon héroïne, en gardant contenance,
Vit ſans pâlir, la grandeur, l'éminence,
Du ſort affreux qui ſes jours menaça;
Se préſenter à ſon ame aſſurée,
Les flots profonds des rives de la Sprée.
Ah! quel ſpectacle affreux & plein d'horreur,
D'être expoſée à ſe voir bien mouillée,
Et qui pis eſt, engloutie ou noyée!
Quant à la cour on eſt dame d'honneur,
Que faire, hélas! en un pareil malheur?
Déſeſpérer eſt choſe fort commune;
Mon héroïne avoit un plus grand cœur:
Elle ſut bien gouverner la fortune,
Et ſe ſauver par excès de valeur.
Tel & moins fier parut le grand Eugène,
Quand de Belgrade à demi ruiné,
Accélérant la conquête prochaine,
Il fut ſoudain des Turcs environné;
Il ſoutint bien l'honneur du diadême,
Prenant d'abord un parti déciſif,
Il marche au Turc dans ce péril extrême,
Le bat, le force, & le rend fugitif.
Mon héroïne agit en tout de même,

Sans s'émouvoir, lamenter ou pleurer,
Hors de ſon char, ſans ſe déſeſpérer,
L'air aſſuré, le maintien toujours libre,
Elle s'élance, & connoiſſant à fond
Les loix qu'obſerve un corps en équilibre,
Elle retombe heureuſement à plomb;
Tandis qu'au loin, d'une courſe rapide,
Ses ſix courſiers entraînèrent leur guide.
Tout étoit grand; la réſolution,
Et le projet, & l'exécution,
Qui délivra notre illuſtre héroïne
Du ſoin fâcheux, plus qu'on ne l'imagine,
De préſenter ſes charmes à Pluton,
Ou d'aſſiſter dans ce gouffre profond
Au grand couvert de Dame Proſerpine,
Ce qui n'eſt plus à préſent du bon ton.
Que Rome encore avec faſte publie
La fermeté, l'audace de Clélie,
Dont le cheval rapidement nagea,
En la ſauvant du camp de Porſéna;
Au quadrupède en eſt tout le mérite;
Mais la Romaine ainſi prénant la fuite,
A ſa parole indignement manqua.
La Kneſebeck n'étoit point en ôtage;
Elle pouvoit, ſelon ſa volonté,
Sauter d'un char dont la rapidité,
Près de quitter les dunes du rivage,
Alloit noyer elle & ſon équipage.
Plus d'un guerrier a partagé l'honneur
De ſes exploits avec toute l'armée;
Quand d'un beau feu ſa troupe eſt animée,
Ce feu peut rendre un ignorant vainqueur.

Mais notre belle a le noble avantage
Plus recherché, plus rare & plus flatteur,
Que ſes exploits lui ſont dûs ſans partage;
Par ſa valeur ſurmontant le danger,
Elle dédaigne un ſecours étranger.
Si tout concourt à ſa ſolide gloire,
Il manquera pourtant à ſon hiſtoire
Un grand poëte, un célèbre artiſan,
Comme il en fut aux bords de l'Éridan.
Combien de noms, bien dignes de mémoire,
Sont peu connus dans ce vaſte univers?
Un exploit perd, s'il n'a pour le répandre
Un fier prôneur qui le vante en beaux vers.
A tout propos on nous cite Alexandre,
Sans rappeller les faits d'un conquérant
Auſſi rapide, & dans le fond plus grand,
Qui ſubjugua lui ſeul l'Aſie entière.
Si l'on néglige à ce point Tamerlan,
C'eſt qu'il ne put trouver dans le levant,
Pour relever ſa vertu guerrière,
Un Quinte-Curce, un Virgile, un Homère.
Ce Tamerlan ſe trouvoit dans le cas
Où vos exploits ſeront réduits, ma chère;
Pour les chanter, vous ne trouverez pas
Un Arioſte, un Dryden, un Voltaire;
De ces grands ſaints, je ſuis l'humble valet,
Et leur trompette en mes mains eſt ſifflet.
Quel prix auront des vers velches, tudeſques,
Sans élégance, encor moins pittoreſques,
Et réprouvés par l'Abbé d'Olivet?
Un rimailleur rebuté d'un puriſte
A devant lui la perſpective triſte,

Qu'étant beaucoup rabaiſſé ſous Brébeuf,
Il eſt chanté par le coq du Pont-Neuf.
Mais en dépit des talens que refuſe
Le dieu des vers à mon ingrate Muſe,
Je puis pourtant, ſans trop m'aventurer,
A l'univers prouver & démontrer,
Qu'on trouve ici parmi nos Pruſſiennes
Autant & plus que n'a ſouvent vanté
La très-bavarde & docte antiquité,
Dans les hauts faits de ſes concitoyennes;
J'honore fort Homère & ſes Sirènes,
Mais quoi qu'ait dit ce grand poëte grec,
Je lui ſoutiens que ſa Pentéſilée
Ne peut en rien jamais être égalée
A notre illuſtre & brave Kneſebeck.

AU
PRINCE FREDERIC DE BRUNSWICK.

Les fruits nés dans les ſols arides
De Berlin & de Sans-Souci,
Quand tout a le mieux réuſſi,
Ne valent pas les fruits ſplendides
Du beau jardin des Heſpérides:
Ils étoient d'or, & leurs appas
Éblouiſſoient les cœurs avides
Qui préféroient ces biens ſolides
A des fruits bien plus délicats.
Virgile aux chants de l'Enéide,
Nous peint d'un trait de ſon pinceau
Énée, ayant Vénus pour guide,

A peine hors de ſon vaiſſeau,
Qu'il trouve au milieu des bois ſombres
La pomme d'or & le rameau :
Il le ſaiſit ; un don ſi beau
Fut pour le Roi des pâles ombres.
Pour moi, ſi par faveur du ſort
Je cueillois un fruit auſſi rare,
Je n'offrirois pas ce tréſor
Au noir ſouverain du Ténare,
Mais vous auriez la pomme d'or.

ÉPITRE
AU COMTE DE HODITZ,

Sur ſa mauvaiſe humeur de ce qu'il a 70 ans.

Je vous ai vu, cher Comte, accablé de triſteſſe.
Vous voulez ſecouer le joug de la vieilleſſe,
Vous voulez être tel que vous l'avez été ;
Mais on regrette en vain la vigueur, la ſanté :
Ce temps ne revient plus, il s'écoule, il s'envole ;
L'amour-propre en gémit, le ſage s'en conſole.
Dix luſtres ſurchargés de vingt hivers complets
Rangeroient Mars lui-même au rang des **** :
Hercule à ſeptante ans ne ſeroit plus Hercule,
Sa maſſue orneroit le bras de ſon émule.
Rien n'eſt ſtable, & le temps abſorbe & détruit tout.
Vous vivez cependant & vous êtes debout.
Combien peu de mortels ont atteint à votre âge !
Vous en avez joui, que faut-il davantage ?

Remerciez plutôt le Ciel de ſes bienfaits.
Si vos ſens épuiſés ne trouvent plus d'attraits
Dans le ſein des plaiſirs, au milieu de ces fêtes
Où vous entaſſiez conquêtes ſur conquêtes,
Songez donc que Voltaire & même Richelieu
Ne vont plus à Paphos en invoquer le Dieu.
Ce ſerrail ſi peuplé, ce ſéjour de délices,
Devient à vos regards un gouffre de ſupplices.
Vous avez conſumé ces feux dont le retour
De déſirs renaiſſans attiſoit votre amour,
Et d'un corps languiſſant la vigueur affoiblie
Vous livre aux noirs ſoupçons, même à la jalouſie;
De ces ſerpens cruels votre cœur eſt rongé.
Ah! cher Comte, à ce point peut-on vous voir changé?
Qu'un Eſpagnol jaloux, poſſédé de colère,
Qu'un fier Napolitain, cruel & ſanguinaire,
De leur amour trahi brûlent de ſe venger;
Ce n'eſt point ſur leurs pas qu'il faut vous engager.
La jeuneſſe a des droits, & peut au moins prétendre;
Mais qui ne jouit plus, doit ſavoir condeſcendre.
La jalouſie enfin doit-elle conſumer
Un cœur que la nature a formé pour aimer?...
Philis eſt inconſtante & Chloé trop volage:
De quoi vous plaignez-vous, & qu'importe à votre âge,
Si l'amour à leurs pas enchaîne des amans?
Gardez-vous de troubler leurs doux embraſſemens;
Vous eûtes votre tour; que d'autres en jouiſſent:
Ces ſentimens ſi vifs, trop tôt s'évanouiſſent.
Quel Roi pourroit lier par ſon autorité
Au vieillard décrépit la naiſſante beauté?
Ni l'amour ni les goûts ne ſont point à commande,
Et chacun de ſon cœur fait librement l'offrande.

Mais,

Mais, Comte, examinez nos cheveux blanchiſſans,
Nos fronts cicatriſés & nos membres tremblans;
Qui penſera qu'encor ces déteſtables charmes
Puiſſent porter aux cœurs le trouble & les alarmes?
Oui, nos vœux doivent être à coup ſûr rejetés.
Quittons plutôt un dieu, puiſqu'il nous a quittés,
Et d'un cœur magnanime abandonnons à d'autres
Ces plaiſirs enchanteurs qui ne ſont plus les nôtres.
La nature abondante & prodigue en ſes dons
Nous en a diſpenſé pour toutes les ſaiſons:
Au printemps de nos jours, heureux temps d'innocence,
La joie eſt dans les pieds, on court, on ſaute, on danſe.
Bientôt le plaiſir monte, & les adoleſcens
Au centre de leur corps ont le ſiége des ſens.
Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes;
Le gain, l'ambition y cauſent des tempêtes;
Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur,
La raiſon nous enchante & fait notre bonheur.
Ainſi par une loi conſtante, irrévocable,
La nature a voulu que tout fût variable.
Tout ce qui naît, s'accroît, ſe mine & ſe détruit;
Le plus beau jour ſe voit ſuccédé par la nuit.
Le ſage à cette loi ſe ſoumet ſans murmure;
Il profite en paſſant des dons de la nature;
Il ne peut en hiver exiger le printemps.
Mais vous, que la nature a comblé de préſens,
Soyez reconnoiſſant, à ſes faveurs ſenſible.
Qu'un fou préſomptueux, ingrat, incorrigible,
Lui demande à grands cris d'augmenter ſes bienfaits;
Que la volupté ſeule ait pour lui des attraits:
Comment! peut-il toujours nager dans les délices?
L'homme eſt à chaque inſtant au bord des précipices.

Affoibli, décrépit, & ſurchargé de jours,
Qu'il laiſſe loin de ſoi folâtrer les amours.
Que vois-je ? ah, quel regard ! & qu'eſt-ce que m'indique
Ce viſage allongé, cet air mélancolique ?
Votre eſprit accablé ſe livre au déſeſpoir !
Avouez franchement, que ſans vous émouvoir,
La mâle auſtérité de la philoſophie
Répugne à votre eſprit, l'abat, le mortifie.
Au-lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,
Afin d'autoriſer, d'aigrir votre douleur :
Je voudrois la guérir, en arracher le germe,
Et rendre votre eſprit plus tranquille & plus ferme.
Les temps qui ſont paſſés ne ſauroient revenir,
Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeunir !
N'eſt-il d'autres plaiſirs que dans la ſource impure
Où s'en vont ſe vautrer les pourceaux d'Épicure ?
Voyez ces partiſans des ſales voluptés,
N'en ſont-ils pas enfin & las & dégoûtés?..
Il eſt, il eſt, croyez, des plaiſirs pour tout âge.
Écoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai ſage,
Ce ſauveur des Romains, l'immortel Cicéron ;
Déchu de ſes honneurs, paiſible en ſa maiſon,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Déteſtant les tyrans, gardant l'eſprit tranquile,
Voici comme il s'exprime en parlant aux Romains :
Les lettres ſont, dit-il, le bonheur des humains ;
La jeuneſſe à leurs ſoins doit ſa courſe brillante,
Par elles la vieilleſſe eſt moins ſombre & peſante ;
L'heureux extravagant y reprend ſa raiſon,
Le miſérable y voit ſa conſolation ;
Chez nous, chez nos voiſins, exilés, ſolitaires,
Leur ſecours en tout temps adoucit nos miſères.

Quel plus noble plaiſir que d'apprendre à penſer ?
Tout ce que vous perdez, ne peut le compenſer.
Le temple des beaux-arts vous ouvre ſon aſile ;
C'eſt-là qu'eſt réuni l'agréable à l'utile,
C'eſt-là que vous pourrez à l'abri des ſoucis
Voir d'un ſoleil couchant les rayons éclaircis,
Contempler le néant des vanités du monde,
De vos plaiſirs paſſés l'illuſion profonde,
Reſter inébranlable aux divers coups du ſort,
Et jouir du préſent ſans redouter la mort.
L'unique & le ſeul bien digne qu'on le réclame,
Eſt la ſanté du corps & le repos de l'ame.

ODE

A MON FRERE HENRI.

Tel que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ſes ailes étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiſeau de Jupiter fend cette plaine immenſe
Qui du monde au ſoleil occupe la diſtance,
Et perce juſqu'aux cieux :

Ou telle que ſoudain dans l'ombre étincelante,
Dans ſon rapide cours la comète brillante
Éclaire l'horizon,
Elle éclipſe les feux de la céleſte voûte,
Et trace au firmament, dans ſon oblique route,
Un lumineux rayon :

Tel ſubjugué du Dieu dont la fureur m'inſpire,
Plein de l'enthouſiaſme & du fougueux délire
De ſes tranſports divins,
Je prends un fier eſſor des fanges de la terre
Au palais d'où les Dieux font tomber le tonnerre
Sur les pâles humains.

Mes accens ne ſont plus ceux d'un mortel profane ;
C'eſt Apollon lui-même, animant mon organe,
Qui parle par ma voix.
Des deſtins éternels la volonté ſecrète
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète
De leurs auguſtes loix.

O Pruſſiens ! c'eſt à vous que l'oracle s'adreſſe,
A vous que le deſtin barbarement oppreſſe
Par tant d'adverſités ;
Sachez qu'aucun État dans ſa grandeur naiſſante
Ne fournit ſans revers la courſe triomphante
De ſes proſpérités.

Rome parut ſouvent au bord du précipice,
Sans que pour ſon ſecours l'appui d'un Dieu propice
Repouſſât ſon affront.
Les ſénateurs en deuil pleuroient la république,
Lorſqu'Annibal vainqueur, de ſes guerriers d'Afrique
Eut écraſé Varron.

Rome au ſein du danger accrut ſon eſpérance ;
Elle maintint ſes murs bien plus par ſa conſtance
Que par ſes légions.
Mars, pour récompenſer ce ſublime courage,
Suſcita pour vengeur d'un ſi cruel outrage
L'aîné des Scipions.

Du Tibre désolé le démon de la guerre
Transporte aux régions de la coupable terre
Le carnage & l'horreur.
Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite ;
Scipion sauve Rome, & Carthage est réduite
Sous les loix du vainqueur.

L'arbitre des destins, de ses mains libérales,
Verse sur les mortels, de deux urnes égales,
Et les biens & les maux ;
Et sa fécondité sur les champs répandue
Fait croître également la casse & la ciguë,
Le cèdre & les roseaux.

Ce mêlange fâcheux d'infortune & de gloire,
De l'archive du temps remplit la longue histoire
De cent revers cruels.
Une prospérité dont l'éclat se conserve,
Se refuse à nos vœux, le destin la réserve
Pour les Dieux immortels.

Dans nos jours désastreux, la guerre qui vous mine,
Semble annoncer, Prussiens, la prochaine ruine
De vos vastes États ;
L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,
Porte jusqu'en vos champs la flamme, le carnage,
L'horreur & le trépas.

Cette hydre en redressant ses têtes enflammées,
Vomit des légions, enfante ces armées
Qui s'élancent sur vous ;
En vain elle sentit de vos mains triomphantes,
Les redoutables traits, ses têtes renaissantes
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats, l'eſpérance ſuperbe
Déſire que nos murs, enſevelis ſous l'herbe,
Atteſtent notre deuil.
O guerriers généreux! abattez leurs trophées;
Leurs couleuvres dans peu ſous vos pieds étouffées
Confondront leur orgueil.

C'eſt dans les grands dangers qu'une ame magnanime
Déploie avec vigueur la fermeté ſublime
Du courage d'eſprit.
Le lâche, qui frémit au bruit de la tempête,
Plein d'effroi du péril qui menace ſa tête,
Eſt le ſeul qui périt.

Au courage obſtiné la réſiſtance cède;
Un noble déſeſpoir eſt l'unique remède
Aux maux déſeſpérés.
Le temps termine tout, rien n'eſt long-temps extrême,
Et ſouvent le malheur devient la ſource même
Des biens tant déſirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on néglige
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,
Et courber ſes rameaux:
Mais de la molle arène & du niveau de l'herbe
Il s'élance, & dans peu de ſa tête ſuperbe
Il brave leurs aſſauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où ſon éclat expire,
Le ſoleil de la terre abandonne l'empire
Aux ombres de la nuit;
Ses rayons renaiſſans au point du jour éclipſent
Le feu de ſes rivaux; tous les aſtres pâliſſent,
Et l'obſcurité fuit.

Telle m'apparoiſſant, couverte de ténèbres,
Ma patrie éplorée, à ſes voiles funèbres
Attachant ſes regards,
De nos calamités l'ame encore effrayée,
Sur nos lauriers flétris triſtement appuyée,
Maudiſſant les haſards.

Avec elle pleurant ſes revers mémorables,
Accablé par le poids des deſtins implacables
Contre elle déchaînés,
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,
Les prémices charmans & la naiſſante aurore
De ſes jours fortunés.

Les Dieux en ce ſéjour ne font plus de miracles,
Les mortels entourés de gouffres & d'obſtacles,
Qui bordent leur chemin,
Ont reçu d'eux, en don, l'eſprit & le courage,
Utiles inſtrumens dont l'admirable ouvrage
Corrige le deſtin.

La mort eſt un tribut qu'on doit à la nature;
C'eſt lui rendre ſon bien dont on tira l'uſure
Dans l'âge floriſſant:
Mévius le paya de même que Virgile,
Et le lâche Pâris, & le vaillant Achille;
Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,
Peut vous rendre immortels, ſi vous vengez l'outrage
De vos lares, Pruſſiens.
L'amour de la patrie à Rome ſecourable,
Changeoit en demi-dieux de ce peuple adorable
Les moindres citoyens.

Eh quoi donc ! notre ſiècle eſt-il ſans nul mérite ?
Du monde vieilliſſant la maſſe décrépite
Eſt-elle ſans vertus ?
Par ſes productions la nature épuiſée
Laiſſe-t-elle en nos jours la terre ſans roſée,
L'océan ſans reflux ?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères :
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères
Ont illuſtré nos camps.
Nos triomphes fondés ſur cent faits héroïques
Tranſmettent des Pruſſiens aux faſtes hiſtoriques
La gloire & les talens.

Vous, que notre jeuneſſe avec plaiſir contemple,
De ſes futurs exploits le modèle & l'exemple,
L'ornement & l'appui,
Soutenez cet État dont la gloire paſſée,
Mon frère, ſur le point de ſe voir éclipſée,
S'obſcurcit aujourd'hui.

Ainſi les temps féconds qui jamais ne s'épuiſent,
Fourniront des appuis, tant que les aſtres luiſent,
O Pruſſe ! à ta grandeur.
Ainſi ma Muſe annonce en ſes heureux préſages
Du bonheur de l'État juſqu'à la fin des âges
La durable ſplendeur.

Que le ſein déchiré des ſerpens de l'Envie,
Maudiſſant nos lauriers, l'affreuſe Calomnie
Frémiſſe de fureur ;
Qu'elle lance ſur nous de ſes armes fatales
Des traits empoiſonnés aux ondes infernales
Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu ſa colère implacable ?
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable
De la poſtérité.
Une ame magnanime, amante de la gloire,
Malgré ſes envieux fait paſſer ſa mémoire
A l'immortalité.

C'eſt ainſi que ma Muſe au pied d'un vieux trophée
A pu reſſuſciter de la lyre d'Orphée
Les magiques accords,
Que par des ſons hardis ma trompette guerrière
Des Pruſſiens aux combats d'une illuſtre carrière
Excita les tranſports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale,
Tandis qu'à ſes fureurs la Diſcorde infernale
Livroit tout l'univers,
Que des antres du nord les neiges pacifiques
S'apprêtoient à voiler tant d'images tragiques,
Phébus dicta ces vers.

Fait à l'Eckartsberg, le 6 d'Octobre 1757.

ODE

AU PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK,

Sur la retraite des François en 1758.

AINSI près du Capitole
Le vaillant Cincinnatus
Diſperſe, pourſuit, immole

Les cohortes de Brennus ;
Comme des épics fauchées,
Les plaines en ſont jonchées,
Et tous les champs du vainqueur.
Ce conſulaire tant illuſtre,
A Rome rendant ſon luſtre,
Fut ſon ſecond fondateur.

Ainſi lorſque de la terre
Les enfans audacieux
Oſèrent porter la guerre
Au brillant ſéjour des Dieux,
Tandis qu'ils l'eſcaladèrent,
Qu'avec peine ils entaſſèrent
L'Oſſa ſur le Pélion,
Jupiter ſaiſit ſon foudre,
Et les réduiſant en poudre,
Punit leur rebellion.

Tels ces peuples de la Seine
Armèrent leurs foibles mains,
Sûrs de ſubjuguer ſans peine
Les indomptables Germains.
De la gloire voyant l'ombre
S'appuyant ſur leur grand nombre,
D'un trophée ils ſont l'apprêt ;
Mais des ruines fatales
Sont leurs pompes triomphales ;
Et leur gloire diſparoît.

Pendant que leur inſolence
Ne trouve dans ſon chemin
Nul corps dont la réſiſtance

Peut balancer le deſtin,
Ils s'enflent, ils s'enhardiſſent,
Et les fleuves qu'ils franchiſſent,
Se couvrent de leurs roſeaux ;
La gloire tant mépriſée,
De cette entrepriſe aiſée,
D'orgueil bouffit ces héros.

Juſqu'en ſes grottes profondes
Le Rhin ſe ſent outrager,
Il s'indigne que ſes ondes
Portent un joug étranger.
Le Véſer dans l'eſclavage
Appelle ſur ſon rivage
Ses défenſeurs enflammés ;
Il aſſemble la tempête
Qui, François, ſur votre tête
Venge ſes bords opprimés.

En faveur de leur vaillance,
Et des plus nobles deſſeins,
On excuſe l'arrogance
Des triomphateurs Romains.
Mais vous, montrez-moi les marques
(Grands écraſeurs de monarques)
De vos ſuccès couronnés.
Je veux voir de vrais trophées,
Des querelles étouffées,
Non des peuples ruinés.

Quoi, cet armement immenſe,
Qui devoit nous extirper,
Comme une ombre ſans ſubſtance,

Affoibli, décrépit, & ſurchargé de jours,
Qu'il laiſſe loin de ſoi folâtrer les amours.
Que vois-je ? ah, quel regard ! & qu'eſt-ce que m'indique
Ce viſage allongé, cet air mélancolique ?
Votre eſprit accablé ſe livre au déſeſpoir !
Avouez franchement, que ſans vous émouvoir,
La mâle auſtérité de la philoſophie
Répugne à votre eſprit, l'abat, le mortifie.
Au-lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,
Afin d'autoriſer, d'aigrir votre douleur :
Je voudrois la guérir, en arracher le germe,
Et rendre votre eſprit plus tranquille & plus ferme.
Les temps qui ſont paſſés ne ſauroient revenir,
Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeunir !
N'eſt-il d'autres plaiſirs que dans la ſource impure
Où s'en vont ſe vautrer les pourceaux d'Épicure ?
Voyez ces partiſans des ſales voluptés,
N'en ſont-ils pas enfin & las & dégoûtés?..
Il eſt, il eſt, croyez, des plaiſirs pour tout âge.
Écoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai ſage,
Ce ſauveur des Romains, l'immortel Cicéron ;
Déchu de ſes honneurs, paiſible en ſa maiſon,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Déteſtant les tyrans, gardant l'eſprit tranquile,
Voici comme il s'exprime en parlant aux Romains :
Les lettres ſont, dit-il, le bonheur des humains ;
La jeuneſſe à leurs ſoins doit ſa courſe brillante,
Par elles la vieilleſſe eſt moins ſombre & peſante ;
L'heureux extravagant y reprend ſa raiſon,
Le miſérable y voit ſa conſolation ;
Chez nous, chez nos voiſins, exilés, ſolitaires,
Leur ſecours en tout temps adoucit nos miſères.

Quel plus noble plaiſir que d'apprendre à penſer ?
Tout ce que vous perdez, ne peut le compenſer.
Le temple des beaux-arts vous ouvre ſon aſile ;
C'eſt-là qu'eſt réuni l'agréable à l'utile,
C'eſt-là que vous pourrez à l'abri des ſoucis
Voir d'un ſoleil couchant les rayons éclaircis,
Contempler le néant des vanités du monde,
De vos plaiſirs paſſés l'illuſion profonde,
Reſter inébranlable aux divers coups du ſort,
Et jouir du préſent ſans redouter la mort.
L'unique & le ſeul bien digne qu'on le réclame,
Eſt la ſanté du corps & le repos de l'ame.

ODE

A MON FRERE HENRI.

TEL que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ſes ailes étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiſeau de Jupiter fend cette plaine immenſe
Qui du monde au ſoleil occupe la diſtance,
Et perce juſqu'aux cieux :

Ou telle que ſoudain dans l'ombre étincelante,
Dans ſon rapide cours la comète brillante
Éclaire l'horizon,
Elle éclipſe les feux de la céleſte voûte,
Et trace au firmament, dans ſon oblique route,
Un lumineux rayon :

Lui ſuſcite un défenſeur :
Cette multitude immenſe,
Dont nous inondoit la France,
Conduite par un Varus,
Dans ſa courſe triomphante
Trouve, contre ſon attente,
Un nouvel Arminius.

O nation frivole & vaine !
Quoi ! ſont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, ſous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers ?
Ceux-là, zélés pour la gloire,
Affrontoient pour la victoire
Les périls & le trépas :
Vous, je vois votre courage
Auſſi bouillant au pillage
Que foible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infame,
S'il devient tyran d'un cœur,
Étouffe la noble flamme
De la gloire & de l'honneur.
François, vantez vos richeſſes,
Votre luxe, vos molleſſes,
Et tous les dons de Plutus ;
Ma nation plus frugale,
Aux mœurs de Sardanapale
N'oppoſe que ſes vertus.

Quoi ! votre foible Monarque,
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque

Des chaînes d'un vil amour ;
Lui qui déteſtant les peines,
Au haſard remet les rênes
De ſon royaume aux abois ;
Cet eſclave parle en maître,
Ce Céladon ſous un hêtre
Croit dicter le ſort des rois.

Par quel droit, ou par quel titre,
Croit-il dompter les deſtins ?
L'orgueil ne rend point arbitre
Des droits d'autres ſouverains.
Qu'il ſoutienne ſes oracles
A force de grands miracles ;
Mais déjà l'ennui l'endort,
Il ignore dans Verſailles
Que par le gain des batailles
Du monde on fixe le ſort.

De l'Europe en Amérique,
L'intérêt, l'ambition,
La barbare politique,
Sèment la confuſion ;
L'Allemagne encor fumante,
Et de carnage ſanglante,
Reſſent la fureur des rois ;
La licence & l'avarice,
Et la force & l'injuſtice,
Y règnent au lieu de loix.

Quel démon de vous s'empare,
Monarques de l'univers ?
Quelle vengeance barbare

Change nos champs en déſerts ?
Vos paſſions ſacriléges
Vous attirent dans les piéges,
Par les crimes apprêtés ;
Vous que le pouvoir ſeconde,
Nés pour le bonheur du monde,
C'eſt vous qui le dévaſtez ?

Cette grandeur paſſagère
Dont ſe bouffit votre orgueil,
Peut par un deſtin contraire
Se briſer contre un écueil ;
Vous êtes ce que nous ſommes,
Monarques, mais toujours hommes,
Et votre temps accompli,
La fortune, de ſa cime
Vous fait tomber dans l'abîme
De la mort & de l'oubli.

Fait à Grieſſau, le 6 d'Avril 1758.

ODE
AUX GERMAINS.

O Malheureux Germains ! vos guerres inteſtines,
Vos troubles, vos fureurs annoncent vos ruines.
Que de cris douloureux ſont retentir les airs !
Quels monumens affreux de vos longues alarmes !
Vos cités ſont en poudre & vos champs des déſerts,
Et des fleuves de ſang ruiſſellent ſous vos armes.
Vos triomphes odieux

Préci-

Précipitent la patrie
Dans l'affreuſe barbarie
Qu'ont banni vos aïeux.

L'œil brûlant de fureur, la Diſcorde infernale
Excite en vos eſprits cette haine fatale,
La ſoif de vous détruire & de vous égorger.
Vos ſacriléges mains déchirent vos entrailles;
Le Ciel, le juſte Ciel, qui ſe ſent outrager,
N'éclaire qu'à regret vos triſtes funérailles;
Et craignant de ſe ſouiller,
Déjà le flambeau céleſte,
Comme au feſtin de Thyeſte,
Eſt tout prêt à reculer.

Tels dans ce gouffre affreux, impur, abominable,
Où la haine établit ſon trône impitoyable,
On dépeint ces eſprits orgueilleux, malfaiſans,
Dont la troupe inquiète inſolemment conjure,
Dont la rebellion & les vœux impuiſſans
Tendent à renverſer l'ordre de la nature;
Ils diſent dans leurs complots:
Des cieux briſons la barrière,
Et replongeons la matière
Dans ſon antique chaos.

Perfides! vous craignez qu'au tranchant de l'épée,
Du ſang des citoyens une goutte échappée
Ne reproduiſe encor de nouveaux défenſeurs.
Enfans dénaturés d'une commune mère,
Pour conſommer le crime & combler vos noirceurs,
Vous armez des brigands d'une terre étrangère;

Compagnons de vos exploits,
Déjà leur fureur conſpire
A renverſer dans l'Empire
Et l'équilibre & les loix.

Telle s'abandonnant à ſa fougue inſenſée,
Par trop d'ambition à ſoi-même oppoſée,
La Grèce s'épuiſa par ſes diviſions;
L'impérieuſe Sparte & l'orgueilleuſe Athène,
Se briſant par l'effort de leurs diſſentions,
Virent paſſer le ſceptre à la ligue achéenne:
Par ſes troubles inteſtins
La république ébranlée,
Demanda, trop aveuglée,
L'appui des conſuls Romains.

Mais de ſes défenſeurs le ſecours redoutable
L'affaiſſa ſous le poids d'un joug inſupportable,
Et les Grecs, de faiſceaux par-tout environnés,
Par leur expérience apprirent à connoître,
Que de leurs paſſions les tranſports effrénés,
Au-lieu d'un protecteur leur donnèrent un maître.
Ainſi par rivalité,
Et par leurs complots iniques,
Ces puiſſantes républiques
Perdirent leur liberté.

Vous appelles ainſi pour accabler la Pruſſe
Le François, le Suédois, & l'indomptable Ruſſe.
Malheureux! vous creuſez des gouffres ſous vos pas,
Et vous leur paîrez cher leur funeſte aſſiſtance;
Ces ſuperbes tyrans, intrus dans vos Etats,
Vous comptent aſſervis ſous leur obéiſſance.

Que leurs dangereux eſſaims
Vous feront verſer de larmes !
Vos mains aiguiſent les armes
De ces perfides voiſins.

Que n'armez-vous vos bras, comme au temps de vos pères,
Pour réprimer l'orgueil de puiſſans adverſaires,
Des fiers uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis
Du Danube & du Rhin les plus riches provinces,
Redoutables voiſins, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos princes ?
Mais vos cruels armemens,
Applaudis des Euménides,
Souillent vos bras parricides
Du meurtre de vos parens.

Conquérez, abattez ces remparts de la Flandre,
Secondez les Hongrois, mettez Belgrade en cendre.
A ces noms votre ardeur devroit ſe réchauffer.
Dans ces champs glorieux, ſur ce ſanglant théâtre,
On vit en l'admirant Eugène triompher
De tous les ennemis qu'il avoit à combattre.
Ah ! tout doit vous enhardir,
Et tout cœur patriotique
A ce deſſein héroïque
Doit vivement applaudir.

Là, ſignalant vos bras, votre ardeur peut détruire
D'un voiſin envieux le redoutable empire,
Immenſe réſervoir d'ennemis belliqueux,
Dont les débordemens ſi ſouvent inondèrent
D'un innombrable amas de combattans fougueux,
Ces champs qu'en gémiſſant vos aïeux cultivèrent.
Ce ſont vos vrais ennemis :

Votre audace extravagante,
Dans ſa fougue violente,
N'accable que ſes amis.

N'appercevez-vous point aux rives du Boſphore
L'impérieux Sultan dont l'orgueil vous abhorre ?
Il bénit votre rage & vos cruels débats ;
Votre diſcorde affreuſe avance ſon ouvrage.
C'eſt vous qui lui prêtez vos ſanguinaires bras,
Pour épargner aux ſiens le meurtre & le carnage ;
Et de ſes pompeuſes tours
Il contemple, plein de joie,
L'aigle & le faucon, en proie
Au bec tranchant des vautours.

Tel le Romain vainqueur voyoit au Coliſée
Des ennemis captifs la troupe mépriſée
Pour ſon amuſement ſe livrer des combats,
Où des gladiateurs, que dans ces jeux atroces
Un plaiſir inhumain dévouoit au trépas,
Se laiſſoient déchirer par des bêtes féroces :
Il s'abreuvoit en repos,
Sans ſe reprocher ſes crimes,
Du ſang de tant de victimes
Que moiſſonnoit Atropos.

Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger à craindre ?
Le péril eſt preſſant, il n'eſt plus temps de feindre :
Regardez le Danube enfanter vos tyrans.
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave,
La Liberté s'indigne, & ſes regards mourans
Pleurent un peuple vil qui veut ſe rendre eſclave.
Ah ! déteſtez vos écarts,
Votre étrange fanatiſme

Va fonder le deſpotiſme
Qu'ont préparé vos Céſars.

Leur noire ambition nous a tendu le piége :
Ah ! que près d'y tomber la raiſon vous protége !
Rougiſſez de ſervir de lâches inſtrumens
Au tyran dont l'orgueil guida votre vaillance,
Et ne cimentez point les ſecrets fondemens
D'une trop rigoureuſe & durable puiſſance.
Vous triomphez aujourd'hui,
Enivrés de votre gloire ;
Hélas ! de votre victoire
Les fruits ne ſont que pour lui.

Que des antiques faits le récit vous éclaire.
Voyez-vous Charles-Quint dans ſon deſtin proſpère,
Des Germains diviſés chef trop ambitieux,
Par ſes fiers Eſpagnols ſubjuguer vos provinces ;
A ſon joug abſolu façonnant vos aïeux,
Enchaîner à ſon char vos plus illuſtres princes ;
Et bientôt Ferdinand-Trois,
Verſant le ſang hérétique,
Par ſon pouvoir tyrannique
Prêt à ſupprimer vos loix.

Mais je vous parle en vain : mes diſcours vous déplaiſent.
Répondez, malheureux !.. les perfides ſe taiſent.
Ils ont dégénéré de l'antique vertu ;
Leur liberté qu'enchaîne une main inſolente,
Sous un ſervile joug baiſſe un front abattu ;
Aux pieds de ſes tyrans elle eſt ſouple & rampante.
Ils ſe laiſſent opprimer,
Et ces lâches, par foibleſſe,

A leurs fers avec baſſeſſe
Sont prêts à s'accoutumer.

Partez, partez, Pruſſiens, & quittez cette terre
En proie à l'injuſtice, aux fléaux de la guerre,
Où l'eſprit de vertige aveugle vos parens;
Et puiſque le Germain rempli d'ingratitude
Proſcrit ſes protecteurs pour ſervir ſes tyrans,
Trahit ſa liberté pour vivre en ſervitude,
Abandonnons ces pervers;
Qu'ils deviennent la victime
Du tyran qui les opprime,
Puiſqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une contrée,
Où renaiſſent les jours de Saturne & de Rhée.
Le repaire où ſe tient l'homicide Iroquois,
Les ſtériles rochers que baigne l'eau du Phaſe,
Les déſerts dont le tigre enſanglante les bois,
Les antres ténébreux qu'enſerre le Caucaſe,
Sont pour nos cœurs ulcérés
Des demeures préférables
A ces bords abominables,
A tous les forfaits livrés.

Mais non, braves amis, une ame magnanime,
D'un deſſein ſi honteux & ſi puſillanime,
Étouffe lorſqu'il naît l'indigne ſentiment.
Sauvons au moins l'honneur, bravons la deſtinée;
Les équitables Dieux par un grand châtiment
Vengeront & Thémis & la paix profanée.
Volez, vaillans eſcadrons;
Élancez-vous dans la foule;

Que le ſang perfide coule,
Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées,
D'ambition, d'orgueil & d'audace enivrées,
Portez ſans vous troubler les plus vigoureux coups,
Et que de vos ſuccès le cours inaltérable
Laiſſe au monde un trophée unique & mémorable,
Dans l'ardeur de vous venger,
Penſez, au ſein du carnage,
Qu'il n'eſt pour un vrai courage
Point de gloire ſans danger.

Fait à Freyberg le 29 Mars 1760.

ODE
AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRUNSWICK.

Lorsque les nations, fougueuſes, égarées,
Offrent dans les combats, de leur ſang altérées,
Des objets abhorrés;
Qu'au milieu de l'effroi, des horreurs, des alarmes,
Si la pitié recueille & fait ſécher les larmes
Des peuples éplorés:

Tandis que du deſtin la maligne influence
S'obſtine à fatiguer par ſa perſévérance
Les Pruſſiens accablés;
Que par les longs aſſauts de vingt rois en furie,
Les fondemens du trône & ceux de ma patrie
Déjà ſont ébranlés:

Tandis que dans les camps de ces peuples perfides,
Des gouffres infernaux je vois les Euménides
Sortir de chez les morts,
Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meurtrières,
Aux feux de la diſcorde, aux flammes incendiaires
Qui déſolent ces bords :

Mes eſprits accablés d'une douleur perçante
Ont entendu ſoudain une voix conſolante,
Digne de les calmer,
Qui réveille en mon cœur, à ſes chagrins en proie,
Un ſentiment éteint d'eſpérance & de joie,
Lent à ſe ranimer.

Ainſi, quand l'aquilon par de fougueux ravages,
D'un pôle juſqu'à l'autre amaſſant les nuages,
Répand l'obſcurité,
En perçant l'épaiſſeur de cette vapeur ſombre,
L'aſtre éclatant du jour darde à travers cette ombre
Un rayon de clarté.

Ainſi, dans les horreurs du deſtin qui m'oppreſſe
La clarté reparoît, j'apperçois ma déeſſe,
J'entends ſes ſons flatteurs :
Elle ne ſème point la crainte & l'épouvante ;
Le plaiſir, l'eſpérance, & leur troupe charmante
Sont ſes avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches armée,
Faire en tous les climats de ſa voix renforcée
Retentir les échos ;
Je l'entends entonner la trompette guerrière,
Traçant dans un cartouche éclatant de lumière
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante & plus vive,
Plus prompte à publier à l'Europe attentive
De rapides progrès.
Quel eſt ce nom chéri que profère ſa bouche?
Qui l'occupe tout ſeul, qui ravit & qui touche
Mes ſens par ſes attraits?

Sans interruption l'indiſcrète révèle
Sa vertu, ſes exploits, ſa valeur immortelle,
Si dignes de ſon rang;
Ce héros dont l'eſprit unit dès ſa jeuneſſe
Le ſolide au brillant, l'ardeur à la ſageſſe,
Eſt de mon propre ſang.

Regardez-le, ma ſœur, l'amour vous y convie,
Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie,
Et ſes rares talens:
Votre belle ame en lui retraça ſon image;
De ſon auguſte père il a tout le courage
Et les grands ſentimens.

Dans ſes plus beaux ſuccès, toujours doux & modeſte,
Lorſque ſon bras vainqueur au François trop funeſte
Remplit leur camp de deuil,
Dans le cours triomphant d'une heureuſe fortune,
Toujours ſans s'éblouir ſon ame peu commune
A repouſſé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moiſſonnées,
Paſſant les ſombres bords, aux ombres étonnées
Ont publié ſon nom:
Le dépit des héros troubla tout l'Élyſée;
Mais votre ombre en courroux parut la plus léſée,
O Henri-le-Lion!

Des abîmes profonds que le Cocyte enſerre
Elle part indignée, & cherche ſur la terre
Son fils & ſon rival :
Elle en apprend bien plus que de la renommée ;
Elle voit le héros au milieu d'une armée,
Sur un char triomphal :

» Je vous cède, dit-elle, & jamais mon courage
» N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune âge
» Etonnent les humains :
» J'ai dû tous mes ſuccès à ma grandeur ſans borne ;
» Vos lauriers ſont, ainſi que tout ce qui vous orne,
» L'ouvrage de vos mains.

» Heureux ſont les parens auſſi tendres qu'habiles,
» Dont les ſages conſeils à votre aurore utiles,
» Mon fils, vous ont conduit :
» Ils ſont récompenſés par une immenſe uſure ;
» D'un champ reconnoiſſant au ſoin de leur culture
» Ils recueillent le fruit.

» Adieu, vivez heureux ; qu'une tête ſi chère
» Soit à l'abri des coups dont un deſtin contraire
» Peut menacer les jours ;
» Et que le juſte Ciel dont le bras vous protége,
» Vous préſervant du plomb & du fer ſacrilége,
» En prolonge le cours !

En finiſſant ces mots, cette ombre magnanime
S'éloigne en gémiſſant, s'élance dans l'abîme,
Et ſe dérobe aux yeux ;

Par trois coups redoublés, les Dieux, de leur tonnerre,
Ont daigné confirmer & promettre à la terre
Des préſages heureux.

Tandis que ſans penſer, cette foule commune
De guerriers indolens a blanchi ſans fortune
Dans les travaux de Mars,
Et voit ſans profiter ce que l'expérience
Des ſublimes ſecrets de la haute ſcience
Découvre à ſes regards:

O vous, jeune héros! dans un âge débile,
Comment avez-vous pu dans ce ſiècle ſtérile,
En tout abâtardi,
Vous élever tout ſeul à côté des Turennes,
Des Weimars, des Condés, & des grands capitaines,
Par un vol ſi hardi?

Ce généreux effort c'eſt le ſceau du génie,
Qui libre en ſes tranſports, loin de la route unie,
Vole ſe ſignaler;
Par ſa rapide courſe, au bout de la carrière,
Il voit que lentement la méthode, en arrière
Rampe ſans l'égaler.

N'allez pas ſoupçonner qu'une lâche tendreſſe,
D'un ſang qui vous chérit la force enchantereſſe,
Puiſſent m'en impoſer;
J'en atteſte vos faits, votre ame noble & pure;
Ce ſont mes préjugés: quelle eſt donc l'impoſture
Qui puiſſe m'abuſer?

Ah ! périsse à jamais toute éloquence impie,
Qui pour empoisonner une aussi belle vie,
D'orgueil veut l'infecter !
Qui prodigue au hasard l'encens & le mensonge,
La remplit de dédains & dans l'erreur la plonge,
Trop lâche à la flatter !

Mais quand les nations du même ton s'expriment,
Lorsque nos ennemis à regret vous estiment,
Et chantent vos exploits ;
Dans ce concert charmant que l'univers répète,
Par quel droit faudra-t-il que ma bouche muette
Vous refuse sa voix ?

Jamais la politique, ou l'intérêt infame,
Tâchant de remuer les ressorts de mon ame,
Ne purent l'ébranler :
Trop sincère ennemi de toute extravagance,
Ma Muse auroit mieux fait en gardant le silence,
De la dissimuler.

Non, non, les plus grands rois, si fiers de leur pu
Ne forcèrent jamais ma libre indépendance
A vanter leurs talens ;
L'audace couronnée, avide de louange,
N'attirera jamais, si mon cœur ne s'y range,
L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,
Fantômes qu'à leur honte on arma du tonnerre,
Sur le trône engourdis ?
Ou caresser l'orgueil de ces ames altières,

Vivant dans la molleſſe, inflexibles & fières,
Dignes de nos mépris ?

On ne me verra point par des ſoins ſi frivoles,
Trahiſſant ma raiſon, aux pieds de ces idoles,
Parer leurs vains autels ;
Malgré ma probité, malgré ma conſcience,
Par d'infidèles poids peſer ſur ma balance
La vertu des mortels.

Ah ! ne profanons point les ſons de l'harmonie,
Et le charme enchanteur qui rend la poéſie
Le langage des Dieux.
Loin de proſtituer les accords de ma lyre,
Je laiſſe déchirer aux dents de la ſatyre
Les vices odieux.

Mais lorſque la vertu s'offre avec la victoire,
En brûlant d'élever un trophée à la gloire,
J'entonne mes concerts :
Charmé de ſon éclat, ſes beautés immortelles
Raniment de mon feu les vives étincelles,
Et m'inſpirent des vers.

Tandis que mon ardeur au Pinde me tranſporte,
Et que l'enthouſiaſme & ſa brillante eſcorte
Subjuguent ma raiſon,
Qu'échauffé des exploits du héros que j'admire,
Leur charme tout-puiſſant, auteur de mon délire,
Me tient lieu d'Apollon :

Sur mon front décrépit les fleurs ſe ſont fanées ;
Le temps amène en hâte & l'âge & les années
Sur ſes rapides pas ;

Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,
S'effacent de ton cœur ; tes mains peu ſcrupuleuſes
Dégagent de leur frein tes paſſions fougueuſes.
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,
Tu brûles de ravir ſa noble liberté,
D'abaiſſer tes égaux, d'anéantir le ſchiſme,
Et ſur tant de débris fonder ton deſpotiſme.
A d'auſſi grands projets il faut de grands moyens;
Chez les plus puiſſans rois tu cherches des ſoutiens.
Tes conſeillers experts, rompus aux artifices,
Par l'impoſture & l'or ameutent tes complices;
Il n'eſt point de forfait, il n'eſt point d'attentat
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.
Ce complot monſtrueux opprime en une année
De ſon terrible poids l'Europe conſternée.
L'ami timide feint de craindre le danger,
L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.
Depuis le Rouſſillon juſqu'au climat ſauvage
Où le Ruſſe glacé croupit dans l'eſclavage,
Tout s'arme pour l'Autriche, on marche ſous ſes loix,
On conjure ma perte, on foule aux pieds mes droits.
La fille des Céſars dévoroit ſa conquête,
Préſageoit ſon triomphe, en préparoit la fête,
Vivoit dans l'avenir, & goûtoit les douceurs
De recueillir les fruits de ſes projets flatteurs.
Tel eſt le ſort des grands dont la vertu commune,
Baſſe dans les revers, haute dans la fortune,
S'enivrant du poiſon de la proſpérité,
Ne peut poſer de terme à ſa cupidité.
L'inſolent intérêt, abuſant du délire,
Nomme au triumvirat les rois qu'il doit proſcrire,
Et ces tyrans ingrats par le crime liés
S'immolent ſans remords leurs plus chers alliés.

O jour digne d'oubli ! Quelle atroce imprudence !
Thérèſe, c'eſt l'Anglois que tu vends à la France,
Ton généreux ſoutien dans tes premiers malheurs,
Lui qui réſiſta ſeul au nombre d'oppreſſeurs
Dont l'eſpoir diviſoit ce puiſſant héritage,
Que ton père en mourant te laiſſoit en partage :
Tu règnes ; mais lui ſeul a ſauvé tes États.
Les bienfaits chez les Rois ne ſont que des ingrats !
Toi, Monarque indolent, que la pourpre embarraſſe,
Ne te ſouvient-il plus qui délivra l'Alſace ?
Mes regards indignés dans tes camps amollis
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.
L'injure & le bienfait ſe perd de ta mémoire.
Eſclave d'une femme, eſt-il pour toi de gloire ?
Ton trône & ton pouvoir ſont le prix de l'amour,
Et Vienne a ſubjugué ta maîtreſſe & ta cour.
Pompadour en vendant ſon amant au plus riche,
Rend la France en nos jours eſclave de l'Autriche,
Le Canada bientôt eſt en proie aux Anglois :
Mais qu'importe à Louis la gloire des François ?
Thérèſe, après ces coups, l'ame de l'alliance,
Veut par de grands exploits ſignaler ſa puiſſance.
Auſſi-tôt tout s'émeut en ſes vaſtes États,
Et l'Autriche en travail enfante des ſoldats.
La Bohème opprimée & ſaignant de ſes pertes,
Voit par des camps nombreux ſes campagnes couvertes.
Le trouble, la terreur, le déſordre s'accroît,
La paix s'envole aux cieux, l'équité diſparoît ;
On reſpire le ſang, le meurtre, les alarmes ;
Les champs reſtent déſerts, tout peuple eſt ſous les armes.
Cet Ange qui préſide au deſtin des combats,
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,

Arrache la fortune, ou ſoudain la ramène,
Soutenoit nos drapeaux d'une main incertaine;
Il permet que le nombre accable la vertu.
L'Autrichien ſouvent par nos coups abattu
Sur des monts eſcarpés s'aſſied plein d'arrogance,
Provoque nos ſoldats & brave leur vaillance.
Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,
Parut en ce combat: les aſſauts ſe ſuccèdent,
Les monts ſont emportés, déjà nos rivaux cèdent;
Mais le nombre nous manque; en ce moment fatal
La Victoire s'envole au camp impérial.
De la Pruſſe aux abois on crut la chûte ſûre;
On préſageoit ſa mort d'une foible bleſſure.
Ce qu'il reſtoit de rois juſqu'en ces jours d'horreurs,
De nos combats ſanglans tranquilles ſpectateurs,
L'eſprit préoccupé de frivoles attentes,
Flattés de partager nos dépouilles ſanglantes,
Des triumvirs vainqueurs groſſiſſent le parti.
Ce peuple confiné vers le pôle applati,
Sous des rois belliqueux ſi redouté naguère,
Qu'avilit maintenant un ſénat mercenaire,
La Suède long-temps l'émule des Germains,
S'arme pour profiter de leurs maux inteſtins.
Que dis-je? mes parens, pour combler la meſure,
En outrageant leur ſang étouffent la nature,
Ou ſéduits, ou craintifs, entraînés ou trompés,
Dans ce complot d'horreurs de même enveloppés;
Couvrant leur trahiſon de voiles hypocrites,
Des heureux triumvirs ſe font les ſatellites.
O décrets inconnus de la fatalité!
Qui preſcrivez un terme à la proſpérité,

O fortune inconſtante ! ô déeſſe légère !
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère,
On ne m'entendra point, profanant l'art des vers,
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.
Je ſais que je ſuis homme, & né pour la ſouffrance,
Je dois à tes rigueurs oppoſer ma conſtance.
Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,
O toi ! que par devoir je devois rendre heureux,
Ton danger que je vois, ton deſtin lamentable
Me perce au fond du cœur ; c'eſt ton ſort qui m'accable.
J'oublirai ſans regret le faſte de mon rang,
Mais pour te relever j'épuiſerai mon ſang.
Oui, ce ſang t'appartient, oui, mon ame attendrie
Immole avec plaiſir ſes jours à ma patrie.
Long-temps ſon défenſeur, j'oſe du même front
Ranimer nos guerriers à verger ſon affront,
Défier le trépas au pied de ſes courtines,
Vaincre, ou m'enſevelir couvert ſous ſes ruines.
Tandis que je m'apprête à braver mon deſtin,
Dieux ! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin ?
A travers les ſanglots d'une douleur amère
Se diſtingue une voix.. la mort frappe ta mère,
Les ombres du trépas, que dis-je ?.... c'en eſt fait :
Ah ! du ſort irrité voilà le dernier trait.
Tous genres de malheurs ſur moi fondent en foule,
Ma vie en vains regrets funeſtement s'écoule,
Hélas ! j'ai trop vécu, pour un infortuné.
Malgré moi de vos bras, ô ma mère ! entraîné,
Que ce dernier congé dans ces momens d'alarmes
Par mes preſſentimens fut arroſé de larmes !
Mon cœur, mon triſte cœur, facile à s'attendrir,
Ne m'annonçoit que trop ce cruel avenir.

J'eſpérois qu'Atropos, flexible à ma prière,
Contente de mon ſang, reſpecteroit ma mère.
Hélas! je me trompois, la mort fuit mes malheurs,
Pour étendre ſur vous ſes livides horreurs.
Ce ſombre monument eſt donc ce qui conſerve
Vos reſtes précieux, mon auguſte Minerve?
Je vous devois le jour, je vous devois bien plus;
Votre exemple inſtruiſoit à ſuivre vos vertus:
Malgré l'affreux trépas je les reſpecte encore,
Votre tombe eſt pour moi le lieu ſaint que j'honore.
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Les ſoupirs des vivans pénètrent chez les morts,
Si la voix de mon cœur, de vous ſe fait entendre,
Permettez que mes pleurs arroſent votre cendre,
Et qu'empliſſant les airs de mes triſtes regrets,
Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.
Du déclin de mes jours la fin empoiſonnée,
D'un tiſſu de tourmens remplit ma deſtinée.
Le préſent m'eſt affreux, l'avenir inconſtant.
Quoi! ſerois-je formé par un Dieu bienfaiſant?
Ah! s'il étoit ſi bon, tendre pour ſon ouvrage,
Un ſort égal & doux ſeroit notre partage.
Maintenant promoteurs de menſonges ſacrés,
D'un long amas d'erreurs organes révérés,
Égarez des humains l'eſprit rempli de crainte
Dans les détours obſcurs de votre labyrinthe.
L'enchantement finit, le charme diſparoît.
Je vois que du deſtin tout homme eſt le jouet.
Mais s'il ſubſiſte un Être inexorable & ſombre,
D'un troupeau mépriſé laiſſant groſſir le nombre,
D'un œil indifférent il voit dans l'univers
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,

Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la guerre,
Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.
Ainſi, mon ſeul aſile & mon unique port
Se trouve, chère ſœur, dans les bras de la mort.

ÉPITRE

A MA SŒUR AMÉLIE.

Vous ſouffrez donc auſſi de nos cruelles guerres?
Et le François fougueux, inſolent & pillard,
Conduit par un obſcur Céſar,
A, dit-on, ravagé vos terres,
Tandis que ſans raiſon, guidé par le haſard,
Un ennemi cent fois plus dur & plus barbare,
Par le fer & le feu ſignalant ſes exploits,
Par le Coſaque & le Tartare
A réduit la Pruſſe aux abois.
Effaçons de notre mémoire
Des objets révoltans qui doivent lui peſer;
Nous rappeller toujours notre funeſte hiſtoire,
Seroit aigrir des maux que l'on doit appaiſer.
Moi, dont les bleſſures ouvertes,
Saignent encor de tant de pertes,
M'approchant du bord du tombeau,
Pourrai-je en rimes enfilées
Peindre, d'un languiſſant pinceau,
Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures écoulées,
Et de nos pertes ſignalées
Renouveller l'affreux tableau?
Lorſque de l'occident amenant les ténèbres,

Étendant ſur l'azur des cieux
Les crêpes épaiſſis de ſes voiles funèbres,
La nuit vient cacher à nos yeux
De l'aſtre des ſaiſons le globe radieux ;
Philomèle au fond d'un bocage
Ne fait plus retentir de ſon tendre ramage
Les échos des forêts alors ſilencieux :
Elle attend le moment que la brillante Aurore,
Verſant le nectar de ſes pleurs,
Avec l'aube nous faſſe éclore
Le jour, les plaiſirs, & les fleurs.
Ma ſœur, en ſuivant ſon exemple,
Muet dans ma douleur, ſenſible à nos revers,
Laiſſant pendre mon luth, laiſſant dormir les vers,
J'attends que la fortune, à la fin, de ſon temple
Me rende les ſentiers ouverts.
Mais ſi je vois que la cruelle
D'un caprice obſtiné me demeure infidelle,
Du fond de ſes tombeaux & des urnes des morts
Je n'entonnerai point la plaintive élégie,
Dont l'artifice & la magie,
Par ſes lamentables accords,
Verſant ſur les eſprits ſa triſte léthargie,
Les endort ſur ſes ſombres bords.
Ah ! plutôt ſur le ton de la vive alégreſſe
J'aimerois à monter mon luth ;
Suivre des ris la douce ivreſſe,
Aux plaiſirs payer mon tribut.
Qui ſe trouve au milieu de fleurs à peine écloſes,
Reſpirant leurs parfums, contemplant leurs attraits,
Choiſit l'œillet, les lis, les jaſmins & les roſes,
En ſe détournant des cyprès ;

Tandis que ces rians objets
A moi ſe préſentent en foule,
Emporté d'un rapide cours,
Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,
Et m'approche déjà de la fin de mes jours;
Pourrai-je encor ſur le Parnaſſe
Me traînant ſur les pas d'Horace,
Monter en étalant mes cheveux blanchiſſans,
Quand neuf luſtres complets dont me chargent les ans,
Me montrent la frivole audace
D'efforts déſormais impuiſſans?
Les Muſes, on le ſait, choiſiſſent leurs amans
Dans l'âge de la bagatelle;
Hélas! j'ai paſſé ce bon temps.
Si pourtant m'honorant d'une faveur nouvelle,
Calliope daignoit, en réchauffant mes ſens,
M'inſpirer par bonté des ſons encor touchans!
Rempli des feux de l'immortelle,
Croyant mes beaux jours renaiſſans,
Je chanterois vos agrémens,
Votre amitié tendre & fidelle,
Vos grâces, vos divers talens:
Par les accords de l'harmonie,
De l'émule de Polymnie
Je pourrois attirer les regards indulgens.
Trop promptement hélas! de cet aimable ſonge
Se diſſipe l'illuſion;
Déjà le réveil me replonge
Dans la triſte réflexion.
Qu'importe qu'une Muſe folle
M'égare par légéreté?
Heureux, quand l'erreur nous conſole
Des ennuis de la vérité!

ÉPITRE CHAGRINE.

Ici-bas tout eſt vanité :
Ce Roi ſage & couvert de gloire,
Ce Roi des Hébreux tant vanté,
Salomon nous l'a répété :
Puiſqu'il l'a dit, il faut l'en croire
Sur cette triſte vérité.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
Auſſi ſavant que ce grand maître,
L'école de l'adverſité
Me l'a malgré moi fait connoître.
J'ai tout vu, j'ai de tout goûté ;
La bonne & mauvaiſe fortune
M'ont ſouvent, à leur tour chacune,
Impertinemment balloté.
Las de la blonde & de la brune,
J'abandonne à de plus heureux
Ma place, qui ſûrement tente
Les novices déſirs de ceux,
Qui voyant ſa face brillante,
N'ont pas vu ſon revers affreux.
Sur cette ſcène ſi mouvante
Où l'Europe nous repréſente
Ces bizarres événemens,
Où la cruelle politique,
Chauſſant le cothurne tragique,
Se plaît à culbuter les grands ;
Acteur malgré moi dès long-temps,
Quelquefois, contre mon attente,

J'entendis la voix conſolante
Des légers applaudiſſemens.
A préſent de longs ſifflemens
Dont mon oreille s'épouvante,
De toutes parts glacent mes ſens.
Ah! quittons, lorſqu'il en eſt temps,
Ce théâtre qu'à tort l'on vante,
Et toute la troupe inſolente
D'actrices, d'acteurs ſans talens,
Race infame autant qu'ignorante,
Qui n'a raiſon, eſprit, ni ſens.
Irai-je encor ſur mes vieux ans
Flotter au gré de l'onde errante
Qu'agite le ſouffle des vents,
Ou de la fortune inconſtante
Gueuſer les frivoles préſens?
Toujours dans la cruelle attente
De ſes dons ou de ſes refus,
Sentir dans mon ame flottante
Le choc des mouvemens confus?
Pourrai-je après l'expérience
De tant de malheurs ſuperflus,
M'en retourner par imprudence,
Dans l'empire de l'inconſtance,
Exilé de chez ſes élus,
De la crainte & de l'eſpérance
Éprouver le flux & reflux.
Non, non, il eſt temps d'être ſage,
Puiſque la fortune m'outrage,
Suffit : je ne l'implore plus.
Que l'ame joyeuſe & ravie,
La jeuneſſe au front ceint de fleurs,

Ivre de plaiſirs & d'erreurs,
Soit idolâtre de la vie,
Elle en écrème les douceurs.
Le charme paſſe : elle eſt ſuivie
D'afflictions & de malheurs,
Et ce cercle qui ſe répète,
Au mouvement de la navette
Mêlant le bien avec le mal,
Me rappelle cette coquette,
Dont l'eſprit ſans ceſſe inégal,
Par un caprice de toilette,
Décidant de ſon amourette,
Quitte l'amant pour ſon rival.
Qu'elle aille donc offrir ſes charmes
A quiconque en voudra jouir;
Ni ſes careſſes, ni ſes larmes,
N'ont plus le don de m'attendrir.
Mon œil dans l'avenir diſcerne,
Sans le ſecours de la lanterne
Dont Diogène ſe para,
Tout ce que le deſtin fera;
Pourrai-je donc en ſubalterne
Souffrir que l'inſolent me berne
Auſſi long-temps qu'il le pourra?
Ah! qu'il berne qui lui plaira,
Des fous que ſans ceſſe il gouverne.
Bien fin qui m'y ratrappera;
Et s'il ne ſe peut par la porte,
Par la fenêtre ſauvons-nous.
Une ame généreuſe & forte
Du moindre outrage entre en courroux.
Sans que l'amour-propre me flate,

Je vois ſans pâlir les revers
Dont m'atteint la fortune ingrate,
Et las d'en avoir trop ſouffert,
L'exemple de plus d'un Socrate,
Pour deſcendre dans les enfers,
Me montre des chemins ouverts.
Rempli des vapeurs de ma rate,
J'imite un amiral que mate
Un grand nombre d'autres vaiſſeaux;
Si-tôt que ſon navire éclate
D'un coup qui perce ſous les flots,
Et qu'il voit le cruel pirate
Près d'aſſaillir ſes matelots,
Pour ſe ſauver de l'abordage,
Pour prévenir ſon eſclavage,
L'officier courageux & fier
Se détermine, & fait réſoudre
Ses ſoldats d'allumer la poudre;
Le vaiſſeau ſaute, & vole en l'air.

A Leipſick, ce 15 Octobre 1757.

ÉPITRE

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Ami, le ſort en eſt jeté;
Las du deſtin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adverſité,

J'accourcis le terme arrêté,
Que la nature, notre mère,
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la Parque,
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;
Et fûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque,
Où sans distinction le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros!
Il en coûte trop cher pour vivre dans l'histoire;
Souvent quarante ans de travaux
Ne valent qu'un instant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.
Adieu, grandeurs; adieu, chimères;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis:
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets, long-temps évanouis;
Au sein de la philosophie,
École de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illusion du songe de la vie,
Et je sus avec modestie
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.
Adieu, divine volupté;

Adieu, plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaînant la gaîté,
Compagnes dans notre jeuneſſe
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'inſipide vieilleſſe,
Les arides glaçons de la caducité.
Ah ! que l'Amour me le pardonne,
Plaiſirs, ſi je vous abandonne.
(Ma Muſe ne ſait point flatter.)
Quand neuf luſtres complets m'annoncent mon automne,
Plaiſirs, je vous voyois tous prêts à me quitter.
Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé ſous la triſteſſe,
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'alégreſſe ?
Et ſous les griffes du vautour,
Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter ou ſoupirer d'amour ?
Depuis long-temps pour moi l'aſtre de la lumière
N'éclaira que des jours ſignalés par nos maux ;
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter ſur ma triſte paupière.
Je diſois au matin, les yeux chargés de pleurs,
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs :
Je diſois à la nuit, ton ombre va paroître
Pour éterniſer mes douleurs.
Laſſé de voir toujours la ſcène injurieuſe
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels, la rage audacieuſe,
Décharger contre moi leur haine furieuſe,

Et les traits dangereux de leurs iniquités ;
J'eſpérois que du temps le tardif bénéfice
Feroit renaître enfin un deſtin plus propice,
Que les cieux long-temps obſcurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons & des orages,
Seroient à la fin éclaircis
Par l'aſtre lumineux, qui perçant les nuages,
De ſes rayons brillans dorant les payſages,
Rameneroit des jours par ſes feux radoucis.
Je me trompois, hélas ! tout accroît mes ſoucis.
La mer mugit : l'éclair brillant dans la tempête,
Le tonnerre en éclats va fondre ſur ma tête ;
Environné d'écueils, couvert de mes débris,
A l'aſpect des dangers qui par-tout me menacent,
Les cœurs des pilotes ſe glacent,
Ils cherchent, mais en vain, un port ou des abris.
Du bonheur de l'État la ſource s'eſt tarie ;
La palme a diſparu, les lauriers ſont fanés.
Mon ame de ſoupirs & de larmes nourrie,
De tant de pertes attendrie,
Pourra-t-elle ſurvivre aux jours infortunés
Qui ſont près d'éclairer la fin de ma patrie ?
Devoirs jadis ſacrés, déſormais ſuperflus !
Défenſeur de l'État, mon bras ne peut donc plus
Venger ſon nom, venger ſa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus ?
Nos héros ſont détruits, nos triomphes perdus :
Par le nombre, par la puiſſance,
Accablés, à demi vaincus,

Nous perdons juſqu'à l'eſpérance
De relever jamais nos temples abattus.
Vous, de la liberté, héros que je révère,
O mânes de Caton ! ô mânes de Brutus !
C'eſt votre exemple qui m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus ;
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.
Tes ſimples citoyens, Rome, en des temps ſublimes
Étoient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce ſiècle les plus grands rois ?
Il en eſt encore un qui jaloux de ſes droits,
Fermement réſolu à vivre & mourir libre,
De lâches préjugés oſant braver les loix,
Imite les vertus du Tibre.
Ah ! pour qui doit ramper, abattu ſans eſpoir,
Sous le tyrannique pouvoir
De nouveaux monſtres politiques,
De triumvirs ingrats, ſuperbes, deſpotiques,
Vivre devient un crime & mourir un devoir.
Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable ;
Ce n'eſt pas ce ſquelette au regard effroyable,
Ce ſpectre redouté des timides humains ;
C'eſt un aſile favorable,
Qui d'un naufrage inévitable
Sauva les plus grands des Romains.
J'écarte ces Romains, & ces pompeux fantômes
Qu'engendra de ſes flancs la ſuperſtition,
Et pour approfondir la nature des hommes,
Je ne m'adreſſe point à la dévotion.
J'apprends de mon maître Épicure,
Que du temps, la cruelle injure

Diſſout les êtres compoſés ;
Que ce ſouffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organiſés,
N'eſt point de nature immortelle ;
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle ;
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans ;
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.
Je vois quand l'ame eſt éclipſée,
Qu'il n'eſt plus hors des ſens mémoire, ni penſée,
Et que l'inſtant qui ſuit la mort,
Se trouve en un parfait rapport
Avec le temps dont l'exiſtence
A précédé notre naiſſance.
Ainſi par un ancien accord,
Tout homme eſt obligé de rendre
Au ſein des divers élémens
Ces principes moteurs, inviſibles agens,
Que la nature avoit ſu prendre
Pour former la texture & le jeu de nos ſens.
Tout diſparoît enfin de ce ſonge bizarre :
Mégère, Tiſiphone, & le ſombre Tartare,
La vérité détruit ces fantômes ſavans.
Lieux que la vengeance prépare,
Vous êtes vides d'habitans.
Ainſi donc, cher ami, d'avance je m'attends
Que ton eſprit un peu profane
Ne prendra pas le ton des myſtiques pédans,
Dont la rigidité condamne
Tous ſentimens hardis, des leurs trop différens.
Je ne m'étonne point, d'Argens,

Que

Que ta ſageſſe aime la vie ;
Enfant des arts & d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces, & de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroiſie,
Tes deſtins ſont égaux, tes déſirs ſont contens.
Ainſi, ſans crainte & ſans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,
Ta prudente philoſophie
Trouve dans ces amuſemens
Que ton goût ſagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agrémens,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéans.
Pour moi, que le torrent des grands événemens
Entraîne en ſa courſe orageuſe,
Je fuis l'impulſion fâcheuſe
De ſes rapides mouvemens :
Vaincu, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde,
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la Fable eſt féconde,
N'en a ſouffert jamais Prométhée aux enfers.
Ainſi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin barbare, & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort briſent leurs chaînes,
Sans m'embarraſſer des moyens,
Je romps les funeſtes liens
Dont la ſubtile & fine trame

A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.
Adieu, d'Argens; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cauſe:
Au moins ne penſe pas du néant du caveau
Que j'aſpire à l'apothéoſe.
Tout ce que l'amitié par ces vers te propoſe,
C'eſt que tant qu'ici-bas le céleſte flambeau
Éclairera tes jours, tandis que je repoſe,
Et lorſque le printemps paroiſſant de nouveau,
De ſon ſein abondant t'offre les fleurs écloſes,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roſes,
Tu daignes parer mon tombeau!

A Erfort, ce 23 de Septembre 1757.

VERS

D'un Poëte natif de Faillenboſtel, ſur l'invaſion des François dans l'Electorat de Hanovre en 1757; en Jérémiade, ſur le traité de Cloſter-Seven.

O SUJET accablant de ma ſenſible plainte!
On profane la terre ſainte:
Des loups ont pénétré dans le ſacré bercail;
Leurs ſanguinaires dents dévorent le bétail,
Qui bêlant & tranſi de crainte,
Des barbares tyrans des bois
A ſenti la cruelle atteinte.
Nos jours ſont abreuvés d'amertume & d'abſinthe;
Je languis dans les fers, je gémis ſous les loix

De nos uſurpateurs gaulois.
D'un eſclavage affreux déteſtant la contrainte,
J'oſe à peine élever ma trop craintive voix.
O mon Roi! mon Neſtor! faut-il que ta paupière
Demeure auſſi long-temps ouverte à la lumière,
Pour voir ſur le déclin de tes exploits brillans,
Lorſque tu vas toucher au bout de ta carrière,
L'orgueil des François inſolens
T'attaquer en rang de bataille;
Et plus déterminés encor que les Titans,
Affronter du Véſer la puiſſante barrière?
Hanovre, triſte objet de ma vive douleur,
Jadis objet de la terreur
De ces François que je déteſte;
Hélas! par quel deſtin funeſte,
Es-tu livrée à leur fureur?
Tout le peuple éploré crie, ô cité céleſte!
Ta gloire eſt donc paſſée à ton uſurpateur!
Expions nos péchés ſous le ſac & la cendre.
Les rochers les plus durs à Goslar vont ſe fendre
Au récit inouï d'un ſi cruel malheur.
Des badauds indiſcrets, des raviſſeurs, des peſtes
Portent dans le ſein de nos murs,
La profanation de leurs déſirs impurs,
Et le viol & les inceſtes.
Maîtreſſes de nos rois, beautés toujours modeſtes,
Hélas! quel dangereux écueil
Pour les prudes vertus que vous fîtes paroître!
Languiſſantes dans un fauteuil,
Entre les bras des petits-maîtres,
Je vois rougir vos fronts & pâlir votre orgueil,
Des monſtres qui de vous vont naître.
Et toi, Stade, l'aſile où notre Salomon

Plaça ſon tabernacle & ſon ſacré mammon,
Hélas! mes triſtes yeux verront-ils tes guinées,
Par des brigands François à Paris amenées,
Au ſucceſſeur de Pharamond,
Et par la Pompadour peut-être profanées?
Lève-toi, Cumberland, & venge notre affront;
De ton père ſaiſis la foudre,
Tonne, frappe & réduis en poudre
Ce d'Étrée ennemi de ton illuſtre nom.
Munchhauſen & Steinberg, enfans de la victoire,
T'excitent à venger l'honneur de ta maiſon.
De l'un d'eux ſaiſis la mâchoire,
Et, tel qu'on nous dépeint Samſon,
Frappe les Philiſtins, & rétablis ta gloire,
Que te ravit un rodomont.
Extermine, détruis.... mais non....
L'Éternel hait la violence;
Il ſait fortifier la foibleſſe & l'enfance,
Et confond à ſon gré la ſuperbe raiſon.
Sa ſageſſe immenſe & profonde
T'ordonne d'épargner le plus beau ſang du monde,
Le ſang hanovrien en héros ſi fécond.
L'Elbe alloit t'engloutir dans le fond de ſon onde;
Cumberland périſſoit, ainſi que Pharaon:
L'inſolent ennemi de ma triſte patrie
Vainement écumoit de rage & de furie,
Et juroit d'abîmer Cumberland dans les mers.
Ta main ſigna deux mots, ô prodige! ô magie!
La diſcorde paroît replongée aux enfers;
Et ce fier Richelieu, prôné par tant de vers,
Tout-à-coup tombe en léthargie.
Tel le céleſte agent du Dieu de l'univers,

Perçant d'un vol hardi l'immenſité des airs,
Maître des élémens, ſouverain d'Amphitrite,
D'un mot calme les flots, & d'un mot les irrite;
Tel parut Cumberland, cet invincible duc,
Qui ſentant ſes guerriers mal-adroits à la nage,
Par ce fameux traité leur ſauva le naufrage.
Ah! ſi de Jérémie ou du divin Baruc
Je pouvois entonner les ſublimes cantiques,
Je publîrois ſa gloire & ſes faits héroïques,
De Buxtehude à Copenbruc;
Je vous le montrerois brillant dans ſa carrière,
Toujours manœuvrant en arrière,
Évitant avec ſoin ſur-tout de ſe noyer;
Dans le tumulte militaire
Toujours doux, clément, débonnaire;
Homicide ne fut, quoiqu'excellent guerrier.
Je pourrois encor publier,
Qu'il nous vit tous ronger des François comme un chancre,
Aimant mieux, du haut faîte où l'élevoit ſon rang,
Répandre en beaux traités tout un déluge d'encre,
Que de verſer pour nous une goutte de ſang.

Fait à Rothe, le 4 Octobre 1757.

CONGÉ

De l'armée des Cercles & des Tonneliers.

ADIEU, grands écraſeurs de rois,
Grands héros bouffis d'arrogance,
Délégués de ce Roi de France
Qui croit m'aſſervir ſous ſes loix.

Adieu, Turpin, Broglio, Soubiſe,
Et toi, Saxon (*), dont les exploits
Sont couronnés par la Sottiſe;
Auſſi fou, quoiqu'à barbe griſe,
Que tu le parus autrefois
Près du Timock qui t'éterniſe.

Je vous ai vu comme ***,
Dans des ronces en certain lieu,
Eut l'honneur de ****;
Ou comme au gré de ſa luxure
Le bon Nicomède à l'écart,
Aiguillonnoit ſa flamme impure
Des ****.

Ah! quel ſpectacle a plus de charmes
Que le C* dodu des héros,
Lorſque par le pouvoir des armes,
On leur a fait tourner le dos:
Les voir ainſi dans les alarmes,
C'eſt s'aſſurer dans l'avenir
D'un nom que rien ne peut ternir.

Je vous l'avoue en confidence,
Qu'après ma longue décadence
Ce beau laurier, de ce taillis
Qu'à votre aſpect je recueillis,
Je le dois à votre derrière,
A votre manœuvre en arrière:
Ah! tant que le ſort clandeſtin

(*) Le prince de Saxe Hildbourghauſen, battu en Hongrie au bord du Temock.

Vous placera dans ma carrière,
Tournez-moi toujours la viſière,
Pour le bonheur du genre humain.

C'eſt donc là, qui pourroit le croire,
Sur quoi nous fondons notre gloire ?
Et voir un C* mal-aguerri,
S'appelle en langage fleuri
Dont on pomponne mainte hiſtoire,
Être l'amant le plus chéri
De Bellone & de la Victoire,
Et du dieu Mars le favori.

O Fortune inconſtante & folle !
Tu veux que dans tous les climats
D'un C* le mouvement frivole
Décide du ſort des États.
S'il ſe tourne ſans qu'on l'ordonne,
Dans l'acharnement des combats,
La victoire nous abandonne,
Et la ſanguinaire Bellone,
En profitant de ces momens,
Du plus inébranlable trône
Bouleverſe les fondemens.

Si j'oſois, Dieu me le pardonne,
Rimer en *on*, tout comme en *u*,
Jamais poëte dans le monde,
Depuis Homère, n'auroit eu
Une matière plus féconde :
Mais la décence & la vertu
Toujours aux muſes départie,

Dont mon ſtyle c'eſt revêtu,
Veut même que dans l'impromptu,
Je reſpecte la modeſtie.

Laiſſons donc l'*u* tout comme l'*on*:
Et ſur des rimes moins cyniques,
De tous ces tonneliers (*) comiques
Prenons congé ſur l'Hélicon.

Partez tous, héros éphémères,
Héros muſqués & ſi polis;
Dans vos quartiers enſevelis,
Allez vous bercer des chimères,
D'exploits ſi galans, ſi jolis.
Pompadouriques coryphées,
Érigez-vous de beaux trophées;
Mais que ce ſoit en d'autres lieux.
Ou, ſi perſiſtant dans vos haines,
Toujours joints à mes envieux,
Vous revenez dans ces arènes,
J'attends de vos ſoins gracieux
Toujours de ſemblables étrennes (**).

C'eſt ainſi, fameux capitaines,
Qu'en quittant ces bords périlleux,
Ces camps & ces fertiles plaines,
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 Novembre 1757.

(*) On appelloit les François tonneliers, parce qu'ils avoient avec eux les troupes des cercles.

(**) Ils avoient dit qu'ils vouloient donner des étrennes au Roi de Pruſſe.

CONGÉ

De l'Armée Impériale & du Maréchal Daun, après la bataille de Liſſa.

PARTEZ, l'occaſion eſt bonne,
Grand Général de l'Empereur ;
Pour prouver que je vous pardonne,
Je vous fais mon Ambaſſadeur
Chez les robins de Ratisbonne.
Preſſez-vous donc, & portez-leur
Ma réponſe en propre perſonne,
Et rendez à ce tribunal,
Atteſté ſur l'original,
Au préſident, à chaque membre,
Sans qu'aucun puiſſe être déçu,
Tout ce que vous avez reçu
A Liſſa le cinq de Décembre.
Quel beau jour pour le ſieur Anis,
Fiſcal du germanique Empire,
Lui qui ſous l'ombre de Thémis
Se pavanoit de me proſcrire,
Lorſque vous aurez pu l'inſtruire
De ce qu'à vos ſoins j'ai commis!
Enſuite, de vos pas le maître,
Courez à Vienne, & faites naître
Grand nombre de nouveaux projets
Pour conquérir la Siléſie,
Et pour ruiner mes ſujets.
Vous pouvez ſur tous ces objets
Contenter votre fantaiſie,

Étudier tout cet hiver,
Dirigé par le vieux Neuper.
Mais quand la ſaiſon radoucie,
Des frimats purifiera l'air,
Que des champs la ſuperficie
Se couvrira d'un duvet verd;
Alors, comme un nouvel Achille,
Retournez dans mon domicile,
Tout auſſi vain, tout auſſi fier,
Avec tout cet amas agile
De canons dont on compte mille,
Avec vos princes du bel air,
Et vos pandours armés de fer.
Ce canton en combats fertile
Vous reſtera toujours ouvert.
Étudiez bien votre thême:
N'oubliez pas, pour le retour,
Des chemins qui vont en Bohême,
De vous ménager le plus court.
A ce prix, après le carême
Revenez, à condition
Qu'en obtenant permiſſion,
Nous prenions congé tout de même.

A Durgau, le 8 Décembre 1757.

AU SIEUR GELLERT.

Le Ciel, en diſpenſant ſes dons,
Ne les prodigue point d'une main libérale,
Il nous refuſe plus que nous ne recevons:
Pour tout peuple, à peu près ſa faveur eſt égale;

Les François ſont gentils, les Anglois ſont profonds:
Mais s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,
Notre orgueil fait changer en roſes nos chardons:
Au talent du voiſin nous préférons le nôtre.
A Sparte régnoit la valeur;
Mars ſe plut d'y former de fameux capitaines,
Tandis que la molle douceur
Des beaux-arts enchanteurs reſpiroit dans Athènes.
De Sparte nos vaillans Germains
Ont hérité l'antique gloire;
Combien de grands exploits ont rempli leur hiſtoire!
Mais s'ils ont trouvé les chemins
Qui vont au temple de mémoire,
Les fleurs ſe fanent en leurs mains
Dont ils couronnent la victoire.
C'eſt à toi, Cygne des Saxons,
D'arracher ce ſecret à la nature avare;
D'adoucir dans tes chants, d'une langue barbare
Les durs & déteſtables ſons.
Ajoute par les vers que ta Muſe prépare,
(Sur les pas du divin Maron)
Aux palmes des vainqueurs dont le Germain ſe pare,
Les plus beaux lauriers d'Apollon.

ÉPITRE A PHYLLIS,

Faite pour l'uſage d'un Suiſſe.

Un certain Dieu qu'on adore à Cythère
M'avoit, Phyllis, engagé ſous vos loix;
Je ſoupirois, je me flattois de plaire,
Et mon bonheur paſſoit celui des rois,

Lorſqu'un démon au regard ſanguinaire,
Démon cruel qui ſème le trépas,
Au ſein affreux des fureurs de la guerre,
M'entraîna loin de vos divins appas.
Hélas! Phyllis, quelle eſt la différence
Du ſort heureux & de la jouiſſance
Qu'un tendre amour m'offroit entre vos bras,
Au ſort affreux qu'à préſent votre abſence
Me fait trouver ici dans la licence
D'un camp où Mars remplit tout de fracas.
Je vois ici la brillante Victoire
Mener gaîment dans l'horreur des combats,
Cent jeunes fous, que Mars de ces climats
S'en va dans peu plonger dans la nuit noire.
Hélas! Phyllis, tout ce peuple d'ingrats,
Du tendre amour a préféré la gloire.
Que vois-je encor? de rapides repas,
Remplis d'ennui, ſans qu'un mot d'alégreſſe
Oſe égayer le front de la ſageſſe.
Pour s'eſcrimer on engloutit les plats:
Tels ſont mes jours, mes ennuis, ma détreſſe.
Ah! qu'ils ſont loin de la délicateſſe,
Et des plaiſirs qui naiſſent ſur les pas
De mon aimable & charmante maîtreſſe!
Quand même ici parmi tous ces ſoldats
On donneroit des banquets d'Épicure,
Où prodiguant les dons de la nature
On ſerviroit des piles d'ananas,
Sans ma Phyllis, dont je fais tant de cas,
Ce luxe exquis & tout ce qu'il procure,
Non, par l'Amour, ne me toucheroit pas.
Pour achever cette noble peinture,

Sachez qu'ici l'on couche ſur la dure ;
Point de repos, l'on trotte nuit & jour.
Au-lieu de voir ces beaux yeux d'où l'amour
Lance le trait dont je ſens la bleſſure,
Je vois des yeux avides de capture,
Au regard dur, & dont le maintien fier
Paroît peu fait à ſupporter l'injure,
Mais bien plutôt, ſelon la conjoncture,
A défier & Thérèſe & l'enfer.
Quand tout ému mon cœur ſe repréſente
Le beau corail d'une lèvre charmante
Qui m'invitoit à des baiſers ardens,
Voilà-t-il pas, dans un gros d'inſolens,
De vieux ſoudards retrouſſant leur mouſtache,
Dont le petun tient lieu d'odeur, d'encens.
Tout auſſi-tôt de ces lieux je m'arrache,
Et dépité, plein d'horreur pour les camps,
De mon amour la bleſſure rouverte,
Me renouvelle à chaque inſtant la perte
De vos appas & de vos agrémens.
Ainſi Vénus punit un cœur volage,
Qui ſans raiſon imprudemment s'engage
Chez la Fortune, au camp, dans les haſards,
Fuit de Cythère, & porte ſon hommage,
Malgré l'Amour, à l'homicide Mars.
Ainſi ſouvent, ſans qu'il ſe le propoſe,
Suivant l'inſtinct d'une inconſtante ardeur,
Le papillon s'envole de la roſe,
Et voltigeant ſans fin de fleur en fleur,
Sur un muguet l'inſenſé ſe repoſe,
Et par dépit en ſuce la liqueur.
Je crois, Phyllis, à la métempſycoſe ;

ÉPITRE
A MA SŒUR DE BAREUTH.

ENFIN, chère ſœur, je reſpire,
Et ne reſpire que pour vous;
Le ſort eſt las de ſon courroux,
La Fortune vient de me rire.
Ces fiers Autrichiens de nos deſtins jaloux,
Dans les champs de Liſſa diſſous,
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,
Et vont dans la Bohème oublier leurs dégoûts.
Recevez de mon cœur cette offrande futile,
La ſeule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.
O mon eſpoir! ô mon aſile!
Ma divinité, mon appui!
C'eſt vous dont l'amitié ſi ferme & ſi durable
Me tendit un bras ſecourable,
Lorſque nos combattans paroiſſoient terraſſés,
Et d'un empire formidable,
Les fondemens bouleverſés.
Mes parens, mes amis, timides & glacés,
M'abandonnoient déjà dans ce péril extrême;
Le ſeul qui me reſtât, ma ſœur, ce fut vous-même:
Fort de cet appui précieux,
Je ne redoutois plus le ſort injurieux.
O céleſte amitié! divine & pure flamme!
Suprême bien d'une belle ame,
Dont la main avare des Dieux
Daigne ſi rarement favoriſer la terre!
Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,

Aux

Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la guerre?
Ah ! faut-il voir d'ingrats un corps aſſocié,
Monarques arrogans du bruit de leur tonnerre,
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pitié,
Et l'intérêt avide, étincelant de rage,
Convertir l'univers, à lui ſacrifié,
En théâtre ſanglant de meurtre & de carnage,
Où la deſtruction naît de l'inimitié ?
Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,
Parmi ces horribles ſcandales,
Votre cœur conſerva, quoiqu'il fut épié,
Le feu ſacré de l'amitié,
Ce feu cent fois plus pur que celui des Veſtales.
En vain les mortels corrompus,
De l'infidélité vous ont tracé l'exemple ;
Leurs perfides regards, honteux & confondus,
Sont forcés d'avouer que votre ame eſt le temple,
Le refuge ſacré des antiques vertus.
C'eſt vous qui rendez véritable
Tout ce qu'a rapporté la Fable
D'Oreſte, de Pylade & du tendre Niſus.
Si j'avois le pinceau d'Apelle,
Je peindrois votre cœur fidèle,
Et la conſtance & la ferveur
Dont, ô mon adorable ſœur !
Vous avez combattu ma fortune cruelle.
Voyez, parens ingrats, quelle eſt votre noirceur !
Comparez-vous à ce modèle,
Vous tous, qui pour votre malheur
Ne ſentîtes jamais ſi vous aviez un cœur :
Que cet exemple vous rappelle
Tout le ſublime & la grandeur

De la tendreſſe fraternelle.
Ah ! mon auguſte ſœur, pour chanter votre nom,
Je laiſſe aux eaux de l'Hipocrène
Les ſoins de ranimer une vulgaire veine,
Et les Muſes de l'Hélicon
Ne ſont pas les dieux que j'invoque.
Plein d'une amitié réciproque,
Mon cœur me tient lieu d'Apollon ;
Pour exprimer comme il vous aime,
Pour s'ouvrir ou ſe dévoiler,
Le ſentiment ſuffit, il ſe peint de lui-même,
Et c'eſt à lui ſeul de parler.
Éclatez, doux tranſports de ma reconnoiſſance ;
Portez au bout de l'univers
Le récit des complots de tant de rois pervers
Qui préparoient ma décadence,
Et le récit de la conſtance
D'une ſœur, qui pendant mes plus affreux revers
De tous mes ennemis a bravé la puiſſance,
Et voulut par perſévérance
Partager avec moi le triomphe, ou les fers.
Publiez ſes vertus au delà des déſerts
Où le Guèbre à genoux adore
Les rayons naiſſans de l'aurore,
Les portant au delà des mers
Où Neptune étend ſon empire,
Juſqu'aux lointains climats où le ſoleil expire ;
Et que d'un pôle à l'autre on entende en tous lieux
Qu'un mérite auſſi grand, ſi digne qu'on l'admire,
L'élève juſqu'au rang des Dieux.
Ces ſentimens, ma ſœur, avec des traits de flamme,
Sont gravés au fond de mon ame :

Vainqueurs de l'abſence & du temps,
Ils ſeront fermes & conſtans,
Juſqu'au terme fatal, où vers la triſte rive,
Caron tranſportera mon ame fugitive
Dans le ſombre ſéjour où l'univers s'enfouit,
Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus vive,
Nos peines, nos plaiſirs, où tout s'évanouit.

A Striegau, le 28 Décembre 1757.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Que la peur des ennemis avoit déterminé à quitter Berlin.

Restez, Marquis, dans cet aſile
Où mes Pénates & mes Dieux
Protégent le ſéjour tranquille
Que j'héritai de mes aïeux,
Sans crainte que dans d'autres lieux
Le Ruſſe inſolent vous exile.
Envoyez pour vous à Paris,
De Mons, affronter la chicane,
Y recueillir tous les débris
De ces biens qu'un père en ſoutane
Vous ôta, pour plaire à Fleuris,
Dont votre jeuneſſe profane,
Livrée au tendre amour, aux ris,
Jadis ne connut pas le prix.
Puiſſe toute la pharmacie
Vous fournir de puiſſans ſecours,
Pour allonger de votre vie

L'agréable & fortuné cours !
Mais, cher Marquis, ſans vous déplaire,
Je crois, en dépit du docteur,
Que ce n'eſt point l'apothicaire
Qui peut nous vendre le bonheur.
Un eſprit libre de frayeur
Que la philoſophie éclaire,
Peut, nonobſtant ſon méſentère,
Et foie, & rate, avec tumeur,
Un ſquirre, un cancer, un cautère,
Triompher des maux qu'il reſſerre,
Par le fonds de ſa belle humeur.
Quoi ! dans ces lieux remplis d'alarmes,
Le guerrier boit, s'amuſe & rit ;
Ni la mort, ni le bruit des armes
Ne ſauroient émouſſer les charmes
Du plaiſir qui ſe reproduit :
Et vous pourriez vous en défendre,
Vous, qui libre de tous les ſoins,
N'avez point de remparts à prendre ?
Vous, qui ſans travaux, ſans beſoins,
Chaque nuit pouvez vous entendre
Avec Babet, & ſans témoins ?..
Ah ! tandis que moi miſérable,
En Dom Quichotte véritable,
Je cours les grands événemens,
En donnant chaque jour au diable
Les triumvirs impertinens ;
De votre ſort plus favorable
Puiſſiez-vous jouir fort long-temps !

En Août de 1758, vers le temps de la bataille de Zorndorf, au ſiège d'Olmutz, à Klein Laten.

ÉPITRE
A MA SŒUR DE BAREUTH,
Sur ſa maladie.

CHÈRE ſœur, de tout temps l'homme peu raiſonnable
Languit ſtupidement ſous le joug de ſes ſens.
Le tonnerre gronda, la crainte formidable
Érigea les autels, alluma ſon encens :
Le grand, le merveilleux lui parut adorable,
Sa peur lui fit des dieux de tous les élémens ;
L'on conſacra des bois au culte des Furies,
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,
L'éther devint Saturne, & tant d'idolâtries
Dûrent leur origine aux terreurs des enfers.
Ceux que l'ambition embrâſa de ſa rage,
Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,
Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
Jouirent des honneurs deſtinés aux héros.
Dès-lors l'apothéoſe eut des routes aiſées :
Le ciel tout étonné de ces cultes nouveaux,
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux ;
Et ſi quelques vertus furent diviniſées,
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévots.
Mais parmi tant de dieux que s'étoit forgés l'homme,
Auxquels ſa folle erreur avoit ſacrifié,
L'encens ne fuma point dans Athènes, ni Rome
Pour le premier de tous, le dieu de l'Amitié,
Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples ;
Tant le vulgaire foible, & fait pour s'égarer,

Confond ce qu'il doit craindre ou qu'il doit adorer.
Sans doute l'univers manquoit de grands exemples:
Le fidèle Euryale & le tendre Niſus,
Et Théſée & Pirithoüs,
Leurs héroïques faits, leurs faſtes reſpectables,
N'étoient que des anciennes fables.
Pour donner du luſtre aux vertus,
Il faut des héros véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine ſœur, que j'honore & révère,
Dont mon orgueil ſéduit ſe vante d'être frère,
Si Delphes, ſi Colchos, en des temps fortunés,
Avoient pu rencontrer dans leurs murs étonnés
Un cœur comme le vôtre, une vertu ſi rare;
Les temples, les autels de feſtons couronnés,
Le peuple, le pontife, à vos pieds proſternés,
La victime tombant ſous un glaive barbare,
Tout vous eût aſſuré l'hommage des mortels,
Leur amour, leur reconnoiſſance,
Du prix de l'amitié connoiſſant l'excellence,
Vous auroient ſous ſon nom conſacré des autels.
Qui ſentit mieux que moi ſa bénigne influence?
Dans mes jours fortunés & dans ma décadence
Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers,
Ah! pourrai-je oublier cette amitié conſtante,
Senſible, courageuſe, & toujours agiſſante,
Et qui ſut compenſer les maux que j'ai ſoufferts?
Lorſque ma fortune expirante,
Offroit ma dépouille ſanglante
Aux tigres, de carnage & de ſang affamés;
Lorſque mon propre ſang, rebelle à la nature,
Dans ces jours déſaſtreux & de malheurs ſemés,
Joignit les triumvirs, pour aigrir ma bleſſure;

Lorſque j'étois enfin, proſcrit, infortuné,
De tout ſecours abandonné,
O vous, mon ſeul refuge ! ô mon port, mon aſile !
Votre amitié calmoit ma douleur indocile,
J'oublios dans vos bras mes oppreſſeurs altiers,
Mon cœur dans votre ſein épanchoit ſes complaintes ;
Votre tendre pitié partageant mes revers,
Diſſipoit par un mot mes mortelles atteintes,
Et fort de vos vertus, je bravois l'univers.
A combien de dangers votre ame généreuſe
S'expoſa pour me ſecourir,
Moi, qui préférois de périr
A l'image trop douloureuſe
Des maux que je craignois de vous faire ſouffrir !
Jamais on ne vit de modèle
D'une tendreſſe auſſi fidelle
Que celle que vous m'accordez :
Si la vertu rend immortelle,
Ses lauriers vous ſont deſtinés.
Qu'un cœur pétri de boue, ame vile & commune,
Fermée au ſentiment, inſenſible à l'honneur,
Place le ſouverain bonheur
A poſſéder ces biens, jouets de la fortune,
Recherchés, pourſuivis avec trop de chaleur,
Et dont la jouiſſance eſt toujours importune ;
Pour qui poſſède votre cœur,
Eſpoir ſur lequel je me fonde,
Le doit préférer, chère ſœur,
A tous les tréſors de ce monde.
Si ces ambitieux, ces ſuperbes eſprits
Qui trament ma ruine & pourſuivent ma vie,
Pouvoient de ce grand cœur connoître tout le prix,

Mon trône cefferoit d'attirer leur envie,
Ils ne combattroient plus, ils ne ſeroient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
Mais quel trouble ſoudain, me coupe la parole ?
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours ſereins,
Quand, pour adoucir mes chagrins,
Votre ſouvenir me conſole,
Des cris lugubres & perçans
Me font frémir d'effroi, me glacent tous les ſens.
Mes yeux chargés de pleurs ſe couvrent de ténèbres ;
Les Grâces, les Vertus, ſous des voiles funèbres,
Font retentir ces lieux de longs gémiſſemens ;
L'œil éploré, baiſſé, négligeant tous leurs charmes,
Elles vont publier, ſe baignant dans leurs larmes,
Et vos dangers & mes tourmens.
La mort, l'affreuſe mort menace votre vie ;
Les Dieux jaloux de leurs bienfaits,
A mon bonheur portent envie,
Et le trépas, d'un bras impie,
S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits !
Les vertueux liens de deux amis parfaits.
Non, jamais la nature avare
N'avoit de ſes fécondes mains
Vu ſortir un préſent plus parfait, ni plus rare,
Que celui qu'elle fit, vous donnant aux humains.
Peut-être le ſéjour où l'audace & le crime
Ne ceſſent de ſe déborder,
Eſt indigne de poſſéder
Un cœur ſi généreux, une ame ſi ſublime.
Hélas ! quand je voyois l'univers infecté
De perfides complots, de trahiſons atroces,

Malgré de ſages loix, des mœurs toujours féroces,
Je m'étois cent fois révolté
Contre tant de ſcélérateſſe ;
Et ſouvent de l'auſtérité
Pouſſant à l'excès la rudeſſe,
Ma haine confondoit ſans ceſſe
Le crime avec l'humanité ;
Mais par un retour de ſageſſe
Mon eſprit rappelloit, pour ſortir de l'ivreſſe,
De vos rares vertus la divine ſplendeur,
Et pardonnoit en leur faveur
A tous les vices de l'eſpèce.
Dieux protecteurs des malheureux,
Dieux ſenſibles & pitoyables,
Qui recevez les pleurs des humains miſérables,
Toi, qui de l'amitié forma les premiers nœuds,
Mes Dieux, ſoyez-moi favorables,
Entendez mes cris douloureux,
Et ne permettez pas qu'en vain je vous implore !
Dérobez au trépas une ſœur que j'adore ;
Agréez mon encens, mes larmes, mes ſoupirs.
Si juſque dans les cieux ma voix ſe fait entendre,
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardens déſirs,
Le ſeul bien qu'à jamais de vous j'oſe prétendre.
Conſervez les précieux jours
De votre plus parfait ouvrage ;
Que la ſanté brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal ſoit toujours leur partage.
Si l'inflexible ſort qui nous donne la loi
Demande un ſanglant ſacrifice,
Daignez éclairer ſa juſtice ;

Que ſon choix rigoureux ne tombe que ſur moi,
J'attends ſans murmurer, victime obéiſſante,
Que l'inexorable trépas,
De ma ſœur détournant ſes pas,
Veuille émouſſer ſur moi ſa faux étincelante.
Mais ſi tant de faveurs que j'oſe demander
Sur un foible mortel ne peuvent ſe répandre,
O mes Dieux! daignez m'accorder,
Que nous puiſſions tous deux au même jour deſcendre
Dans ces champs ombragés de myrthes, de cyprès,
Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau renferme notre cendre!

A MILORD MARÉCHAL,

Sur la mort de ſon frère.

Vous pleurez, cher Mylord? votre douleur amère
Redemande un héros, un ami tendre, un frère:
La gloire qui l'ombrage aux portes du trépas,
Quoiqu'illuſtrant ſon nom, ne vous conſole pas.
Cette noble union que le ſort a détruite,
Fut moins l'effet du ſang, que l'effet du mérite:
J'ai vu de ſes beaux jours éteindre le flambeau,
Et j'ai de ſes lauriers couronné ſon tombeau.
Dans ce combat affreux, s'il eût encor pu vivre,
Son bras auroit forcé la victoire à le ſuivre;
Mais de l'airain tonnant les foudres en courroux
Prêt à triompher d'eux, l'abattent ſous leurs coups.
Fatale ambition, que d'illuſtres victimes,
Que d'amis, de héros moiſſonnés par tes crimes!
Nos hameaux, nos cités, tous nos états ſont pleins
De parens éplorés, de veuves, d'orphelins,

Qui réclament en vain par leurs cris, par leurs larmes,
Nos vengeurs moiſſonnés par le tranchant des armes.
Ah! la gloire s'achète au prix de trop d'horreurs;
Mes lauriers teints de ſang ſont baignés de mes pleurs.
Dans ces calamités, dans ces douleurs publiques,
Je me vois accablé de malheurs domeſtiques:
En moins de deux hivers, tel eſt mon triſte ſort,
Sur tout ce que j'aimois j'ai vu fondre la mort:
Elle enleva ma mère, & ſon fils & ſa fille.
O jours de déſeſpoir! quel coup pour ma famille!
Une mère, l'eſpoir, l'honneur de notre ſang,
Un frère jeune encor, l'héritier de mon rang,
Une ſœur, vrai héros, vaſte & puiſſant génie,
A laquelle à jamais mon ame étoit unie!
Pour ne point ſuccomber ſous de pareils tourmens,
Il faut un cœur d'airain, privé de ſentimens,
Aux cris de la nature obſtinément rebelle,
Qui ne connut jamais d'amitié mutuelle.
Dans l'abîme des maux où le ſort m'a plongé,
Le cœur rongé d'ennuis & l'œil de pleurs chargé,
D'une réflexion mille fois repouſſée,
La ténébreuſe horreur occupe ma penſée:
On nous dit que ce Dieu, qu'au ciel nous adorons,
Eſt doux, juſte & clément; & Milord, nous ſouffrons;
Comment concilier ſes entrailles de père
Avec l'homme accablé du poids de ſa miſère?
Jeune, foible, imprudent, éperdu, ſans repos,
Dès ma première aurore en butte à tous les maux,
Les vices, la douleur, & le péril m'aſſiége.
J'ignore mon deſtin: d'où viens-je? où ſuis-je? où vais-je?
J'éprouve en parcourant ce cercle étroit des ans
De ſouffrance & de maux les douloureux tourmens;

Quand je touche à la fin de ma triſte carrière,
La fille Atropos vient pour clore ma paupière,
Et la vertu divine & le crime infernal
Dans ce monde maudit, ont un deſtin égal.
Rien ne fléchit ce Dieu, ni le prix des offrandes,
Ni l'odeur des parfums ; il eſt ſourd aux demandes
Des mortels écraſés par ſes cruels décrets.
Les voilà révélés, ces importans ſecrets.
Milord, qu'importe donc la triſte connoiſſance
De ce bras qui m'accable & cauſe ma ſouffrance,
Si la mort de mes maux peut ſeule me ſauver?..
Il eſt, il eſt des maux qu'un mortel doit braver ;
La ſtoïque raiſon dont le flambeau m'éclaire,
M'apprend à me roidir contre un malheur vulgaire,
A calmer le chagrin, à diſſiper l'effroi
D'un déſaſtre qui peut n'influer que ſur moi.
On a vu des mortels dont l'ame peu commune
Foule aux pieds la grandeur, mépriſe la fortune,
D'un infame intérêt déchire les liens,
Tranquille, inébranlable en perdant les faux biens,
Et dans ſa décadence, aux trahiſons en butte,
Oppoſe un front ſerein aux apprêts de ſa chûte.
Ne croyez pas, Milord, que j'emprunte le ton
De l'homme chimérique inventé par Platon :
Loin de vous étaler l'emphaſe ſcolaſtique,
C'eſt moi qui parle, inſtruit par ma dure pratique.
J'ai vu mes ennemis ſaccager mes États,
J'ai vu mes vœux trahis par le ſort des combats ;
Près de mes oppreſſeurs ſe ſont rangés mes proches,
Sans m'emporter contr'eux en de juſtes reproches ;
J'ai vu ſouvent la mort prête à fondre ſur moi,
Sans qu'un trouble ſecret m'ait fait pâlir d'effroi.

Dans nos calamités, la commune épouvante
N'a pu rendre un moment ma conſtance flottante;
Le pouvoir abſolu, le faſte, la ſplendeur
Étoient des objets vils pour mon ſuperbe cœur.
Prêt à perdre cent fois la vie & mes provinces,
Le ſort qui contre moi réunit tant de princes,
N'a pu me rendre encore un objet de pitié :
Mais s'il touche aux ſaints nœuds que forme l'amitié,
Par cet endroit cruel, cher Milord, il m'accable.
Achille, au talon près étoit invulnérable.
A tout autre malheur on trouve des ſecours;
Le temps après l'orage amène de beaux jours.
Mais qui peut réparer des pertes éternelles ?
Quand la mort a bleſſé de ſes flèches cruelles
Ces parens, ces amis, objets de nos ſouhaits,
On s'en voit ſéparé, cher Milord, pour jamais :
Réclamez-les aux cieux, évoquez l'enfer même,
L'Achéron ne rend plus ceux qu'on pleure & qu'on aime;
L'irrévocable loi de la fatalité
A ce terme arrêta notre témérité.
Pour toujours, chère ſœur, je vous ai donc perdue!
La main d'un Dieu cruel ſur ma tête étendue,
Par des coups redoublés à me perdre occupé,
Au plus ſenſible endroit à la fin m'a frappé.
Avec mille regrets, ô mânes que j'adore!
Je rappelle les jours de ma première aurore,
Où ſi-tôt que mon cœur a paru s'animer,
Mes premiers ſentimens furent de vous aimer.
De l'amour des vertus l'heureuſe ſympathie
Forma notre union par l'eſtime nourrie,
Et bientôt la raiſon développée en nous,
Conſacra pour jamais des ſentimens ſi doux.

Quand pourrai-je briſer mes entraves dorées,
Quand pourrai-je quitter ces funeſtes contrées,
Et hâter ce moment, à mes chagrins ſi doux,
Qui me réunira, divine ſœur, à vous?
Nos ombres, dès ce jour, des Dieux favoriſées,
Parmi le peuple heureux des plaines élyſées,
Sans craindre le deſtin qui ne peut les troubler,
De tant de maux ſoufferts pourroient ſe conſoler;
Et nos deux cœurs brûlant de flammes éternelles,
Aux reſpectables loix de l'amitié fidèles,
Cultiveroient en paix cette tendre union.
Quoi! ma raiſon s'égare, ah! quelle illuſion
Me dépeint de ces lieux l'image menſongère?
D'un ſonge ſéduiſant la vapeur paſſagère
Sur nos ſens engourdis règne dans le ſommeil;
L'auſtère vérité le diſſipe au réveil.
Oui, la raiſon détruit par ſa clarté réelle
Le fantôme chéri d'une vie immortelle:
Tout ce qu'on ſe promet du ciſeau d'Atropos,
C'eſt un oubli profond, un durable repos.
L'irrévocable loi met nos cendres éteintes
Hors du pouvoir des Dieux, à l'abri des atteintes:
Là, nous ne craindrons plus ces troubles orageux,
D'un aveugle deſtin enfans impétueux;
De cent rois conjurés les armes triomphantes
Contre des corps détruits deviennent impuiſſantes.
Le chagrin dévorant qui nous ronge le cœur,
Et l'abreuve à longs traits d'une amère douleur,
En de froids oſſemens ne trouve plus ſa proie;
Du Ciel en vain ſur eux le courroux ſe déploie:
On ne viole point l'aſile de la mort;
Elle eſt des malheureux le refuge & le port.

C'eſt

C'eſt donc un bien réel que de ceſſer de vivre.
Ce moment fortuné de nos maux nous délivre:
Dès que nous avons bu des ſources du Léthé,
Tout ce qui fut, eſt tel que s'il n'eût point été.
Tant d'illuſtres Romains, dans des revers extrêmes,
Ont ſu par le trépas s'en délivrer eux-mêmes.
Que d'exemples fameux, ſoutenus de grands noms,
Les Catons, les Curius, les Brutus, les Othons!
On les imite à Londre, & l'Anglois libre & ferme,
Aux rigueurs du deſtin preſcrit lui-même un terme.
Qu'un miſérable eſclave, encor flétri des fers,
Redoute plus la mort que des affronts ſoufferts,
Il peut vivre en infame & mourir comme un lâche;
Sa baſſe ignominie à nos regards ſe cache;
Par la honte avili, par l'opprobre écraſé,
Son exemple odieux eſt par-tout mépriſé...
L'école des héros fournit d'autres maximes,
La gloire en recueillit les ſentences ſublimes;
Son crayon nous traça les chemins de l'honneur,
Nous apprit à dompter la foibleſſe & la peur,
Et nous dit, que ſouffrir que le ſort nous outrage,
C'eſt moins humilité que défaut de courage.
Les Dieux, par un accord conforme à nos ſouhaits,
Promirent à nos jours d'attacher leurs bienfaits;
Mais ce bien corrompu, le bien ne peut plus être,
On doit y renoncer, tout homme en eſt le maître:
Rompant le fil fatal de ſes jours déſaſtreux,
On leur rend tout le bien que l'on a reçu d'eux.
Voilà, dans les horreurs du deſtin qui m'accable,
Les ſentimens ſecrets d'un cœur inébranlable,
Qui ſans importuner le Ciel par ſon encens,
Sans mendier de lui ni faveurs, ni préſens,

De ſon joug dégoûté, déſabuſé du monde,
Vit, par l'unique eſpoir ſur lequel il ſe fonde,
Que s'il ſauve l'État, quitte de ſon emploi,
Il pourra diſpoſer en liberté de ſoi.

De Breslau, en Décembre 1758.

ÉPITRE
AU MARQUIS D'ARGENS.

Non, Marquis, ton eſpoir s'abuſe,
Si tu crois qu'auprès d'Apollon
Jamais une folâtre Muſe
Me ramène au ſacré vallon.
Détrompé de l'erreur d'un nom,
Et de l'oripeau de la gloire,
Je laiſſe au temple de mémoire
Courir qui voudra s'y placer,
Sans que dans la gliſſante route
Aucun poſtulant me redoute,
Ou que j'y puiſſe embarraſſer.
Mon corps s'uſe, mon eſprit tombe.
Des ſoins, des chagrins dévorans
Creuſent ſous mes pas chancelans
Imperceptiblement ma ſombe.
Chargé de fardeaux accablans,
Et glacé par le froid des ans,
Irai-je d'une voix tremblante
Chevroter des hymnes divins,
Et de Calliope expirante,
Ranimer les feux preſqu'éteints?

Au ſein de l'horreur, des alarmes ;
Dans le tumulte & les hazards,
Crois-tu que ſous nos étendards,
Parmi le carnage & les armes ;
Et l'énorme fracas des camps ;
Les Graces prodiguent leurs charmes ;
Et daignent m'inſpirer leurs chants ?
Je vois ces Nymphes fugitives,
Timides, errantes ; craintives ;
Chercher des aſiles plus doux :
Leurs pas ſe détournent de nous ;
Pour ſe fixer ſur cette rive
Où la paix habite avec vous.
Vois ici, de meurtres avides ;
L'œil enflammé, de rang en rang ;
Les implacables Euménides
Se baigner dans des flots de ſang...
Comment à cette race impie
Le Ciel uniroit-il jamais
Ces tendres filles du génie ;
Des beaux-arts & de l'harmonie ;
De l'opulence & de la paix ?..
Qui voudroit joindre à la fanfare
La flûte ou la douce guitare,
Feroit un mêlange odieux.
Il faut qu'en ce monde bizarre ;
Chaque choſe ſoit en ſon lieu ;
C'eſt pourquoi la Nature ſage,
Aux êtres, par un juſte choix ;
De dons divers fit le partage.
L'inſtinct qui leur preſcrit des loix,

Aſtreint chacun à ſon uſage.
Une agréable & tendre voix
Échut à ces chantres des bois
Qui nous charment par leur ramage ;
L'aigle, le vautour dévorant,
Armés d'un cœur plein de courage,
De ſerres & d'un bec tranchant,
Des airs appercevant leur proie,
Pouſſent des cris aigus de joie,
Et la déchirent en volant.
Le ſort de notre foible eſpèce
Eſt (n'en déplaiſe à ta ſageſſe)
Comme celui des animaux.
Chacun reçut dès ſa jeuneſſe
Certains talens, certains défauts.
L'homme que la raiſon éclaire,
Sait ſe limiter dans ſa ſphère,
Ou s'il en ſort mal à propos,
Il devient le jouet des ſots.
Hercule, dont la main fatale
Acheva tant de grands travaux,
Lorſqu'il filoit aux pieds d'Omphale,
Mettoit en pièces ſes fuſeaux.
Moi, qu'un aveugle deſtin guide
Sur les pas du fameux Alcide,
Moi donc, qui m'oppoſe aujourd'hui
A des brigands auſſi perfides,
A des monſtres plus homicides
Que ceux qu'il écraſa ſous lui ;
Prétends-tu que ma main déçue,
Faite à manier ſa maſſue,

Déchire du premier début
Les cordes de l'aimable luth
De Tibulles & de Chapelle,
Ou la lyre à mes doigts rebelle
Sur laquelle Homère chanta,
Et rendit la fable immortelle
Que ſon beau génie inventa?..
Ah! laiſſe ma Muſe groſſière,
Avec ſon harnois martial,
Couvert de ſang & de pouſſière,
S'eſcrimer comme un Annibal,
Comme Amadis, ou Diomède,
Dom Quichotte, Ajax ou Tancrède,
Et de la guerre qui m'excède,
Abréger le cours infernal.
Bientôt la gazette fidelle
T'apprendra la grande nouvelle,
Que nos preux chevaliers errans,
Marchant en pompe ſolemnelle,
Ont attaqué; remplis de zèle,
Des moulins qu'agitent les vents,
Dont ils emporteront une aile.
La très-ſainte religion,
Ainſi qu'un ſublime héroïſme,
Ont inſpiré le fanatiſme.
Bien des héros, grands de renom,
Pouſſant la gloire à l'optimiſme,
Sont Dom Quichottes dans le fond.
Mais, ſans acharner ma critique
Sur cette démence héroïque,
Je ſens, ô Marquis! mon appui,
Combien ma verve germanique

Sur ta cervelle académique
Répand un ſombre & froid ennui.
Crois-m'en, il eſt dur pour moi-même
D'ennuyer un ami que j'aime
Par des vers tracés au haſard;
Mais je veux, ſi je ne t'amuſe,
T'inſtruire comme à leur égard
Il faut que ta ſageſſe en uſe.
Au crépuſcule, quand la nuit
T'apparoît ſur ſon char d'ébène,
Quand ton eſprit, las de la gêne
Où le travail l'avoit réduit,
Quitte Euripide & Démoſthène,
Pour chercher le duvet du lit,
Prends alors ce ſoporifique:
Je te vois au premier diſtique,
En commençant de t'aſſoupir,
Soupirer, bâiller & dormir.
Puiſſent ces vers peu ſupportables,
A ton repos plus favorables,
De ton aſile ténébreux,
Bannir ces fantômes hideux,
Enfans de rêves effroyables,
Et t'amener, ſelon mes vœux,
Toujours des ſonges agréables!

A Landshut, le 29 d'Avril 1753.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur ce que le maréchal Daun avoit reculé de Torgau juſqu'à Dreſde en 1760.

Marquis, quel changement ! moi chétif, moi profane,
Qui fréquente peu le ſaint lieu ;
Moi ſans toque & brevet dont la faveur émane
Du ſacré ſerviteur des ſerviteurs de Dieu,
Qui m'anathématiſe & me damne ;
Moi dont l'attachement au culte naturel
Ne reconnut jamais que la pure doctrine,
Empreinte dans nos cœurs par une main divine,
Ne ſervis ni Baal, ni le Dieu d'Iſraël ;
Moi que l'adverſité nourrit à ſon école,
Qu'à Vienne un frauduleux écrit
A dépeint errant & proſcrit ;
Moi que plus d'un miniſtre en ſon cerveau frivole,
Plus d'un cafard tondu, décoré d'une étole,
Sur le vague récit d'un téméraire bruit
Avoit cru de long-temps détruit ;
Par un coup imprévu l'inconſtante fortune,
Qui me ſacrifia pour plaire à mes rivaux,
Contr'eux a tourné ſa rancune
Et me relève ſur les flots :
Et cet homme bénit, ce dévot perſonnage,
Qui dévore ſon Dieu cinquante fois par an,
Qui pour triompher de Satan,
De Vienne à Cloſter-Zell trotte en pélerinage,

Héros qui par brevet eut le titre de ſage,
Sans avoir été terraſſé,
Recule chaque nuit de village en village,
Comme un barbet meurtri qui fuit le voiſinage
Du cuiſinier qui l'a feſſé.
O fantaſque fortune! enfin en eſt-ce aſſez?
Comme de notre ſort ta cruauté ſe joue!
Celui-ci ſous un dais eſt par ta main placé,
Et celui-là du trône eſt jeté dans la boue.
Mais le ſouvenir du paſſé
Sur l'avenir enfin m'éclaire;
Toi-même tu m'appris le cas
Que d'une coquette on doit faire:
Nonobſtant tes divins appas,
Ni ta tendreſſe menſongère,
Ni ton brillant retour ne me ſéduiront pas.
Mais dis-moi par quelle ſottiſe
Vas-tu te frotter à l'égliſe?
Contre un ſaint qu'elle canoniſe,
Tu prends l'intérêt d'un damné;
Dis-moi quel pouvoir t'autoriſe
A pourſuivre un prédeſtiné?
Que diront dans les cieux & la * * & Bellones,
De la farce que tu leur donnes;
Et que dira ſa ſainteté?
Ne penſe pas qu'on te pardonne
Ce tour de ta déloyauté;
Crains, qu'outré de ta manie,
A Rome on ne t'excommunie.
En ce cas, l'univers en treſſaillant d'effroi,
Frappé de cette dure & terrible ſentence,

(Tandis que tout mortel au fond du cœur t'encenſe)
Par crainte de l'enfer s'enfuira loin de toi;
Et ton temple déſert & vide
Nous fera la même pitié
Que le ſacré temple où réſide
La déeſſe de l'amitié.
Depuis, en ruminant ſur cette ample matière,
Marquis, j'ai trouvé la raiſon
Pourquoi cet homme orné de toque & de toiſon
D'une écreviſſe a pris la démarche en arrière.
Le vieux Satan, eſprit malin,
A nous nuire, toujours enclin,
Naguère l'induiſit d'une étrange manière;
Par des travaux nombreux il occupa ſon temps,
Si bien que deux jours du printemps,
Le guerrier fatigué ne dit point ſon bréviaire;
Et quoique ſon grand nom à Vienne ſoit prôné,
Par ſaint Népomucène il ſe vit condamné
A faire un bout de pénitence,
Et la Fortune exécuta
D'un tour de main cette ſentence;
Voilà comment il recula.
Après quoi de toute œuvre pie,
Tout bon Chrétien préſomptueux,
Scrutant ſon zèle faſtueux,
Des ruſes de Satan & de ſoi ſe méfie.

ÉPITRE A VOLTAIRE,

Qui vouloit négocier la paix.

C'EST donc vous qui croyez m'exhorter à la paix !
Elle a fait de tout temps le but de mes souhaits ;
J'eſpère vainement d'en célébrer la fête.
Neptune, & non pas moi, peut calmer la tempête ;
C'eſt aux antiques Dieux, de l'Olympe habitans,
A réprimer les mers, à renfermer les vents.
Pour moi, nouveau ſevré dans la troupe céleſte,
Je dois borner mes ſoins à quelqu'avis modeſte ;
Mais je connois des Dieux, doux, ſages, bienfaiſans,
Qui toujours modérés, toujours concilians,
Déplorant dans leur cœur les ſouffrances publiques,
Occupent leurs vertus de projets pacifiques.
Pour l'altière Junon, Virgile vous l'a dit,
De nos cruels débats ſon orgueil s'applaudit ;
Souvent dans l'univers, répandant les alarmes,
Des Dieux trop aveuglés pour elle ont pris les armes.
C'eſt elle que l'on vit ſur les bords phrygiens,
Perſécuter Hector, Priam & les Troyens ;
Et ſur des fugitifs ſa colère acharnée,
Pourſuivit par les mers Anchyſe avec Énée.
L'Europe aſſez long-temps trop docile à ſes loix,
Ouvre un œil faſciné, pour la première fois,
Et d'un regard hardi confond ſon impoſture.
On s'élève, on s'indigne, on éclate, on murmure :
» Faut-il, dit-on, flexible à ſes impreſſions,
» Fomenter nos malheurs & nos diſſentions ?
» En vils gladiateurs, pour aſſouvir ſa rage,

» Nous baigner dans des flots de ſang & de carnage,
» Et toujours des combats contempler l'appareil ? »
La raiſon aſſoupie eſt au jour du réveil
Par de vains préjugés dans le trouble engagée ;
Dans peu de l'impoſture elle ſera vengée :
Le tourbillon fougueux qui pouſſoit tous ces corps,
A par ſa violence épuiſé ſes efforts ;
Il s'appaiſe en grondant, eſſoufflé, hors d'haleine,
Et ne fatigue plus les ſables de l'arène.
Le ſtupide habitant de ces vaſtes forêts,
Auquel le Dieu du jour a refuſé ſes traits,
Dans le fond ténébreux d'un repaire ſauvage,
Déteſte par inſtinct la guerre qu'il partage :
Juſqu'aux lieux entourés par d'éternels glaçons,
La voix de l'équité parle au cœur des Lappons.
Que dis-je ?... vos François, qui ſous différens titres
Des droits des nations s'érigeoient en arbitres,
Votre dieu de la Seine & vos rois plébéïens,
Depuis que la fortune échappe à leurs liens,
Répriment en ſecret cette fougue effrénée,
Qui prétendoit des rois dicter la deſtinée :
L'abattement ſuccède à ces bruyans tranſports...
Voyez votre patrie en proie à ſes remords ;
Elle ſort à la fin d'un rêve fantaſtique,
Et libre des ardeurs d'un accès frénétique,
Recouvrant ſes eſprits, le jour & la ſanté,
La France ouvre les yeux & revoit la clarté ;
D'un rayon de bon ſens l'éclatante lumière
Abat les préjugés qui couvroient ſa paupière :
Ces fantômes qu'un ſonge engendre avec l'erreur,
Dont un ſang bouillonnant nourriſſoit la vapeur,
Se diſſipent ſoudain, & la vérité nue,
Par cent objets fâcheux vient occuper ſa vue.

A ſes regards ſurpris, quel odieux coup-d'œil!..
Elle voit le faux dieu (*) créé par ſon orgueil,
Ce monſtre qu'engendra ſa haine dévorante,
Au ſacrilège ſein de la diſcorde ardente,
Dont les membres divers ſont autant de tyrans,
Prêts à ſe déchirer pour leurs vains différens,
Qui prompts à la ſervir, prompts à tomber ſur elle,
Sont l'appui dangereux de ſa triſte querelle.
Elle-même s'étonne en trouvant en tous lieux
Les effets qu'ont produits ſes tranſports odieux,
Terribles monumens de cruauté, de rage,
D'un orgueil inſenſé, trop déplorable ouvrage;
De la Viſtule au Rhin cent pays déſolés,
Leurs murs encor fumans, leurs peuples immolés,
Toute l'horreur qui ſuit une infernale guerre.
C'eſt elle enfin qui ravagea la terre.
Hélas! on ne ſent point dans ſon égarement
Juſqu'où peut entraîner un fougueux ſentiment;
Elle-même en rougit, elle a peine à le croire:
Voltaire effacera ce trait de ſon hiſtoire,
Et ſon roi dégoûté d'inutiles forfaits,
Las de tant d'embarras, reſpirera la paix.
Cette paix lui devient utile & néceſſaire;
Ses peuples opprimés périſſent de miſère,
Ses tréſors par l'Autriche ſe trouvent épuiſés,
Ses héros par l'Anglois vaincus ou diſperſés,
Ses vaiſſeaux ſouverains d'Éole & de Neptune,
Échoués ou battus, maudiſſent leur fortune.
Un vaſte État fondé dans un climat lointain,
Qui portoit pour tribut du bord américain

(*) Le Triumvirat.

Ces poiſſons recherchés du zèle apoſtolique,
D'abſtinence & de jeûne aliment catholique,
Ce Canada conquis par ſes fiers ennemis,
Aux hérétiques mains des Bretons eſt ſoumis.
La France ſans tréſors, ſans vaiſſeaux, ſans ſyſtême,
Sans Québec, eſt réduite à manquer au carême.
La paix, la ſeule paix, peut enfin la tirer
Du malheur que le temps doit encore empirer.
Dans ſon accablement, ſon orgueil plus flexible,
Aux maux du genre-humain entr'ouvre un cœur ſenſible,
Et paroît s'empreſſer d'en terminer le cours:
La modération éclate en ſes diſcours;
De ſon eſprit altier les funeſtes maximes
Font place aux ſentimens des ames magnanimes.
Le peuple qu'éblouit ce généreux effort,
Penſe qu'il va jouir des biens de l'âge d'or,
Qu'étouffant la diſcorde ainſi que la vengeance,
Son bonheur & la paix lui viendront de la France.
Mais ce peuple imbécille eſt dupé par les grands,
Oppreſſeurs des États, du monde ſous-tyrans,
Qui ſans ceſſe abſorbés dans des projets ſiniſtres,
Des attentats fameux ſont les cruels miniſtres.
Que de leurs ſons flatteurs la douce impreſſion
Ne vous détrompe point de leur ambition;
Leur dehors eſt couvert du fard de la juſtice,
Leur cœur impénétrable eſt rempli d'artifice:
Vainement ſous un maſque ils penſent ſe cacher;
D'une main aſſurée il le faut arracher,
Il faut, en découvrant leurs paſſions iniques,
Expoſer au grand jour ces démons politiques.
Ces farouches mortels ſi durs & ſi hautains,
Tendres pour l'intérêt, pour nous pleins de dédains,

Des viſions qu'enfante un cerveau né mal-ſain ;
Regardent en pitié la rêverie obſcure.
Pour votre inſenſé de Berlin,
C'eſt dans l'Apocalypſe, où Newton ne vit goutte,
Qu'il a trouvé notre deſtin ;
Du vieux démon l'eſprit malin
Jamais ne l'inſpira ſans doute ;
Et s'il falloit l'apprécier,
Je parirois, quoi qu'il en coûte ;
Que certes il n'eſt pas ſorcier.
Abandonnons dans ſon délire
Le peuple à ſes préventions :
Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire
En mille ſuperſtitions.
Du brillant merveilleux le chimérique empire
Le réduit en ſujétion ;
Il ne ſait point ce qu'il admire,
Le préjugé fait ſa raiſon.
Il craint les maux qu'il enviſage :
Si par trop de foibleſſe il ſe livre à l'erreur ;
S'il croit légérement au fortuné préſage
Que lui débite un impoſteur,
C'eſt qu'il ſent ne pouvoir réſiſter au malheur.
Non, non, ſage Marquis, quand même notre courſe
Nous offriroit encor d'autres calamités,
Contre les traits cruels des deſtins irrités,
Cherchons dans la vertu notre unique reſſource ;
Oppoſons la raiſon à nos ſens révoltés :
Contre une âpre & longue ſouffrance,
Une inébranlable conſtance
Triomphera du ſort & des adverſités.
Un homme courageux, dont le mâle génie

S'élance

S'élance hardiment par un ſublime effort
Des fanges de la terre au palais d'Uranie,
Des hautes régions de la philoſophie
Jette un coup-d'œil égal ſur la vie & la mort:
Son ame, inaltérable aux ſecouſſes du ſort,
Contemple le néant du monde,
La vanité, l'orgueil, l'erreur dont il abonde,
Et voit que tout commence & que tout doit finir.
Ainſi lorſque l'orage gronde,
Le ſage dans ſon cœur garde une paix profonde,
Et ſans s'inquiéter d'un funeſte avenir,
Il l'attend ſans le prévenir.
Il s'arme contre l'infortune,
Quel qu'en ſoit le décret cruel,
Puiſque ſans ſe ſouſtraire à cette loi commune,
Mortel, il doit ſubir le deſtin d'un mortel.

A Pretſchendorf, le 5 Janvier 1760.

Sur la lecture du Salomon de VOLTAIRE.

Hé bien, j'ai vu dans Salomon
Que l'enchantement de ce monde,
La gloire, l'intérêt, l'amour, l'ambition,
Le charme ſéducteur où mon bonheur ſe fonde,
Qu'enfin, tout eſt illuſion.
Si l'homme eſt malheureux, c'eſt par réflexion.
Dans ſon égarement, par pitié qu'on le laiſſe!
Quand Salomon ſur moi s'affaiſſe,
Quoique ſans doute il ait raiſon,

Il me remplit de ſa triſteſſe,
Il exagère encor le deſtin qui m'oppreſſe :
Cet impitoyable docteur
Même en la réveillant irrite ma douleur.
Non, ſon hypocondre ſageſſe
Ne vaut point l'agréable ivreſſe
Où me plonge une douce erreur ;
Et ſi la vérité n'eſt faite pour perſonne,
S'il faut être trompé, qu'ainſi le Ciel l'ordonne,
J'aime mieux, puiſqu'il faut choiſir,
(Que Salomon me le pardonne)
Ne l'être que par le plaiſir.

ÉPITRE A D'ALEMBERT,

Sur ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie & brûlé ſes Ouvrages en France.

Un ſénat de Midas, en étole, en ſoutane,
A proſcrit, nous dit-on, vos immortels écrits ?
Son imbécillité condamne
Les ſages & les beaux eſprits.
La ſuperſtition, l'erreur & l'ignorance,
Les juges du bon ſens ſeroient-ils à Paris ?
Avec quelle fureur, avec quelle impudence,
Ces prêtres de Baal que l'enfer a vomis,
Ont exercé leur violence
Sur l'art de raiſonner, à leurs arrêts ſoumis !
Telle parut jadis dans ce jour de ravage
De leurs cruels aïeux la ſanguinaire rage,

Quand Paris s'égorgeoit, la Saint-Barthélemi.
Barbares Viſigoths, qu'oſez-vous entreprendre ?
Opprobre de nos jours, votre férocité
Vous empêche donc de comprendre,
Que malgré les complots de votre iniquité,
La raiſon & la vérité
Sont comme le phénix qui renaît de ſa cendre ?
Nonobſtant les brouillards qu'exhaloient les erreurs
De vos conciles & ſynodes,
Galilée eut raiſon ; & vos inquiſiteurs
N'ont pu par les bûchers, ni les cris des docteurs,
Anéantir les antipodes.
Mais qui vous rend perſécuteurs ?
Pourquoi votre rage inſenſée,
Par les convulſions de ſa fureur preſſée,
S'offenſe-t-elle, enfin, que de ſavans auteurs,
Organes du bon ſens, nous peignent leur penſée ?
O comble de forfaits ! ô ſiècle ! ô temps ! ô mœurs !
Je laiſſe en paix l'amas de vos ſonges trompeurs,
De votre ſyſtême apocryphe :
Le crime vous décèle, indignes impoſteurs ;
Le vicaire de Dieu, votre premier pontife,
Protège des conſpirateurs,
Des monſtres portugais, dont les complots perfides
Armoient contre leur roi des ſujets parricides ;
L'événement l'atteſte, & l'Europe en frémit,
Le ſage qui l'apprend, en ſilence gémit.
Quoi ! Rome en ce ſiècle ſervile
Devient le refuge & l'aſile
Du crime qui s'y raffermit !
Un ordre qui d'Ignace a reçu ſa doctrine,
Complote dans ſon ſein le meurtre & la ruine

Des États & des citoyens.
Oſez-vous, fêtoces Chrétiens,
Qui juſqu'au ſanctuaire, au milieu de vos temples (*),
D'attentats inhumains fourniſſez des exemples,
Calomnier encor la vertu des Païens?
Si vous les accuſez de crimes,
Furent-ils comme vous barbares & cruels?
Songez au nombre de victimes
Dont l'inquiſition a rougi les autels.
Votre Dieu, des ames ſublimes
Exige des vertus, non le ſang des mortels.
Platon diroit, voyant vos fêtes triomphales,
Ces innocens menés aux bûchers ſolemnels,
Que vous ſacrifiez ces victimes fatales
A des déités infernales.
Ah! juſqu'à quand les nations
Souffriront-elles ces ſcandales,
Et l'abus des religions?
Voilà, voilà pourquoi ces monſtres à tonſure,
Ces charlatans de l'impoſture,
Défenſeurs criminels des intérêts du Ciel,
Sont pleins d'acharnement, de fureur & d'envie
Et contre la raiſon & la philoſophie.
Voilà pourquoi des flots d'amertume & de fiel
Sont répandus ſur votre vie.
Ces fourbes, en tremblant dans leur obſcurité,
Craignoient que la raiſon, d'une vive lumière,
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,
Nous décelât la vérité.

(*) L'hoſtie empoiſonnée qu'ils donnèrent à un Empereur : je crois Henri VII.

Laiſſez ramper dans la pouſſière
Ces fléaux de l'humanité.
Qu'ils inſultent le ſage en diſant le bréviaire,
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité ;
De leur croaſſement la clameur paſſagère,
O ſage d'Alembert ! pour votre eſprit auſtère,
N'eſt qu'un ſon frivole, un vain bruit,
Qui ſur l'aile des vents ſe diſſipe & s'enfuit.
Amant de vérités ſolides, éternelles,
Sans vous embarraſſer en d'abſurdes querelles,
Du haut du firmament à vos calculs ſoumis,
Mépriſez tous vos ennemis.
Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,
Vos découvertes immortelles,
Tandis que leur audace ameute des pervers,
Et qu'à ſon tribunal l'idiot vous aſſigne,
Par un ſort plus noble & plus digne
Vous éclairerez l'univers.

ÉPITRE
A MA SŒUR AMÉLIE,
Sur le Haſard.

NON, vous ne croyez point que l'humaine miſère
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire,
Et c'eſt avec raiſon : de ſa félicité
Rien ne peut altérer l'impaſſibilité...
Ce Dieu, ſourd à nos vœux, ignore nos demandes,
Et lorſque ſes autels fument de nos offrandes,
Inſenſible aux parfums dont on vient l'encenſer,

Sans daigner nous punir, ſans nous récompenſer,
A d'auſſi vils objets loin d'attacher ſa vue,
Ne gouvernant qu'en grand cette maſſe étendue,
Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,
Aux primitives loix il ſoumet l'univers.
Mais quelle eſt, direz-vous, cette ſource féconde
De deſtins différens que l'homme a dans le monde ?
Si Dieu ne prévoit rien, s'il n'a rien réſolu,
S'il n'étend point ſur nous ſon pouvoir abſolu,
De ce nombre infini de fortunes diverſes,
De ſuccès, de revers, de grandeurs, de traverſes,
Qui de nos triſtes jours rempliſſent le courant,
L'homme ſeroit-il ſeul le puiſſant artiſan ?
Nous a-t-on bien prouvé ce qu'avance Voltaire,
Où l'imprudent périt, le prévoyant proſpère ?
Je ne veux pas, ma ſœur, miſanthrope fâcheux,
Outrant de notre état le deſtin malheureux,
Ravaler devant vous, avec trop de rudeſſe,
Les lueurs que ſouvent accorda la ſageſſe.
La nature aux humains diſpenſant ſes faveurs,
Fut avare en tout temps de dons ſupérieurs ;
Cependant l'on a vu l'art & la politique
Préparer des ſuccès au vainqueur du Granique,
Céſar joignant l'audace à ſes prudens deſſeins,
Par ſon puiſſant génie aſſervir les Romains.
A côté des héros que leurs exploits ſignalent,
Mahomet ou Vaſa peut-être les égalent.
De ces âges nombreux avant nous écoulés,
Parmi tant de grands faits ſans choix accumulés,
Il eſt bien peu de noms dignes qu'on les rappelle.
La vertu rarement a le bonheur pour elle...
N'apperçevez-vous pas la foule d'inconnus,

De fous, d'extravagans aux honneurs parvenus,
Sans grace, ſans talens, ſans eſprit, ſans mérite,
Paſſer étourdiment à leur grandeur ſubite
Les regards éblouis d'un éclat emprunté,
Dédaigneux, arrogans, ivres de vanité,
Des peuples proſternés mépriſer les hommages,
Tandis que le malheur perſécute les ſages?
Le monde eſt donc, ma ſœur, l'empire du haſard;
Il élève, il détruit : bizarre à notre égard,
Il uſurpe les droits de notre prévoyance.
Ne vous figurez point cette aveugle puiſſance,
Ce dieu du paganiſme, émule du Deſtin,
Qui diſpoſe de tout ſans choix & ſans deſſein;
Le haſard eſt l'effet de ces cauſes ſecondes,
Dont les reſſorts couverts de ténèbres profondes,
Sous leur déguiſement ſachant nous échapper,
Par leur fauſſe apparence ont l'art de nous tromper.
Le philoſophe ſait que dans toutes les choſes,
Les effets ſont produits du ſein fécond des cauſes;
D'un pas ſûr, mais tardif, par le raiſonnement
Il remonte au principe après l'événement.
L'inſolent politique, ambitieux & ſombre,
Porte d'un bras hardi ſa lumière en cette ombre;
Il perce l'avenir ſans l'avoir apperçu;
Il règle, embrouille tout, & ſe trouve déçu.
L'aveugle en tâtonnant prend pour des certitudes
La trompeuſe apparence & les viciſſitudes,
Et dans ce labyrinthe, ardent à pénétrer,
Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,
Bronchant à chaque pas au bord des précipices,
Qui peut lui révéler les bizarres caprices
De tant de foibles rois pétris d'illuſions,

Changeans dans leurs faveurs, jouets des paſſions ?
Quels ſeront les devins, ou quels eſprits ſublimes
Pourront lui déſigner l'eſpèce de victimes
Que l'Ange deſtructeur, armé par le trépas,
Moiſſonnera l'hiver au ſein de tant d'États ?..
Qu'un roi ſoit emporté, que ſon fils le remplace,
Le monde politique en prend une autre face ;
Par d'autres paſſions ſe laiſſant dominer,
Sur un plan différent ce roi va gouverner ;
De nouvelles erreurs chaſſeront les anciennes,
Changeront les motifs des faveurs ou des haines.
Mais, que dis-je ? au conſeil, un moindre choc ſuffit.
Qu'on exile un miniſtre, une femme en crédit,
Jamais les ſucceſſeurs dans ces premières places,
De leurs devanciers n'ont pourſuivi les traces,
Et ſouvent dans les cours, pour un moindre ſujet,
Tout prend une autre forme & change de projet.
Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues horribles,
Des révolutions les ſecouſſes terribles,
C'eſt l'océan en proie aux aquilons fougueux :
De leur contraire effort, le choc impétueux
Fait ſoulever les flots, les enfle, les irrite,
Les pouſſe avec fureur, les rompt, les précipite,
Et la mer mugiſſante, en frappant à ſes bords,
Y jette en reculant des débris & des morts.
Notre frêle vaiſſeau, ſans mats & ſans bouſſole,
Flotte ſans avirons au gré du vague Éole,
Il range des écueils, il déſire un abri ;
L'un trouve ſon ſalut où l'autre avoit péri.
La prudence n'eſt donc qu'un art de conjecture :
L'exemple prouve bien cette vérité dure.
Étoit-ce ſon mérite, étoit-ce ſa beauté,

Qui du rang le plus bas & de l'obſcurité,
Quand ſes attraits flétris touchoient à leur automne,
Éleva Catherine & la mit ſur le trône?
Si d'un œil amoureux le lubrique regard
Ne l'eût dans ſes tranſports fait convoiter au Czar,
A ſon deſtin obſcur à jamais condamnée,
Le Pope dans Moſcow ne l'eût pas couronnée.
Mais conſultons ſans choix les faſtes de l'amour;
Entre mille beautés qui brilloient à ſa cour,
Pour remplacer trois ſœurs qui furent ſes maîtreſſes,
Louis n'adreſſa point ſes vœux à des ducheſſes;
L'indigne rejeton d'un financier proſcrit
Devint l'heureux objet dont ſon cœur ſe nourrit:
Toujours plus amoureux & reſſerrant ſes chaînes,
En ſes mains, de l'État Louis remit les rênes.
Ce d'Amboiſe en fontange eſt l'Atlas des François,
A ſon bureau ſe vend & la guerre & la paix.
Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,
C'eſt l'indolent Bourbon que l'habitude enchaîne,
Et ces charmes divins que nous n'aurions connus
Qu'en quelque temple obſcur, ſous les loix de Vénus,
Décident à préſent des deſtins de l'Europe.
Dites-moi quel devin habile en horoſcope,
En conſultant les cieux & ſon aſtre en naiſſant,
Pouvoit lui préſager ce deſtin floriſſant?
Élevée en exil depuis ſa tendre enfance,
De ſon ambition, l'orgueilleuſe eſpérance
N'avoit oſé former des vœux auſſi hardis;
D'Étiol en l'épouſant la mit en paradis.
Nous, que l'expérience inſtruiſit dans les brigues,
Qui connoiſſons les cours & leurs ſourdes intrigues,
L'artifice commun à tous les courtiſans,

Qui pour mieux ſupplanter des rivaux tout-puiſſans
Flattent des ſouverains les paſſions ſecrètes,
Les charment au moyen d'aimables marionnettes
Dont ils font avec art jouer tous les reſſorts,
Et maîtres de leurs cœurs en règlent les tranſports :
Nous voyons l'intérêt, les ruſes, les adreſſes,
Qui font naître ou baiſſer le crédit des maîtreſſes,
Et dans ce vil emploi qui dégrade les grands,
Ils ſemblent tour-à-tour eſclaves ou tyrans.
Parmi ces demi-dieux, entre ces perſonnages
Que la faveur créa, l'Europe a vu des pages,
Des brigands de finance, arbitres des humains,
Des reclus tonſurés, devenus ſouverains,
Et des greffiers poudreux, en France connétables.
Ces exemples récens, ma ſœur, ſont innombrables :
L'occaſion ſert mieux que ne font les projets.
Mais pour en revenir à de plus grands objets,
Abandonnons des cours l'habitant idolâtre,
La guerre me fournit un plus vaſte théâtre.
C'eſt-là que la fortune étale avec orgueil
Et ſon mépris bizarre & ſon flatteur accueil.
Parmi tant de guerriers dont le nombre l'aſſiège,
Ses dons ſont prodigués à ceux qu'elle protège ;
Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,
Et noircit les talens de leurs compétiteurs.
Dans la noble carrière où le héros s'élance,
Son génie au haſard diſcute l'influence ;
Mais il épuiſe en vain ſes ſoins & ſes efforts,
Il dépend malgré lui des plus foibles reſſorts.
Ces hommes ramaſſés dont ſe forme une armée,
Sont les vils inſtrumens qui font ſa renommée ;

La crainte, le désordre, ou l'ardeur du soldat,
Fixent l'incertitude & le sort du combat.
Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,
Ses solides projets attestent son mérite :
C'est d'eux qu'on doit juger, & non sans fondement
L'applaudir, le blâmer, selon l'événement.
Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.
Eugène, dont le nom présageoit la victoire,
Parut trop confier ses succès aux hasards,
Alors qu'il insulta les fameux boulevards
Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade ;
Il brave les périls, son cœur le persuade
Qu'il peut forcer ses murs & renverser ses tours,
Avant que l'ennemi lui porte des secours.
Le Visir indigné vient l'assiéger lui-même ;
Il envoie aux Chrétiens la disette au teint blême ;
Le désespoir, la mort s'offrent à leurs regards.
Pressés par le Visir, accablés des remparts,
Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine :
Tout conspiroit enfin à la perte d'Eugène.
Il faut mourir ou vaincre : un noble désespoir
L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout prévoir :
Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées ;
Tout cède ; des mourans les campagnes jonchées
Laissent un libre cours aux vainqueurs empressés ;
Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.
Long-temps le vieux Visir tint par sa résistance
Le sort des deux États en égale balance ;
De ses nobles desseins les beaux commencemens
Furent mal secondés par les événemens ;
Le Germain couronné des mains de la Victoire,

En emporta lui ſeul l'avantage & la gloire.
Ah ! ſi jamais, Eugène, un de tes hauts projets
Aux yeux d'un guerrier ſage annonça des ſuccès,
Ce fut près de Luzare, où tes ſoins & ta ruſe
Ont préparé le piège au François qui s'abuſe.
Te dérobant, tu pars, & plus prompt que l'éclair,
Des digues du Zero, ton camp eſt à couvert :
A ces bords dangereux, ſans nulle défiance,
Vendôme conduiſoit les guerriers de la France.
Eugène attend l'inſtant que le ſoldat mutin
Sorte du camp François pour courir au butin ;
Pendant tout ce déſordre il veut par la ſurpriſe
Fixer en ſa faveur la fortune indéciſe.
Quel fut l'effet d'un plan ſi bien imaginé ?
Un François curieux, par la digue borné,
Y monte ſans deſſein ; il voit dans la campagne
Eugène & ſes héros vengeurs de l'Allemagne :
Il vole en rapporter la nouvelle en ſon camp ;
Bientôt on ſe raſſemble, on combat ſur le champ :
Eugène fut battu. Tel eſt le ſort des armes.
Dans ce métier ſi dur, & pourtant plein de charmes,
Souvent un rien peut nuire, & dérober le fruit
Du plus ſavant deſſein preſqu'à ſa fin conduit.
Eugène l'éprouva lorſqu'il ſurprit Crémone ;
Par un canal ſecret que ne connoît perſonne,
Il entre dans la ville, il borde le rempart.
On l'en croit déjà maître. Admirez le haſard :
Un Irlandois actif, qui veilloit pour la France,
Accourt auprès du Pô, prépare ſa défenſe ;
La garniſon l'apprend, tout ſe joint à ſon corps,
On combat, on repouſſe, on redouble d'efforts ;
Le François enhardi, que le ſort favoriſe,

Force enfin le héros d'abandonner ſa priſe...
Le haſard rit ainſi de l'orgueil des humains,
En ſe jouant, dérange & confond leurs deſſeins;
Injuſte dans ſes choix, capricieux, volage,
Il ſert le téméraire & ſe refuſe au ſage.
En vain de l'avenir l'eſprit eſt occupé:
Quel homme à ſon deſtin jamais eſt échappé?
Il eſt bien des malheurs qu'un inſenſé s'attire;
Bornons-nous aux revers qu'on ne ſauroit prédire.
Marlborough, que l'Anglois a ſi bien déſigné,
Qui livrant des combats les avoit tous gagnés,
Qui n'aſſiégea jamais de place ſans la prendre,
Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,
Marlborough, le héros, l'ame du parlement,
S'eſt vu précipiter par Madame Maſſan,
Qui d'Anne juſqu'alors ſuivante peu connue,
Anima contre lui la Reine prévenue;
Cette intrigue de cour pour un frivole objet
De vingt rois alliés dérangea le projet.
Vous parlerai-je encor de la flotte invincible,
De ce grand armement, formidable & terrible,
Dont l'immenſe appareil couvrant le ſein des mers,
Aux Bretons d'un tyran alloit porter des fers?
L'Angleterre frémit & parut confondue:
Un grain de vent s'élève, & la flotte eſt perdue.
Mais où vit-on jamais plus de calamités,
L'enchaînement fatal de plus d'adverſités,
Qu'en fournit des Stuarts la malheureuſe hiſtoire?
J'en rappelle à regret la ſanglante mémoire.
Ces peuples deſcendus des Pictes indomptés,
Contre leurs ſouverains ſourdement irrités,
A l'abri de leurs loix ont exilé leur Reine:

Auprès d'Éliſabeth, Marie a fui leur haine :
Elle y cherche un aſile, elle y trouve un cachot,
Et l'Anglois, ſon vengeur, la traîne à l'échafaud.
Mais après ſon trépas, à ſa famille illuſtre,
Le trône des Bretons rendit ſon premier luſtre ;
Ce théâtre ſanglant, entouré de dangers,
Lui laiſſa du bonheur, des momens paſſagers.
Aux tranſports turbulens d'un peuple fanatique,
On voit Charle oppoſer ſa foible politique ;
Il trouve un ennemi cruel & factieux,
Profond, entreprenant, ſage, artificieux,
Qu'aucun travail n'abat, qu'aucun danger n'étonne,
Qui d'un bras téméraire oſe ſaper le trône,
Abuſe le vulgaire, écraſe le puiſſant,
Et couvre ſes forfaits du nom du Dieu vivant.
Cromwel de tous côtés ayant tendu ſes pièges,
Dans le ſang de ſon Roi teint ſes bras ſacrilèges,
Et Charle ſouffre enfin, pour comble d'attentats,
Un ſupplice inoui, digne des ſcélérats.
Ainſi finit ce prince, exemple mémorable,
Que la grandeur mondaine, un rang ſi reſpectable
Ne garantiſſent point contre un dur aſcendant.
Bientôt Jacques-Second, plus foible & moins prudent,
Tremblant, déconcerté par ſa fille & ſon gendre,
De ce trône ſanglant fut contraint de deſcendre.
Et ce jeune Édouard que nous avons tous vu,
Au rang de ſes aïeux à demi parvenu,
En héros vagabond courir à ſa ruine,
Prouve par ſes deſtins ſa funeſte origine.
Sans aller parcourir l'hiſtoire du levant,
Que ne dirai-je pas du ſort du jeune Iwan ?
D'un monarque déjà pourſuivi dès l'enfance,

Une nuit renverſa ſon trône & ſa puiſſance;
Une femme tremblante, ivre de volupté,
Raſſemble des ſoldats à la hâte ameutés,
Enchaîne le monarque au ſein de ſa patrie,
Et le fait tranſporter captif en Sibérie.
Quels faits humilians pour l'orgueil des humains!
Que de vils inſtrumens ont d'étonnans deſtins!
J'ai ſouvent reconnu par mon expérience
Combien peu ſert le fil de la vaine prudence.
Quand j'entrai dans le monde, en ma jeune ſaiſon,
Je dus tout au haſard & rien à la raiſon;
Ardent, préſomptueux, je m'en ſouviens encore,
Je brûlois d'imiter des héros que j'honore:
Du centre des plaiſirs & des bras du repos,
Sur les traces de Mars je volois aux travaux.
Un vieux Sertorius de l'école d'Eugène
Pour traverſer mes vœux fut envoyé de Vienne;
Tout ce que peut fournir l'expérience & l'art,
Fut employé par lui pour fixer le haſard:
Dans ma ſécurité Neuperg m'alloit ſurprendre;
J'ignorois ce qu'un ſage étoit près d'entreprendre;
J'ignorois juſqu'aux lieux où s'aſſembloient ſes corps,
Son approche, & ſur-tout ſes deſſeins, ſes efforts;
Un transfuge arrivé découvrit le myſtère.
On ſe prépare; on marche, on joint ſon adverſaire,
La Victoire pour nous décida des combats.
La Fortune en ces temps accompagnoit mes pas;
Sous ſa protection mon eſprit devint ſage;
Depuis, par ſon penchant inconſtant & volage,
Déſertant nos drapeaux, prompte à m'abandonner,
Chez Daun & ſur ſes camps nous la vîmes planer.
La perfide, en marquant ſa barbare alégreſſe,

Perſécute à préſent ma prochaine vieilleſſe ;
Les dangers, les écueils rempliſſent mes chemins,
Et la plume & l'épée échappent de mes mains.
Vous avez vu, ma ſœur, dans des jours que j'abhorre,
De l'audace & du crime inſenſément éclore
Ce monſtre politique, inſolent, égaré,
De rapines, de ſang, de meurtres altéré,
Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,
Qui raſſemble en ſes flancs d'éternels adverſaires,
Careſſe avec fureur ſes dangereux ſerpens,
Prêt à ſe déchirer, tient ſa rage en ſuſpens,
Pour aſſurer ma chûte & preſſer ma ruine.
Apprenez à préſent quelle eſt ſon origine,
Par combien de forfaits, des peuples ignorés,
L'enfer, de tant de rois a fait des conjurés.
Quel myſtère odieux faut-il que je découvre ?
De Vienne à Pétersbourg, & de Stockholm au Louvre,
La fraude, l'impoſture, & l'intrigue de cour,
Font ſervir à leur but & la haine & l'amour.
L'Autrichien répand l'or & la calomnie :
Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conſeillés,
De ſes vrais ennemis ſe fait des alliés.
Sa fière ambition, ſa vengeance infernale,
Au fond de leur palais introduit la cabale.
D'un paiſible automate on aigrit les eſprits ;
Là, pleure une princeſſe ; ici, des favoris.
Il communique ainſi ſes fureurs politiques
Aux dociles eſprits des princes pacifiques,
Qui ſans s'appercevoir de leur égarement,
Vienne, de ta grandeur deviennent l'inſtrument.

Je reſſens les effets du crime qui les lie ;
C'eſt moi qui ſuis puni de leur vague folie ;
Perſécuté, vaincu, mon ſort m'a fait la loi,
Ou de vivre en eſclave, ou de mourir en roi.
C'eſt en vain que l'on penſe éviter ſon naufrage !
L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage ?
Et comment détromper des princes aveuglés,
Par des fourbes chéris ſans ceſſe enſorcelés ?
Pouvois-je enfin gagner des maîtreſſes perfides,
Ou réchauffer le cœur de nos amis timides ?
Pouvoit-on préſager que jamais les humains
Verroient marcher enſemble & François & Germains,
Et Ruſſes & Suédois, tous étouffant leurs haines,
Réunis & d'accord pour me charger de chaînes ?
Que l'Empire entraîné par ce fougueux torrent,
Contre ſon protecteur s'armât pour ſon tyran ?
Mais quittons ces faux Dieux qui font gémir la terre,
Retournons aux haſards que j'éprouve à la guerre ;
De nos fleuves germains tous les bords ſont couverts
De peuples raſſemblés des bouts de l'univers.
A leur nombre accablant il faut que je m'oppoſe ;
Si je couvre un pays, c'eſt l'autre que j'expoſe :
Je vole à l'ennemi le plus audacieux,
Je l'atteins, une voix m'appelle en d'autres lieux.
Luttant de tous côtés contre une hydre de princes,
Mon bras ſeul ne peut plus garantir nos provinces.
Tandis que mon État par eux eſt envahi,
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs ames ?
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames,
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir leurs vœux,
L'opprobre & le mépris de nos derniers neveux ?

Lorſque de tant de maux mon ame eſt oppreſſée,
Un démon des ſoldats dérange la penſée;
Ce qui me paroît blanc, à leurs yeux paroît noir:
Leurs chefs auſſi troublés n'ont plus des yeux pour voir;
Un brouillard triſte & ſombre offuſque leurs idées.
Je ſuis environné d'ames intimidées,
J'attiſe les lueurs de leur foible raiſon;
J'oppoſe, mais en vain, l'antidote au poiſon.
Le nombre d'ennemis, le danger qui s'augmente,
Des revers tout récens accroiſſent l'épouvante.
Cependant l'ennemi remuant, inquiet,
Roule dans ſon eſprit un dangereux projet.
Il faut ou le combattre, ou ſuccomber ſur l'heure;
Il faut que d'un héros l'ame ſupérieure
Donne l'exemple en tout; du dernier au premier.
Ainſi, près de l'Euphrate un antique palmier
Élève les rameaux de ſa ſuperbe tête,
Brave, ſans s'ébranler, l'aſſaut de la tempête,
Tandis que l'aquilon au bord des vives eaux
Courbe les tendres joncs & briſe les roſeaux.
Mais ces roſeaux, ma ſœur, de nos combats décident,
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'intimident?..
Ainſi, dans les palais, ou dans les champs de Mars,
En ce monde maudit il n'eſt que des haſards.
Malgré tous les calculs qui règlent ſa conduite,
L'orgueilleuſe raiſon ſe trouve enfin réduite
A confeſſer ici que l'homme en tout borné,
Suit le torrent du ſort dont il eſt entraîné.
Mais à quoi, dira-t-on, peut ſervir la prudence,
Si ſes ſecours ſont vains, ſes efforts ſans puiſſance?
Autant nous vaudroit-il dans nos jours mal ourdis,
En ſecouant ſon joug agir en étourdis.

La prudence n'eſt point, il eſt vrai, panacée
Qui chaſſe tous les maux dont l'ame eſt oppreſſée ;
Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heureux,
Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.
Elle cède aux rigueurs du ſort qui ſe ſoulève ;
C'eſt un fil qui conduit, mais ce n'eſt pas un glaive
Propre à trancher les nœuds de la difficulté.
De tant d'écueils où l'homme auroit été jeté,
Des maux qu'on apperçoit ſon ſecours nous préſerve ;
Sa circonſpection qui veille, & nous conſerve
A travers les dangers d'un pas prémédité,
Nous guide, entre la crainte & la témérité,
Par une route étroite aux humains peu commune.
Souvent ſa patience a laſſé la fortune.
Elle attend tout du temps, mais ſans le prévenir,
Et jamais ſon orgueil ne régla l'avenir...
Laiſſons donc le deſtin dans ſes demeures ſombres,
Nous voiler ſes arrêts d'impénétrables ombres ;
En ſouffrant les revers, ſans en être abattu,
Il faut s'envelopper, ma ſœur, dans ſa vertu.

A O. Pretſchendorf, le 7 Janvier 1760.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur des louanges qu'il donnoit au Roi.

Non, jamais courtiſan au langage flatteur,
N'a d'un encens plus fin ſu nourrir ſon idole,
Que vous, qui prodiguez à votre ſerviteur
Un parfum qui pour lui ne vaut pas une obole.
Je ne ſuis plus, Marquis, frais de l'école,

Ni dans ce bel âge enchanteur
Où notre ame ingénue, encor novice & folle,
Avale avidement un poiſon ſéducteur.
La louange eſt une vapeur
Qui devant le bon ſens ſe diſſipe & s'envole;
La vérité ſévère, à l'œil plein de rigueur,
Se montre à mes regards, & pourſuit de l'erreur
Un fantôme aimable & frivole,
Que l'amour-propre allaite & forme dans mon cœur.
Elle m'offre un miroir où, lorſque je m'y mire,
Je puis de mes défauts compoſer la ſatyre;
J'y vois avec étonnement
Ce bonnet redouté que ſur ma tête griſe
Avec ſes deux mains lourdement
A fait enfoncer la ſottiſe.
Quel que ſoit mon penchant enclin à m'admirer,
Marquis, dans cet état je ne puis m'y livrer.
Ah! qu'il eſt différent, au ſein de la victoire,
Tout couvert de lauriers moiſſonnés par la gloire,
D'avoir dompté, ſoumis des peuples belliqueux,
Ou d'être maltraité, chaſſé, battu par eux.
Ce n'eſt pas le chemin du temple de mémoire,
Mais bien de l'hôpital, ou d'un deſtin affreux.
A mes foibles talens je ſais rendre juſtice;
Et dans ces jours de ſang, dans ces temps orageux,
Sans ceſſe au bord du précipice,
Mes malheurs me ſervent d'indice
De mon peu de capacité,
Et me font étouffer ma folle vanité.
Non, mon ame n'eſt pas aſſez fière, aſſez haute,
Pour ne point avouer que ſouvent par ma faute
J'eſſuyai de cruels revers.

Sous mes pas incertains mes ennemis pervers
Ont à loisir creusé des gouffres, des abîmes.
J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts;
Mais l'honneur dont je suis les altières maximes,
M'a peut-être entraîné dans des piéges couverts.
Trop peu fait pour goûter un remède timide,
J'ai su lui préférer un conseil généreux:
En le prenant toujours pour guide
Il me sembloit moins odieux,
S'il falloit être malheureux
Sous le bras qui me persécute,
Qu'une audace intrépide eût signalé ma chûte,
Que de brûler à petit feu.
Rien de parfait en notre espèce:
Certain démon qui nous oppresse,
Par un assemblage fatal
En nous a réuni le bien avec le mal,
Le vice à la vertu, l'orgueil à la foiblesse,
Et la folie à la sagesse.
De ce bizarre composé.
Je suis pétri, je le confesse;
Mais je n'ai point la petitesse
De m'en sentir désabusé.
Contentons-nous de ce mêlange
Auquel notre destin, Marquis, nous a réduits:
L'homme tient de la brute & tant soit peu de l'ange,
De la clarté du jour & de l'ombre des nuits.
Par charité pour mes ennuis,
Épargnez-moi toute louange,
Et prenez-moi tel que je suis.

De Freyberg, ce 20 de Mars 1760.

A VOLTAIRE,

Sur la paix.

PEUPLE charmant, aimables fous,
Qui parlez de la paix ſans ſonger à la faire,
A la fin donc réſolvez-vous :
Avec la Pruſſe & l'Angleterre,
Voulez-vous la paix ou la guerre ?
Si Neptune ſur mer vous a porté des coups,
L'eſprit plein de vengeance & le cœur en courroux,
Vous formez le projet de ſubjuguer la terre ;
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas ! tout, je le vois, eſt à craindre pour nous :
Votre milice eſt invincible,
De vos héros fameux le dieu Mars eſt jaloux,
La fougue françoiſe eſt terrible,
Et je crois déjà voir, car la choſe eſt plauſible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui par un fortuné deſtin,
A du ſouffle d'Éole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aiſe de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre ſeigneurie de Ferney donne à la France nourriſſent la conſtance des miniſtres à la prolonger. Refuſez vos ſubſides au très-Chrétien, & la paix s'en ſuivra. Quant aux propoſitions de paix dont vous parlez,

je les trouve ſi extravagantes, que je les aſſigne aux habitans des petites maiſons, qui ſeront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos miniſtres?

Ou ces géans ſont fous, ou ces géans ſont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en déſeſpéré : le haſard décidera du reſte.

De cette affreuſe tragédie,
Vous jugez en repos parmi les ſpectateurs,
Et ſifflez en ſecret ~~la pièce & les acteurs~~;
Mais de vos beaux eſprits la cervelle étourdie
En a joué ~~la parodie~~ :
Vous imitez les rois, car vos fameux auteurs
De ſe perſécuter ont tous la maladie.
Nos funeſtes débats font répandre des pleurs,
Quand vos poétiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour faiſoit un juſte choix,
Elle préféreroit, & j'oſe le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples & les rois,
Les inſenſés qui les font rire.

Je vous ferai payer juſqu'au dernier ſou, pour que Louis du moulin ait de quoi me faire le guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent : faites en un mot ce que vous voudrez. Nonobſtant tous vos efforts, vous n'aurez la paix ſignée de mes mains qu'à des conditions honorables

à ma nation. Vos gens bouffis de vanité & de ſottiſe peuvent compter ſur ces paroles ſacramentales : Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Chalcas.

Adieu, vivez heureux. Et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Pruſſe, penſez que perſonne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos François.

De Freyberg, ce 20 de Mars 1760.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur l'édition qu'il envoya au Roi des Poéſies de Sans-Souci.

GRAND merci, Marquis, de mon drame,
Que malgré Néaulme (*) & ſa femme
Vous vous preſſez de publier.
Et ſi la calomnie infame
Se complaît à me décrier,
Si chez le Ruſſe on me diffame,
Voſs (**) pourra me juſtifier.
Croyez que moi tout le premier,
En père courroucé je blâme
Ces vers qui me font ſommeiller.
Le curieux qui les réclame,
Peſtera dans le fond de l'ame

(*) Libraire d'Amſterdam.
(**) Libraire de Berlin qui réimprima l'ouvrage.

Du prix qu'il en faudra payer.
J'entends des cenſeurs aboyer,
Et d'une mordante épigramme
Cruellement m'humilier.
Ah! ma diſgracieuſe veine,
Voilà donc comme ils paient la peine
Que tu pris de les ennuyer.
Un rimeur qui ſemble avoir l'aſthme,
Et ployant toujours ſous le faix,
Sans vigueur, ſans enthouſiaſme,
Glacé dans ſes plus forts accès,
Expire aux cris de l'ironie,
Et le public qui le dénie,
Enterre ſon nom pour jamais.
A ſon convoi, ſous des cyprès,
Des brocards la cacophonie,
Vient ſe joindre à la compagnie
Des trop tardifs & vains regrets.
Alors ſes malheureux ouvrages,
Étalés au coin des marchés,
Ont à ſouffrir tous les outrages
A ceux de Pradon reprochés.
Élevez donc un cénotaphe
A mes écrits infortunés,
Véridique hiſtoriographe;
Tracez-y ces mots mieux tournés
Qu'ils ne ſont dans cette épitaphe:
» Ci-giſſent (d'Argens le Paraphe)
» Ces vers, morts le jour qu'ils ſont nés. »

De 1760.

A LA PRINCESSE AMÉLIE,

Sur une négociation de paix qui échoua.

Volez, mes vers, à Magdebourg,
Allez chez ma sœur pour lui dire
Qu'enfin de sa troisième Hégire (*)
Nous atteignons le dernier jour.
Ce fier triumvirat qui vouloit me proscrire,
Paroît agonisant, & sa fureur expire.
Du très-Chrétien battu les guerriers affoiblis,
Revenus d'un profond délire,
Ne feront plus flotter les lis
Parmi les aigles de l'Empire.
Mais après leur défection,
L'orgueil, l'acharnement, l'extrême ambition
Dont brûle l'implacable Reine,
Le formidable apprêt joint au puissant effort
De la souveraine du nord,
Feront encor rougir l'arène
D'un sang dont leur rage inhumaine
Voudroit désaltérer l'infatiable Mort.
Ainsi nos vœux fervens ont adouci le sort!
Jouet des aquilons & des fureurs de l'onde,
Dans peu notre nef vagabonde
Sur les flots appaisés pourra voguer au port.
Mais qu'il en coûtera de travaux cette année,

(*) Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre la cour se retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

Avant d'avoir atteint cette heureuſe journée,
Où la paix amenant la joie & les plaiſirs,
Arrêtera le cours des pleurs & des ſoupirs !
Courez, volez, heures trop lentes,
Surpaſſez, s'il ſe peut, mes rapides déſirs;
Conduiſez ſur nos bords ces déités charmantes,
Les Muſes, Minerve & Thémis.
Que Mars au front d'airain de ſes flèches ſanglantes
N'atteigne que nos ennemis,
Et que nos demeures riantes
Dans leurs retraites innocentes
Nous raſſemblent enfin avec tous nos amis.
Alors loin de ces champs que Bellone déſole,
Au bout de mon pénible rôle,
Déteſtant ce théâtre où ſouvent j'ai monté,
Et ſouvent mal repréſenté
D'un tragique héros le faſtueux ſymbole,
Je pourrai vivre en liberté,
Sacrifiant avec gaîté
Au bonheur d'un peuple frivole,
L'ambition cruelle & folle,
Et l'ennuyeuſe gravité.

De Meiſſen 1760.

ÉPITRE
AU MARQUIS D'ARGENS.

En lui envoyant les Lettres de Phiphibu que le Roi avoit compoſées : elles contiennent une ſatyre du Pape, qui avoit envoyé au Maréchal Daun une toque & une épée bénites.

MARQUIS, je vais ſur vos briſées,
Tantôt Suiſſe (*), tantôt Chinois,
Je reſte incognito ſous ces formes uſées,
Débitant mes billeveſées
Contre ces potentats fournois,
Gens durs & de mauvais alois.
Je révèle au public, me cachant ſous un maſque,
La honte d'un pontife & les crimes des rois,
Que ma plume en jouant, par un travers fantaſque,
Avec ménagement perſiffle quelquefois.
Je fais flèche de tous les bois.
Puiſque mon fer s'émouſſe, il faut bien que ma plume
Me venge des affronts dont l'ennui me conſume,
Et verſe ſelon ſon pouvoir
Les flots de la plaiſanterie,
Et d'une modeſte ironie,
Sur le Saint-Père, unique eſpoir
De l'auguſte & fière héroïne
Qui reſpire le ſang & trame ma ruine;

(*) Il avoit paru des Lettres d'un Suiſſe dans leſquelles le Roi développoit la politique de la cour de Vienne.

Sur la cour ennemie & le cœur traître & noir
D'une princeſſe à haute mine,
Que dans le fond du nord où ſa grandeur domine,
Jadis Algarotti fut voir;
Sur ce prêtre inſenſé qui contre moi fulmine
L'anathême matin & ſoir,
Ayant au * * la criſtalline,
En main le ſceptre & l'encenſoir:
Je l'avoûrai, ma conſcience
Voudroit qu'avec plus d'indulgence
Je pardonnaſſe en bon chrétien
De tant d'affronts reçus l'irréparable offenſe.
Non, je n'en vois pas le moyen;
On nous dit, & chacun le penſe,
Que le plaiſir de la vengeance
Eſt un plaiſir des Dieux, & pour le goûter bien
Je ſuis en ce moment païen.
Comment! par reſpect pour le trône
Nous faut-il laiſſer outrager,
Et flatteurs rampans, ménager
Ces avortons de Tiſiphone,
Ces rois qui n'épargnent perſonne,
Lorſque la force en main ils peuvent ſe venger?
Si j'avois du brillant génie
Reçu le rare don du Ciel,
J'aurois plus finement ſu draper la manie
De ce tas d'écoliers, qui de Machiavel
Ont fait leçon de perfidie;
Qui prêts à ſe canoniſer,
Avec un air de modeſtie,
Ne parlent que de m'écraſer.
Mais après les Lettres Perſannes,

Le preſtige enchanteur des charmes de Vénus.
Déjà ſon feu divin inſpire
L'amour qu'en gazouillant expriment les oiſeaux ;
Elle échauffe l'inſtinct des habitans des eaux ;
Par elle le berger pour ſa Phyllis ſoupire,
Tandis qu'un même amour enflamme ſes troupeaux ;
Reine de la nature, elle amollit & touche
Le cœur ſanguinaire & farouche
Des tigres, des lions, des cruels léopards ;
Les accens de ſa belle bouche
Ont ſu fléchir juſqu'au dieu Mars.
Mais lorſque toute la nature
S'abandonne à l'inſtinct d'une volupté pure,
Que l'amour de ſes feux paroît tout ranimer,
Que l'air retentit du murmure
Des amans, qui ſous la verdure
Chantent le doux plaiſir d'aimer ;
Un auſtère devoir m'ordonne de m'exclure
Des charmes enchanteurs que je viens de nommer.
L'honneur parle, la gloire altière
Va m'entraîner dans la carrière,
Où l'implacable Mars, au regard inhumain,
Parmi des tourbillons de flamme & de pouſſière,
Fait dans des flots de ſang rouler ſon char d'airain.
L'eſprit eſt occupé par des exploits rapides,
Il n'eſt plus là d'Amour, de Cinyre, ou d'Iris ;
On ne voit que des Euménides,
Parmi le meurtre & les débris,
Exciter, animer, par l'éclat de leurs cris,
Dans l'effort du combat ces guerriers homicides,
Du vif déſir de vaincre & de la gloire épris ;
Et l'on n'apperçoit d'autre image

Que

Que rapt, violence & carnage.
Tandis que l'univers ne paroît aſpirer
Qu'au noble emploi de réparer
L'immenſe & mémorable perte
Que l'eſpèce humaine a ſoufferte,
Quand la nature enfin va par-tout s'occuper
Du doux plaiſir de reproduire,
Une fatale loi nous condamne à détruire
Tous ceux que Mars a tardé d'extirper.
Eh quoi! la nature féconde
Dans ſa profuſion n'a pu nous départir
Qu'un moyen pour entrer au monde;
Il en eſt cent pour en ſortir.
Ne devrions-nous pas diminuer le nombre
De ces chemins ſemés de douleurs & de maux?
Mais l'homme atrabilaire & ſombre
En invente avec ſoin chaque jour de nouveaux.
Ah! quelle fureur nous enivre,
Pour t'immoler, ô Mars, nos plus tendres déſirs!
Qu'il en coûte, ô gloire, à te ſuivre!
Nous avons deux momens à vivre,
Qu'il en ſoit un pour les plaiſirs.

De Freyberg. Avril 1760.

CONTE.

Les amours d'une Hollandoise & d'un Suisse, par correspondance.

DANS ces beaux jours où renaît la nature,
Où l'air pesant de ses frimats s'épure,
On voit éclore & fleurs & papillons,
Il naît aussi des Amours par millions.
Les uns sont gais, libertins & volages,
Les autres sont rêveurs & sérieux,
Ceux-ci hautains & tant soit peu sauvages,
Ceux-là plus vifs, ardens, impétueux,
Tracassiers, changeans, capricieux;
Mais en faisant ces divers personnages,
Dans leurs esprits ils ont mêmes travers.
Défiez-vous de leurs doux gasouillages,
De leurs transports, de leurs sermens légers,
Que les zéphirs emportent dans les airs;
Retenez bien, si vous m'en voulez croire,
Ce conte-ci, recueilli de mon temps
Dans les replis secrets de ma mémoire.
Or cet Amour dont je vous fais l'histoire,
Vers le début de ce présent printemps,
Reçut le jour de grotesques parens;
Il naquit donc chez une Hollandoise,
Folle d'orgueil, & qui se pâmoit d'aise,
Lorsque l'espoir de titres éclatans
Enfloit son cœur tout pétri de fadaise...
Couchée un jour mollement sur sa chaise,

Soit vanité, soit par amusement,
Elle voulut se donner un amant,
Quoique son cœur, selon la voix publique,
Fût réputé dans le pays flamand
Pour des plus froids, & même flegmatique:
Donc il avint que l'Amour qu'elle fit,
Très-ressemblant à sa mère, naquit
Plein d'intérêt, le cœur paralytique,
Digne par-là, si l'on y réfléchit,
De devenir un jour grand politique.
Ce gros Amour néanmoins prétendit
De devenir le concurrent pudique
De Cupidon, nommé le Cythérique.
Voici comment notre baloud s'y prit:
Il jeta l'œil sur un honnête Suisse;
Il se flatta, sans trop se fatiguer,
Qu'il pourroit bien au gré de son caprice
Prendre d'assaut ce cœur encor novice.
Il le falloit de fort loin subjuguer;
Il ne pouvoit présenter à sa vue
De deux tetons les gentils boutonneaux
Toujours flottans, tantôt bas, tantôt hauts,
Sur le satin d'une gorge charnue.
Il recourt donc alors très-à-propos
A ce bel art, qui peignant nos idées,
Les fait passer par des mains subtilées
Aux doux amans, ou bergers, ou héros.
La lettre vient, on la lit, que d'alarmes!
Elle disoit en style gracieux:
» J'ai des trésors, ce sont-là de vrais charmes;
» Çà que l'on m'aime, & qu'on rende les armes. »

Huit fois par mois ces aimables poulets
Venoient d'Utrecht à Freyberg par exprès,
Pour rendre un Suiſſe amoureux & fidéle.
Le pauvre Suiſſe, aſſez mal en ſequins,
Pour ce métal ſe ſentant quelque zèle,
Auroit voulu ſoupirer pour la belle;
Mais comme on ſait qu'ici-bas les deſtins
De toute choſe ont diſpoſé la courſe,
Notre bon Suiſſe, imbu de projets vains,
Ne ſe ſentit épris que de la bourſe;
Pour elle enfin s'allumoit ſon braſier.
L'Amour d'Utrecht, balourd & non ſorcier,
Ne ſavoit point le code de Cythère;
Il ignoroit que le grand art de plaire
A Cupidon valut plus d'un laurier.
Qu'arriva-t-il de l'affaire entamée?
Le voici net, & le monde ſaura,
Ainſi par moi que par la renommée,
Que notre Suiſſe aſſez froid demeura;
Le feu languit, la cendre s'affaiſſa,
Tout s'éteignit, & parmi la fumée
L'Amour d'Utrecht dans les airs s'envola.
A tout Amour de pareil caractère,
Intéreſſé, froid & ſans paſſion,
Du petit dieu très-difforme avorton,
Vénus dicta, pour l'honneur de Cythère,
Cette ſentence équitable & ſévère:
» Quiconque aura léſé de Cupidon
» La majeſté, pour ſa punition,
» En qualité de fourbe & de fauſſaire,
» N'atteindra pas à l'image légère

» Du vrai bonheur dont jouit à foiſon
» Quiconque ſert & l'Amour & ſa mère.
» Si cependant par ruſe, le félon
» Entrelaſſoit les nœuds du mariage,
» Le jour d'hymen ſera pour le frippon
» Le premier jour d'éternel cocuage.

A Freyberg. Avril 1760.

A VOLTAIRE,

Qui avoit fait un compliment flatteur au Roi ſur des vers qu'il lui avoit envoyés.

De l'art de Céſar & du vôtre
J'étois trop amoureux dans ma jeune ſaiſon;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raiſon
Que j'ai mal réuſſi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce grand Romain qu'on oſa maſſacrer,
Dans les noms que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſqu'aucun, en exceptant Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugène,
Que l'on oſé lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je trouve ſur dix-ſept cents ans,
Que le génie humain ſtérile
Fut dépourvu de grands talens.
Si le Taſſe depuis réuſſit à nous plaire
Par les beaux détails de ſes chants,
Sa fable mal ourdie altère

Tout l'éclat de ſes traits brillans.
Enfin le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
On va le deviner, je me le perſuade,
C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites,
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Au talent du poëte & du héros Romain,
Je borne mes foibles mérites
Aux ſoins de ſecourir la veuve & l'orphelin.

EPITRE
AU MARQUIS D'ARGENS,

Ecrite du camp de Meiſſen en Mai 1760.

De notre camp de porcelaine,
Au fidèle & bon citadin
Des murs antiques de Berlin,
Salut & ſanté ſouveraine,
Paix & tranquillité prochaine,
Or dites-nous, mon cher Marquis,
Que faites-vous & la Marquiſe,
Séqueſtrés dans votre taudis ?
Tous deux vivans enſevelis,
Redoutez-vous toujours la biſe,
Et le perfide vent coulis,
Qui perce rideaux, & mépriſe
L'épais tiſſu de vos habits ?
Paſſez-vous les jours & les nuits,

Selon vos us & votre guiſe,
Sans ſortir tous deux de vos lits ?
Ou bien commentez-vous enſemble
Quelque vieux philoſophe Grec,
Ouvrage charmant, quoique ſec,
Devant lequel l'imprimeur tremble
Et s'agenouille par reſpect ?
Mais non, mon eſprit imagine,
Ou pour mieux dire, je devine
Le train de vos jours uſité :
Je crois vous voir en votre chambre,
Où n'entra jamais odeur d'ambre,
Dans la flanelle empaqueté,
De peliſſes emmaillotté,
Les pieds ſur votre chaufferette,
Le bonnet de nuit ſur les yeux,
Diſſerter avec le prophète
Sur le deſtin que nous apprête
L'obſcure volonté des cieux.
Moi, dont l'ame matérielle
N'a pas le don de s'exalter,
Je puis, ſans vouloir empiéter
Sur votre diſeur de nouvelle,
Vous en révéler aujourd'hui
D'auſſi vraiſemblables que lui.
Je les tire de ce grimoire
Que me donna ce vieux Deffau,
A l'œil fier, à mouſtache noire,
Magicien dès le berceau.
Voici ce que dit ce bon livre
Sur l'hiſtoire de l'avenir :

Gardez-vous bien de le honnir,
Ou bien malheur pourroit s'enſuivre:
De croyance il faut vous munir.
» Dès que l'ardente canicule
» Aura porté dans les cerveaux
» Ce feu pénétrant qui les brûle;
» Alors les princes, les héros,
» Empreſſés ſur les pas d'Hercule,
» Aux combats iront à grands flots:
» Notez que d'iceux les plus ſots,
» De Pruſſe, d'Autriche & Ruſſie
» Acharnés ſur la Siléſie,
» Aux autres tourneront le dos. »
Si cependant je vous dois dire
Ce qui ſe paſſe dans mon cœur,
Tandis qu'en ce moment flatteur
Avec vous je m'efforce à rire,
Tout en badinant je ſoupire,
Et ſens le poids de mon malheur.
Plein de chagrin & de fureur
Je donne à tous les mille diables
Les cercles & leur empereur,
Les Ourſomanes exécrables,
Vos François, quoique plus aimables,
Avec leur Louis du moulin,
Ses miniſtres & ſa catin,
Madame & Monſieur le Dauphin,
Et la guerre & la politique.
Je confeſſe ſincérement
Que ce petit emportement
N'eſt point dans le goût du portique,

Et n'a point eu pour élément
L'impaſſibilité ſtoïque.
Mais j'aurois voulu voir Zénon,
Socrate & le divin Platon;
Contre trois femmes enragées
De hauteur, d'orgueil rengorgées,
Se débattre dans ce canton,
Et dans ces plaines ravagées
Eſſuyer ſur leur triſte front
Chaque jour un nouvel affront;
Leur ſang-froid & leur patience,
Dans cette épreuve d'inſolence,
N'auroit pas long-temps tenu bon.
Et quand ç'auroit été Caton,
Dans ſon cœur rempli de ſouffrance
Il auroit ſenti, j'en réponds,
Les aiguillons de la vengeance.
Que peuvent les froides raiſons
Contre le cri de la nature?
On s'aigrit à force d'injure,
Et ſelon mon opinion
On verra toute créature
Penſer de même que Timon.
Voilà, Marquis, comme raiſonne
L'eſprit, ce ſophiſte éloquent:
Puis je cacher par ce clinquant
La paſſion qui m'empoiſonne?
Quoi qu'il en ſoit, en ce moment
Je puis eſpérer fermement
Que tout bon Chrétien me pardonne,
Et que Dieu, ſi doux, ſi clément,

En fera par clémence autant :
Vous ſur-tout dont j'ambitionne,
Soit dans mon camp, ſoit ſur le trône,
Les ſuffrages & l'agrément,
Vous m'abſoudrez tout doucement
De ce péché que la Sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentoit en perſonne,
Trouveroit un péché véniel.

EPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS,

Tandis que les Ruſſes & les Autrichiens bloquoient le camp du Roi.

Le philoſophe des Marquis,
Le Provençal le plus fidèle,
Ne m'a de deux grands mois tranſmis
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.
Ce n'eſt pas lui que je querelle,
Mais ce vil ramas de brigands,
Ces barbares qui tous les ans
Viennent au milieu de l'automne,
Des riches faveurs de Pomone
Dépouiller nos fertiles champs.
Comme un vaſte & ſombre nuage
Renferme en ſes flancs ténébreux
La grêle, la flamme & l'orage,

Eſt devancé par le ravage
Des aquilons impétueux :
Ainſi cet eſſaim de barbares
De nos troupeaux, de nos tréſors,
Pilleurs & raviſſeurs avares,
En inondant ces triſtes bords,
Ont été précédés des corps
De leurs Coſaques & Tartares,
Artiſans de deſtruction,
D'horreur, de dévaſtation :
Ils ont enlevé pour prélude
Vos lettres & mon poſtillon.
Bientôt leur vaſte multitude,
Jointe à l'Autrichien Laudon,
Nous entoure avec promptitude ;
Tous leurs guerriers font un cordon.
Voilà notre camp qu'on aſſiège ;
L'Autrichien veut batailler,
Tout orgueilleux de ſon cortège :
Le Ruſſe craint de ferrailler.
Mais le Dieu de l'intelligence,
Qui n'entre point dans les conſeils
De ces gens à Thraſon (*) pareils,
Nous fit trouver dans la conſtance
Notre rempart, notre aſſurance,
Et non dans de grands appareils.
La méfiante vigilance,
Tous les matins, au trait vermeil
Que dardoit la naiſſante Aurore,

(*) Brave de Térence.

De nos yeux tout prêts à ſe clore
Chaſſoit les pavots du ſommeil.
Et Mars qui ſelon ſa coutume
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,
Gagné dans ſes champs périlleux,
Au-lieu de la douillette plume,
Nous fournit des lits plus pompeux
Que n'ont les courtiſans oiſeux,
Qui dans la molleſſe, à Verſailles,
En étourdis, de nos batailles
Se font les juges ſourcilleux.
Une colline en batterie,
Monument de notre induſtrie,
Fut notre ſomptueux palais,
Et des javelles que ſans frais
Amaſſoit une main guerrière,
Nous offroient leur douce litière;
La terre portoit notre faix,
Et des cieux l'immenſe carrière
De notre lit formoit le dais.
Là, quinze jours, & plus encore,
Nous vîmes la naiſſante Aurore
A ſa toilette le matin
De vermillon hauſſer ſon teint,
Se parer de ſes émeraudes,
De ſes rubis, montés aux modes,
Qui de Paris vont à Berlin,
De même vers le crépuſcule,
Tant que dura la canicule,
On nous vit, ſans nous relâcher,
Aſſiſter au petit coucher
De Phébus, qui chez Amphitrite

Toutes les nuits fait ſa viſite.
Enfin par un heureux haſard,
Ou bien quel qu'en ſoit le principe,
Des bataillons l'épais brouillard
En moins d'un clin-d'œil ſe diſſipe.
Où ſont ces hommes qu'ont vomis
Les bords glacés du Tanaïs,
Les marais empeſtés du Phaſe,
Ou les cavernes du Caucaſe ?
Je n'apperçois plus d'ennemis.
Non, non, ils n'ont point de ſcrupule;
Ils vont fuyant vers la Viſtule,
Pour cacher la honte & l'affront
Dont on a fait rougir leur front:
Qu'ils retournent dans leur repaire,
Chez les farouches animaux,
Et qu'ils déchargent leur colère
Sur cette engeance ſanguinaire,
De tigres, d'ours, de lionceaux.
Pour Laudon, ce vaillant Achille,
Qui traite à préſent d'imbécille
Ce Daun qu'il mépriſe & honnit,
Et que le Saint-Père bénît;
Laudon & ſa troupe dorée,
Et ſes guerriers & ſes archers,
Se ſont une belle ſoirée,
Blottis derrière un rocher,
Où nous n'irons pas les chercher.
Tels ſont les geſtes véridiques,
Les faits, les exploits héroïques
Qu'ont vus les champs ſiléſiens
Et des Ruſſes & des Pruſſiens.

Mais tandis que ma Muſe accorte,
Très-ſuccintement vous rapporte
Les prouefſes de nos ſoldats,
Subitement devant ma porte
Arrive, avec un grand fracas,
Cette bavarde (*) à l'aile prompte,
Qui ſans reſpirer vous raconte
Ce qu'elle ſait ou ne ſait pas,
Et qui répand à chaque pas
La gloire tout comme la honte
Des belles & des potentats.
Cette rapide Renommée
Dont l'homme le plus éventé,
Et le ſage par vanité,
Convoitent tous deux la fumée;
Nous apprend par des bruits confus
Que Daun & Broglio ſont battus (**).
C'eſt ainſi que le Ciel ſe joue
De ce que l'homme croit prévoir;
Ce plan où ſe fondoit l'eſpoir
Que la grande alliance avoue,
Et que Laudon ſans s'arrêter
Contre nous dut exécuter,
Ce plan dans un moment échoue.
Ceci me rappelle, Marquis,
La montagne de la Fontaine,
Qui hurlant & jetant des cris,
Du travail d'enfanter en peine,
N'accoucha que d'une ſouris.

(*) Fauſſe nouvelle.
(**) Cela étoit faux

GAZETTE MILITAIRE.

Dans ce moment, de grand matin,
Nous apprenons par le Sarmate
Qu'un de nos héros, nommé Plate,
Vient de donner un coup de patte
Au Moscovite Butturlin.
Il a pris un gros magasin
Et deux mille hommes à Koblin;
Mais, ce qui passe la croyance,
Et fâché la Russe Excellence,
Ce sont cinq mille chariots,
Tous bien chargés par prévoyance
Du butin que fit ce héros.
Oh, que la guerre est impolie!
De plus, voici ce qu'on apprend:
Qu'une cité très-bien munie,
Capitale de Posnanie,
Par un bonheur tout aussi grand,
Signale le bras triomphant
Du vainqueur du peuple Oursoman.
Neuf bataillons portent nos chaînes,
Et ce Butturlin si rétif,
Ardent dévastateur de plaines,
Chez le Sarmate fugitif
Se cache pour pleurer ses peines.
Ainsi, bonnes gens de Berlin,
Ne craignez plus pour cette automne
Les maux que vous feroit Bellone
Sous la forme de Butturlin.
Pour éviter votre ruine,

Nous avons eu l'art de traiter
D'une alliance à la ſourdine
Avec Madame la Famine;
Lorſque ſur elle on peut compter,
Juſqu'aux ours tout peut ſe dompter.
Ah! puiſſent-ils dans la Mer-Noire
Tous ces fâcheux, tout d'un plein ſaut,
La tête en bas, le cul en haut
S'abîmer eux & leur mémoire!

Du camp de Bunzelwitz 1761.

TABLE DES MATIÈRES DE L'ÉDITEUR.

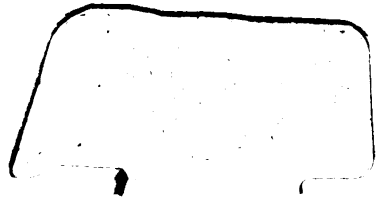
Poésies adressées à Mr. Jordan ; de l'armée, pendant les Campagnes de 1740, 1741, 1742, 1743 & 1744. Page 1

POÉSIES VARIÉES.

Au Marquis d'Argens. Cette pièce est sur le mépris qu'on doit avoir pour les critiques. 95
Épître au même, sur la prise de Schweidnitz. 96
Épître au même, sur un rhume que lui guérissoit le Médecin Lieberkhun. 101
Épître au même, sur ce rhume & le Médecin qui le tenoient au lit. 104
Épître au même : le Roi le plaisante & l'engage à bannir les idées de malade imaginaire. 110
Épître au Comte de Hodits : elle est sur les agrémens de son habitation de Roswalde. 113
Épître à la Reine douairière de Suède, Sœur du Roi. Cette pièce est sur les charmes de l'amitié. 118
Épître à ma Sœur Amélie, en passant la nuit sous sa fenêtre, pour aller en Silésie. 121
Épître à la Reine de Suède. Frédéric dit à sa Sœur que la félicité n'est point dans les grandeurs humaines, & lui rappelle les troubles qui la forcèrent de s'éloigner de ses États. 122
Épître au Sieur Noël, Maître-d'Hôtel : elle est sur ses sublimes talens pour la Cuisine, &c. 128
A une Chienne. 132
Vers à Mademoiselle Schidley, qui avoit envoyé au Roi une Charrue Angloise. 135

A Voltaire. Cette pièce eſt ſur ſes grands talens. 135
A Voltaire, ſur le même ſujet. 136
A Voltaire, encore ſur le même ſujet. 136
Épître morale. 137
Épître à d'Alembert. Le Roi s'y plaint des Détracteurs de la Philoſophie. 143
Au Baron de Pœllnitz, ſur ſa réſurrection. 149
Épître à Mademoiſelle de Kneſebeck, ſur le ſaut qu'elle fit de ſon carroſſe quand ſes chevaux prirent le mors aux dents. 153
Au Prince Frédéric de Brunſwick. Le Roi y loue les qualités de ce Prince. 158
Épître au Comte de Hoditz, ſur ſa mauvaiſe humeur de ce qu'il avoit 70 ans. 159
Ode à mon Frère Henri. Elle eſt relative à la Campagne de 1757; le Roi y excite le courage de ſes guerriers. 163
Ode au Prince Ferdinand de Brunſwick, ſur la retraite des François en 1758. 169
Ode aux Germains. Le Roi y rappelle ce peuple au patriotiſme. 176
Ode au Prince héréditaire de Brunſwick. Le Roi y fait l'éloge de la valeur de ce Prince & de ſes grands ſentimens. 183
A ma Sœur de Bareuth. Dans cette Épître, le Roi lui expoſe avec ſenſibilité les diverſes cauſes de la guerre de ſept ans. 190
Épître à ma Sœur Amélie, ſur les cruautés de la guerre, ſur leur amitié, &c. 197
Épître chagrine. Le Roi y fait mention du triſte état où il ſe trouve en 1757. 200
Épître au Marquis d'Argens. Dégoûté de ſon ſort rigoureux, le Roi dit adieux à la vie, dont il avoit deſſein de ſe débarraſſer, en 1757. 203
Vers d'un Poëte de Faillenboſtel, ſur l'invaſion des François dans l'Électorat de Hanovre, en 1757; en Jérémiade, ſur le traité de Cloſter-Seven. 210
Congé de l'Armée des Cercles & des Tonneliers. Ce ſont les François qu'on appelloit ainſi, parce qu'ils avoient avec eux les troupes des Cercles, en 1757. 213

Congé de l'Armée Impériale & du Maréchal Daun, après la bataille de Liſſa, en 1757. 217
Au Sieur Geller. Cette pièce eſt ſur le mérite littéraire. 218
Épître à Phyllis, faite pour l'uſage d'un Suiſſe. Le Roi y compare la ſituation d'un amoureux tranquille auprès de ſa maîtreſſe, avec l'état pénible d'un guerrier. 219
Aux écraſeurs. Le Roi ne put digérer ce mot, dont la politique s'étoit ſervi à ſon égard : Mr. de Soubiſe avoit écrit en France, lorſqu'il marchoit à Rosbach, en 1757, qu'il alloit cueillir un bouquet pour la Dauphine : la pièce roule ſur ce ſujet. 222
Épître à ma Sœur de Bareuth. La fortune étant devenue très-favorable au Roi, en Décembre 1757, il en exprime ſa joie à ſa ſœur, avec toute la chaleur de l'amitié & de la reconnoiſſance, qu'il lui conſerva toujours. 224
Au Marquis d'Argens, que la peur des ennemis avoit déterminé à quitter Berlin, en 1758. 227
Épître à ma Sœur de Bareuth, ſur ſa maladie. C'eſt encore dans cette pièce qu'il eſt beau de voir comment les ſoupirs de l'amitié s'expriment quand elle eſt bien ſentie. 229
A Milord Maréchal, ſur la mort de ſon frère. Le Roi écrivit cette Épître en Décembre 1758, où il perdit ſa Sœur de Bareuth qu'il chériſſoit ſi tendrement : il s'en faut bien qu'elle ſoit oubliée dans cette pièce, malgré les argumens de conſolation que Fréderic prodigue au Milord. 234
Épître au Marquis d'Argens. Elle eſt en réponſe à une plainte du Marquis, de ce qu'il ne recevoit plus de poéſie de Sa Majeſté, qui lui dit, en jolis vers cependant, qu'il n'en ſait plus faire. 242
Au Marquis d'Argens, ſur ce que le Maréchal Daun avoit reculé de Torgau juſqu'à Dresde, en 1760. 247
Épître à Voltaire, qui vouloit négocier la paix. 250
Au Marquis d'Argens, ſur ce qu'il avoit écrit qu'un homme s'érigeoit en prophète à Berlin, en 1760, & qu'il avoit déja des ſectateurs. 255
Sur la lecture du Salomon de Voltaire. 257

Épître à d'Alembert, sur ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie, & brûlé ses ouvrages en France. 258
Épître à ma Sœur Amélie, sur le hasard, en 1760. 261
Épître au Marquis d'Argens, sur des louanges qu'il donnoit au Roi, en 1760. 275
A Voltaire, sur la Paix, en 1760. 278
Au Marquis d'Argens, sur une édition furtive qu'il envoya au Roi de ses Poésies de Sans-Souci, en 1760. 280
A la Princesse Amélie, Sœur du Roi, sur une négociation de paix qui échoua, en 1760. 282
Épître au Marquis d'Argens, en lui envoyant les Lettres de Phiphihu, que le Roi avoit composées, & qui contiennent une Satyre du Pape qui avoit envoyé au Maréchal Daun une toque & une épée bénites. 284
A la Princesse Amélie, qui craignoit que la paix ne se fit pas de si-tôt. 286
Épître sur le Printemps, 1760. 287
Conte. Les Amours d'une Hollandoise & d'un Suisse, par correspondance, 1760. 290
A Voltaire, qui avoit fait un compliment au Roi, sur des vers qu'il lui avoit envoyés. 293
Épître au Marquis d'Argens, écrite du camp de Meissen en Saxe, en 1760. 294
Épître au même, tandis que les Russes & les Autrichiens bloquoient le camp du Roi à Bunzelwitz, en 1761. 298

[redacted]